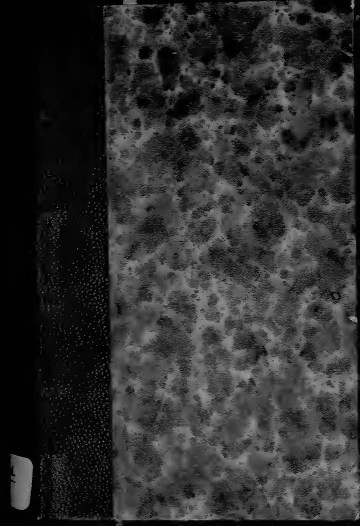
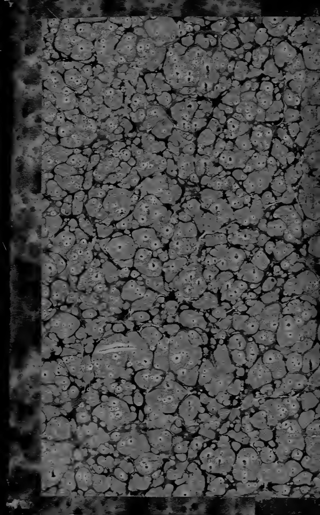
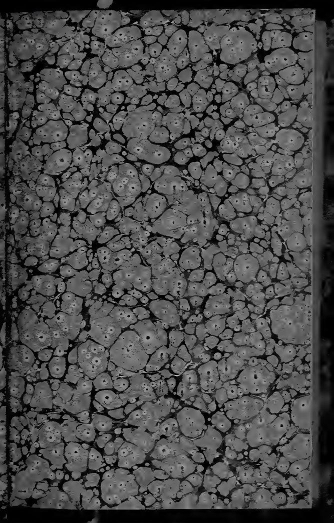






ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE.

ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE.

NOUVELLE TRADUCTION,

PAR MM. PANCKOUCKE ET FRAMERY.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Chez PLASSAN, Libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation et Privilège du Roi.

ARGUMENT DU CHANT XXVIII.

Nouvelle de Joconde et du Roi Astolphe, contée à Rodomont par l'Aubergiste. — Un vieillard de la compagnie prend la défense du sexe, et récuse le témoignage de l'Aubergiste. — Rodomont l'empêche de continuer. — Il s'embarque sur le Rhône, et s'arrête à un village près de Montpellier. — Isabelle y arrive avec le corps de Zerbin et l'Hermite. — Rodomont devient amoureux d'Isabelle.

ARGUMENT DU CHANT XXIX. *Rodomont se débarrasse de l'Hermite, et presse vivement Isabelle. — Singulier moyen de sauver son honneur. — Eloge d'Isabelle. Rodomont fait bâtir un pont. — Beaucoup de Guerriers y arrivent, entr'autres Roland.*

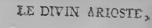
— Il tombe avec Rodomont dans la rivière. — Folies de Roland. — Il rencontre Angélique, et s'empare de sa jument.

ARGUMENT DU CHANT XXX. *Suite des folies de Roland. — Agramant tâche d'accommoder Roger et Gradasse avec Mandricard. — Doralice fait son possible pour empêcher son amant de se battre. Roger tue Mandricard. — Hyppalque retourne à Montauban. — Bradamante reçoit la lettre de Roger. — Elle devient jalouse de Marphise. — Renaud arrive à Montauban. — Il emmène ses freres.*

ARGUMENT DU CHANT XXXI. *Imprécation contre la jalousie. — Renaud rencontre un Chevalier qui défie Richardet. — Renaud se bat à son tour. — Description du combat. — Renaud reconnoît son adversaire. Ils marchent tous vers Paris. — Renaud*

attaque les Sarrasins dans la nuit. — Description de l'assaut. — Fleur-de-lys rencontre son amant Brandimart. — Il part avec sa maîtresse pour chercher Roland. — Brandimart est prisonnier de Rodemont. Agramant prend la route d'Arles.--Gradasse cherche Renaud pour lui enlever Bayard.

ARGUMENT DU CHANT XXXII. *Agramant se retire dans Arles. — Marphise se rend au camp. — Bradamante attend Roger à Montauban. — Plaintes de cette Guerrière. — Un Chevalier lui donne de très-mauvaises nouvelles. — Elle rencontre l'Ambassadrice de l'isle Perdue. — Bradamante arrive à la roche de Tristan. — Elle défie trois Rois, et les renverse. — Histoire de Clodion. — Bradamante est jugée plus belle qu'Ulanie. — Bradamante plaide contre elle-même, et gagne sa cause.*



LE DIVIN ARIOSTE,

LE DIVIN ARIOSTE,

OU

ROLAND FURIEUX;

POÈME HÉROÏQUE.

NOUVELLE TRADUCTION,

LITTÉRALE ET FIDÈLE.

TOME SEPTIEME.

CHANT VINGT-HUITIEME.

I.

O Mesdames, et vous qui avez pour les Dames le respect qu'elles méritent, pour Dieu, ne prêtez pas l'oreille à cette histoire; à l'histoire que cet hôte s'apprête à raconter, pour couvrir ce sexe charmant de blâme, d'ignominie et de mépris: quoiqu'une langue aussi vile ne puisse véritablement lui porter aucune atteinte, et qu'on sache bien que de tout tems le vulgaire ignorant eut la manie de parler à tort et à travers des choses qu'il entend le moins.

II.

Laissez, Mesdames, laissez ce Chant de côté. L'histoire n'en ira pas moins bien, n'en sera pas moins claire Turpin a fait ce conte, et je le fais d'après lui, mais sans aucun dessein de malignité ni de persifflage. Vous savez combien je vous aime; ma bouche l'a toujours avoué; jamais elle ne fut avare de vos éloges. Je l'ai prouvé mille fois; j'ai tant manifesté mon attachement pour vous, qu'il me seroit impossible d'y renoncer.

CANTO VENTESIM'OTTAVO.

I.

Donne, e voi, che le Donne avete in pregio,
Per Dio non date a questa istoria orecchia;
A questa, che l' ostier dire in dispregio,
E in vostra infamia, e biasmo s' apparecchia;
Benchè nè macchia vi può dar, nè fregio
Lingua sì vile; e sia l' usanza vecchia,
Che 'l volgare ignorante ognun riprenda,
E parli più di quel che meno intenda.

II.

Lasciate questo Canto, che senza esso
Può star l' istoria, e non sarà men chiara:
Mettendolo Turpino, anch' io l' ho messo;
Non per malevolenzia, nè per gara.
Ch' io v' ami, oltre mia lingua, che l' ha espresso,
Che mai non fu di celebrarvi avara,
N' ho fatto mille prove; e v' ho dimostro
Ch' io son, nè potrei esser se non vostro.

III.

Passi chi vuol tre carte, o quattro, senza
Leggerne verso; e chi pur legger vuole,
Gli dia quella medesima credenza
Che si suol dare a finzioni, e a fole.
Ma tornando al dir nostro; poi che udienza
Apparecchiata vide a sue parole,
E darsi luogo incontra al Cavaliero,
Così l' istoria incominciò l' ostiero.

IV.

Astolfo, Re de' Longobardi, quello;
A cui lasciò il fratel Monaco il Regno,
Fu nella giovinezza sua sì bello,
Che mai pochi altri giunsero a quel segno.
N' avria a fatica un tal fatto a pennello
Apelle, o Zeusi, o se v' è alcun più degno:
Bello era, ed a ciascun così parea;
Ma di molto egli ancor più si tenea.

III.

Que l'on passe donc trois ou quatre feuillets sans en lire un seul vers; ou si l'on veut absolument les lire, qu'on n'y ajoute pas plus de foi que n'en mérite un conte absurde, une faribole. Pour en revenir à notre propos, après s'être placé vis-à-vis du Chevalier, et voyant l'Auditoire attentif, l'hôte commença ainsi son histoire.

IV.

Astolfe, Roi des Lombards, celui à qui son frere céda la couronne pour le cloître, étoit dans sa jeunesse d'une si grande beauté, que peu d'hommes sont parvenus jamais à un degré si parfait. Zeuxis, Apelle, ou s'il est quelque peintre plus célèbre, auroient eu peine à l'égaler avec leur pinceau. Il étoit charmant; il paroissoit tel à tout le monde; mais il se le croyoit encore davantage.

V.

Il prisoit moins l'éclat du rang qui l'élevoit au-dessus de tout autre, et l'avantage de surpasser tous les Rois ses voisins en puissance et en richesses, que celui de l'emporter sur tous les mortels par sa bonne grace et par sa beauté. Il jouissoit des louanges qu'on lui donnoit sur ce genre de mérite, comme de la chose qui lui plaisoit le plus.

VI.

Parmi ceux qui composoient sa cour, il voyoit avec plaisir un Chevalier Romain, nommé Fausto Latini, auquel lui-même faisoit souvent l'éloge, ou de la grace de sa figure, ou de la beauté de sa main; il lui demanda un jour s'il avoit jamais vu nulle part aucun homme aussi accompli en tout point. Il étoit loin de s'attendre à sa réponse.

V.

Non stimava egli tanto per l' altezza
Del grado suo d' avere ognun minore,
Nè tanto che di genti, e di ricchezza,
Di tutti i Re vicini era il maggiore,
Quanto che di presenzia, e di bellezza
Avea per tutto 'l Mondo il primo onore.
Godea di questo, udendosi dar loda,
Quanto di cosa volentier più s' oda.

V I.

Tra gli altri di sua Corte avea assai grato
Fausto Latini, un Cavalier Romano,
Con cui sovente essendosi lodato
Or del bel viso, or della bella mano,
Ed avendolo un giorno domandato
Se mai veduto avea presso, e lontano
Altro uom di forma così ben composto,
Contra quel che credea gli fu risposto.

VII.

Dico (risposse Fausto) che secondo
Ch' io veggo, e che parlarne odo a ciascuno,
Nella bellezza hai pochi pari al Mondo,
E questi pochi io li restringo in uno.
Quest' uno è un fratel mio detto Giocondo:
Eccetto lui, ben crederò che ognuno
Di beltà molto addietro tu ti lassi;
Ma questo sol credo t' adegui, e passi.

VIII.

Al Re parve impossibil cosa udire,
Chè sua la palma infin allora tenne;
E d' aver conoscenza alto desire
Di sì lodato giovane gli venne.
Fe sì con Fausto, che di far venire
Quivi il fratel prometter gli convenne;
Benchè a poterlo indur che ci venisse,
Saria fatica, e la cagion gli disse:

VII.

D'après ce que je vois, lui dit Fausto, et d'après ce que j'entends dire à tout le monde, vous avez certainement peu d'égaux sur la terre en beauté; et ce peu même, je le réduis à un seul; c'est un frere que j'ai, nommé Joconde. Excepté lui, je crois facilement que vous l'emportez à cet égard sur tout le reste des hommes. Mais lui seul, je crois, vous égale, si même il ne vous surpasse.

VIII.

Le Roi, qui jusqu'alors s'étoit attribué la palme de la beauté, regarde comme impossible ce qu'il vient d'entendre. Il conçoit un violent desir de connoître le jeune-homme dont on faisoit un si bel éloge. Il fait tant auprès de Fausto, qu'il en obtient la promesse de faire venir ce frere auprès de lui, quoique celui-ci prévoie beaucoup de peine à le déterminer au voyage. Il lui dit même pour raison :

IX.

Que son frere étoit un homme si tranquille, si habitué à la vie paisible qu'il menoit à Rome, qu'il n'en étoit jamais sorti; que, satisfait des biens qu'il tenoit de la fortune, il n'avoit jamais augmenté ni diminué l'héritage de ses peres et que le voyage de Pavie lui paroîtroit plus effrayant, qu'à un autre celui de la Tartarie.

X.

La plus grande difficulté seroit de le détacher de sa jeune épouse, à laquelle il étoit uni par un amour si tendre, qu'il ne pouvoit vouloir que ce qu'elle vouloit. Cependant, pour obéir au Roi son maître, il promit de partir et de faire l'impossible. Le Prince joignit à ses prieres tant de dons et de promesses, qu'il n'y eut plus moyen de refuser.

I X.

Che 'l suo fratello era uom, che mosso il piede
Mai non avea di Roma alla sua vita,
Che del ben, che Fortuna gli concede,
Tranquilla, e senza affanni avea nodrita;
La roba, di che 'l padre il lasciò erede,
Nè mai cresciuta avea, nè minuita;
E che parrebbe a lui Pavía lontana
Più che non parria a un altro ire alla Tana.

X.

E la difficoltà saria maggiore
A poterlo spiccar dalla mogliere,
Con cui legato era di tanto amore,
Che non volendo lei, non può volere.
Pur per ubbidir lui, che gli è Signore,
Disse d' andare, e fare oltre il potere.
Giunse il Re ai preghi tali offerte, e doni,
Che di negar non gli lasciò ragioni.

XI.

Partissi, e in pochi giorni ritrovosse
Dentro di Roma alle paterne case:
Quivi tanto pregò, che 'l fratel mosse
Sì, che a venire al Re gli persuase:
E fece ancor (benchè difficil fosse)
Che la Cognata tacita rimase,
Proponendole il ben, che n' uscirìa,
Oltre ch' obbligo sempre egli le avría.

XII.

Fisse Giocondo alla partita il giorno:
Trovò cavalli, e servitori intanto.
Vesti fe far per comparire adorno;
Chè talor cresce una beltà un bel manto.
La notte a lato, e 'l dì la moglie intorno
Con gli occhi ad or ad or pregni di pianto:
Gli dice che non sa come patire
Potrà tal lontananza, e non morire:

X I.

Il part, et peu de jours après se trouve à Rome, dans la maison paternelle. Il prie son frere avec tant d'instance, qu'il parvient à l'émouvoir, à lui persuader de se rendre auprès du Roi; il va même jusqu'à forcer sa belle-sœur au silence, (ce qui étoit bien difficile) à force de lui démontrer ce que ce voyage aura d'avantageux, et de lui parler de sa reconnoissance particuliere.

X I I.

Joconde fixe le jour de son départ, et emploie cet intervalle à se procurer des chevaux, des valets, à monter sa garde-robe, pour paroître avec magnificence; car souvent un bel habit ajoute à la beauté. Autour de lui pendant le jour, la nuit à ses côtés, sa femme, les yeux gonflés de pleurs, lui répète sans cesse qu'elle ne sait comment elle pourra supporter une si longue absence, et n'en pas mourir.

XIII.

Que d'y penser seulement, elle sent son cœur s'arracher du fond de sa poitrine. Ma chere ame, lui disoit Joconde, ne pleure pas (et lui-même pleuroit autant qu'elle). Puisse le bonheur que j'attends de ce voyage être aussi certain, comme il l'est qu'avant deux mois au plus, je reviens dans tes bras: non, je ne passerois pas ce terme d'un seul jour, quand le Roi me donneroit la moitié de son royaume.

XIV.

Tout cela ne console point la dame: elle dit que ce terme est encore trop long; que s'il ne la trouve pas morte à son retour, ce ne peut être que par un grand miracle. Sa douleur qui ne l'abandonne ni le jour ni la nuit, ne lui permet ni de fermer la paupiere, ni de goûter aucun aliment; au point que Joconde ému de pitié, se repent d'avoir promis à son frere.

XIII.

Che pensandovi sol, dalla radice
Sveller si sente il cor nel lato manco.
Deh vita mia, non piangere, (le dice
Giocondo) e seco piange egli non manco.
Così mi sia questo cammin felice,
Come tornar vo' fra duo mesi al manco.
Nè mi faria passar d' un giorno il segno,
Se mi donasse il Re mezzo il suo Regno.

XIV.

Nè la Donna perciò si riconforta;
Dice che troppo termine si piglia;
E se al ritorno non la trova morta,
Esser non può se non gran maraviglia.
Non lascia il duol, che giorno, e notte porta,
Che gustar cibo, e chiuder possa ciglia;
Tal che per la pietà Giocondo spesso
Si pente che al fratello abbia promesso.

X V.

Dal collo un suo monile ella si sciolse,
Che una crocetta avea ricca di gemme,
E di sante reliquie, che raccolse
In molti luoghi un pellegrin Boemme;
Ed il padre di lei, che in casa il tolse,
Tornando infermo di Gerusalemme,
Venendo a morte poi ne lasciò erede:
Questa levossi, ed al marito diede.

X V I.

E che la porti per suo amore al collo,
Lo prega, sì che ognor gliene sovvenga.
Piacque il dono al marito, ed accettollo,
Non perchè dar ricordo gli convenga,
Che nè tempo, nè assenza mai dar crollo,
Nè buona, o ria fortuna, che gli avvenga,
Potrà a quella memoria salda, e forte,
Che ha di lei sempre, e avrà dopo la morte.

X V.

Elle détache de son cou un collier, où pendoit une petite croix enrichie de pierreries, et contenant de saintes reliques. Un Pélerin de Bohême les avoit recueillies en différens lieux. Cet homme revenant malade de Jérusalem, avoit été reçu dans la maison du pere de la dame; il y étoit mort, et l'en avoit fait héritier. Elle ôte donc cette croix, et la donne à son époux.

X V I.

Elle le conjure de la porter pour l'amour d'elle, pour se rappeller à toute heure son souvenir. Ce présent fut cher à Joconde, qui l'accepta, non pas qu'il craignît d'oublier sa tendresse; ni le tems, ni l'absence, ni rien de ce qui peut lui arriver de funeste ou d'heureux, n'est capable d'effacer la mémoire profonde qu'il en conserve, et qu'il en veut garder au-delà du tombeau.

XVII.

La nuit qui précéda le matin fixé pour le départ ; cette tendre épouse parut prête à rendre l'ame dans les bras de l'époux dont elle alloit être privée. Elle n'avoit pas dormi un instant : une heure avant le jour, son mari vient lui faire ses derniers adieux, monte à cheval, et part enfin Sa femme regagne tristement sa couche.

XVIII.

Joconde n'avoit pas encore fait deux milles, lorsqu'il vient à se rappeller le reliquaire que la veille au soir il avoit mis sous son oreiller, et qu'il avoit oublié de reprendre. O Dieux, se dit-il à lui-même, comment faire excuser un tel oubli? Comment empêcher ma femme de penser que je fais peu de cas de son extrême tendresse ?

XVII.

La notte, che andò innanzi a quella Aurora,
Che fu il termine estremo alla partenza,
Al suo Giocondo par che in braccio mora
La moglie, che n' ha tosto da star senza.
Mai non si dorme; e innanzi al giorno un' ora
Viene il marito all' ultima licenza.
Montò a cavallo, e si partì in effetto;
E la moglier si ricorcò nel letto.

XVIII.

Giocondo ancor duo miglia ito non era,
Che gli venne la croce raccotdata,
Che avea sotto il guancial messa la sera, pillow
Poi per oblivion l' avea lasciata.
Lasso (dicea tra se) di che maniera
Troverò scusa, che mi sia accettata?
Che mia moglie non creda che gradito
Poco da me sia l' amor suo infinito?

XIX.

Pensa la scusa; e poi gli cade in mente
Che non sarà accettabile, nè buona,
Mandi famigli, o mandivi altra gente,
S' egli medesmo non vi va in persona.
Si ferma, e al fratel dice: or pianamente
Fino a Baccano al primo albergo sprona;
Che dentro a Roma è forza ch' io rivada,
E credo anco di giungerti per strada.

XX.

Non potria fare altri il bisogno mio,
Nè dubitar, ch' io sarò tosto teco.
Voltò il ronzin di trotto, e disse: a Dio;
Nè de' famigli suoi volle alcun seco.
Già cominciava, quando passò il rio,
Dinanzi al Sole a fuggir l' aer cieco.
Smonta in casa; va al letto; e la consorte
Quivi ritrova addormentata forte.

XIX.

Il songe aux moyens de se justifier ; il n'en trouve aucun de convenable, ni qui puisse réussir, s'il envoie un valet ou quelques gens de sa suite, et s'il n'y va lui-même en personne. Il s'arrête, et dit à son frere : vas tout doucement jusqu'à la premiere auberge de Baccano ; je suis obligé de retourner à Rome ; mais certainement je te rejoindrai en chemin.

XX.

Personne ne peut faire pour moi cette commission ; mais sois tranquille je suis à toi dans peu d'instans. Il lui dit adieu, tourne son bidet, et le mène au trot, sans vouloir être accompagné de personne. Déjà, lorsqu'il passa le fleuve, les ombres de la nuit commençoient à fuir devant le soleil ; il met pied à terre dans sa maison, va droit au lit, et y trouve sa femme profondément endormie.

XXI.

Il leve le rideau sans rien dire, et voit, ce qu'il s'attendoit le moins à voir; sa chaste et fidèle moitié couchée sous la couverture, entre les bras d'un Jouvenceau. Il reconnut soudain le drôle, qui depuis long-tems vivoit sous ses yeux. C'étoit un enfant d'obscure naissance, qu'il avoit élevé lui-même parmi les gens de sa maison.

XXII.

S'il resta surpris et peu joyeux, il vaut mieux le croire sur la foi des autres, que d'être dans le cas de l'éprouver soi-même, comme l'éprouva Joconde à son grand regret. Dans le premier accès de son courroux, il fut prêt de tirer l'épée, et de les percer tous deux; mais l'amour qu'il ressentoit malgré lui pour cette ingrate épouse, retint son bras vengeur.

XXI.

La cortina levò senza far motto,
E vide quel che men veder credea;
Che la sua casta, e fedel moglie sotto
La coltre, in braccio a un giovine giacea.
Riconobbe l' adultero di botto
Per la pratica lunga che n' avea;
Ch' era della famiglia sua un garzone,
Allevato da lui d' umil nazione.

XXII.

Se attonito restasse, e mal contento
Meglio è pensarlo, e farne fede altrui,
Ch' esserne mai per far l' esperimento,
Che con suo gran dolor ne fe costui.
Dallo sdegno assalito ebbe talento
Di trar la spada, e ucciderli ambedui:
Ma dall' amor, che porta al suo dispetto
All' ingrata mogiier, gli fu interdetto.

XXIII.

Nè lo lasciò questo ribaldo amore
(Vedi se se lo avea fatto vassallo)
Destarla pur, per non le dar dolore,
Che fosse da lui colta in sì gran fallo.
Quanto potè più tacito uscì fuore,
Scese le scale, e rimontò a cavallo;
E punto egli d' amor, così lo punse,
Che all' albergo non fu che 'l fratel giunse.

XXIV.

Cambiato a tutti parve esser nel volto;
Vider tutti che 'l cor non avea lieto;
Ma non v' è chi s' apponga già di molto,
E possa penetrar nel suo secreto.
Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire a Roma, e gito era a Corneto.
Che amor sia del mal causa ognun s' avvisa;
Ma non è già chi dir sappia in che guisa.

XXIII.

Le traître amour (jugez s'il étoit soumis à son empire) ne lui permit pas seulement de la réveiller, pour ne pas lui causer le chagrin de se voir surprise par son époux dans une faute aussi grave. Il sort le plus doucement qu'il lui est possible, descend les degrés, remonte à cheval, et le piquant d'autant de pointes que l'amour en enfonce dans son cœur, il va d'un tel train, qu'avant d'arriver à l'auberge, il a rejoint son frere.

XXIV.

Le changement de son visage fut apperçu de tout le monde; chacun vit bien qu'il n'avoit pas le cœur content; mais nul ne put, même de fort loin, pénétrer son secret : ils croyoient tous qu'il les avoit quittés pour aller à Rome, et le malheureux revenoit de Corneto. On s'appercevoit bien que l'amour étoit cause de sa tristesse; mais personne ne pouvoit dire de quelle façon.

XXV.

Son frere pense qu'il est chagrin d'avoir laissé sa femme toute seule ; le pauvre époux au contraire, enrage et se plaint de l'avoir laissée trop bien accompagnée. Le sourcil froncé, les lèvres gonflées, l'infortuné reste immobile, les yeux fixés sur la terre. Fausto, qui emploie tous les moyens de soulager sa peine, faute d'en connoître le sujet, n'y réussit pas trop bien.

XXVI.

Il n'applique à son mal que des remèdes contraires, et loin de calmer sa douleur, il ne fait que l'irriter ; il ouvre et envenime la plaie qu'il voudroit fermer, en lui rappelant le souvenir de sa femme. Joconde n'a de repos ni la nuit ni le jour ; le sommeil, l'appétit le fuient également ; rien ne peut le distraire, et ce visage, n'agueres si beau, est maintenant si changé, qu'il n'est plus reconnoissable.

XXV.

Estimasi il fratel che dolor abbia
D' aver la moglie sua sola lasciata;
E per contrario duolsi egli, ed arrabbia
Che rimasa era troppo accompagnata.
Con fronte crespa, e con gonfiate labbia
Sta l' infelice, e sol la terra guata.
Fausto, che a confortarlo usa ogni prova,
Perchè non sa la causa, poco giova.

XXVI.

Di contrario liquor la piaga gli unge,
E dove tor dovria, gli accresce doglie,
Dove dovria saldar, più l' apre, e punge;
Questo gli fa col ricordar la moglie.
Nè posa dì, nè notte; il sonno lunge
Fugge col gusto, e mai non si raccoglie;
E la faccia, che dianzi era sì bella,
Si cangia sì, che più non sembra quella.

XXVII.

Par che gli occhi si ascondan nella testa,
Cresciuto il naso par nel viso scarno;
Della beltà sì poca gliene resta,
Che ne potrà far paragone indarno.
Col duol venne una febbre sì molesta,
Che lo fe soggiornare all' Arbia, e all' Arno;
E se di bello avea serbato cosa,
Tosto restò come al Sol colta rosa.

XXVIII.

Oltre che a Fausto incresca del fratello,
Che veggia a simil termine condutto,
Via più gl' incresce che bugiardo a quello
Principe, a chi lodollo, parrà in tutto.
Mostrar di tutti gli uomini il più bello
Gli avea promesso, e mostrerà il più brutto;
Ma pur continuando la sua via
Seco lo trasse alfin dentro a Pavía.

XXVII.

Ses yeux creusés semblent se cacher dans sa tête ; son nez s'alonge sur ses joues décharnées ; il lui reste si peu de beauté, qu'à tort voudroit-il à présent disputer de cet avantage. A ses maux se joignit une fièvre si insupportable, qu'il fut contraint de séjourner à l'Arbie et à l'Arno, et le peu de charmes qu'il avoit conservés, s'évanouit bientôt, comme ceux de la rose cueillie au soleil.

XXVIII.

Outre le chagrin que cause à Fausto l'état cruel où il voit son frere, il ressent plus vivement encore la crainte de passer pour un imposteur auprès du Prince, à qui il en a fait un éloge si pompeux. Il lui a promis le plus beau de tous les hommes, et il va lui en présenter le plus laid ; néanmoins il continue sa route, et le traîne enfin avec lui jusques dans Pavie.

XXIX.

Il ne veut pas que le Roi le voie sans être prévenu, dans la crainte de passer pour un homme sans jugement; mais il lui donne avis d'abord par une lettre, que son frere arrive à peine vivant; qu'un chagrin secret, accompagné d'une fièvre cruelle, a porté une si terrible atteinte à sa beauté, qu'il n'a plus aucune ressemblance avec lui-même.

XXX.

L'arrivée de Joconde fut aussi agréable au Roi qu'eût pu l'être celle du meilleur ami. Le voir, étoit ce qu'il desiroit le plus au monde; il n'est même pas fâché qu'il ait perdu le premier rang, qu'il lui soit devenu inférieur en beauté, d'autant plus qu'il voit bien que, sans sa maladie, il l'emporteroit sur lui, ou tout au moins l'égaleroit.

XXIX.

Già non vuol che lo veggia il Re improvviso,
Per non mostrarsi di giudicio privo;
Ma per lettere innanzi gli dà avviso,
Che 'l suo fratel ne viene appena vivo;
E ch' era stato all' aria del bel viso
Un affanno di cor tanto nocivo,
Accompagnato da una febbre ria,
Che più non parea quel ch' esser solia.

XXX.

Grata ebbe la venuta di Giocondo
Quanto potesse il Re d' amico avere,
Chè non avea desiderato al Mondo
Cosa altrettanto che di lui vedere.
Nè gli spiace vederselo secondo,
E di bellezza dietro rimanere,
Benchè conosca, se non fosse il male,
Che gli saria superiore, o eguale.

XXXI.

Giunto, lo fa alloggiar nel suo palagio;
Lo visita ogni giorno, ogni ora n'ode.
Fa gran provvision che stia con agio,
E d'onorarlo assai si studia, e gode.
Langue Giocondo, chè 'l pensier malvagio,
Che ha della ria moglier, sempre lo rode;
Nè il veder giochi, nè musici udire,
Dramma del suo dolor può minuire.

XXXII.

Le stanze sue, che sono appresso al tetto
L'ultime, innanzi hanno una sala antica,
Quivi solingo (perchè ogni diletto,
Perchè ogni compagnia prova nimica)
Si ritraea, sempre aggiungendo al petto
Di più gravi pensier nuova fatica;
E trovò quivi (or chi lo credería?)
Chi lo sanò della sua piaga ria.

XXXI.

A son arrivée, il le fait loger dans son palais, lui rend visite chaque jour, à toute heure apprend de ses nouvelles, a la plus grande attention à ce qu'il ne lui manque rien, met tous ses soins, tout son plaisir à le traiter d'une maniere distinguée. Joconde languit : le souvenir d'une épouse ingrate le dévore sourdement : ni les fêtes, ni la musique ne sauroient diminuer d'un grain le poids de sa douleur.

XXXII.

Auprès de son appartement, tout au haut du palais, est une galerie antique : c'est-là que, solitaire, ennemi de tout plaisir, ennemi de toute société, il se retiroit, aggravant chaque jour sa peine par des souvenirs plus amers ; c'est-là, le croiroit-on ? qu'il trouva le remède à sa cruelle blessure.

XXXIII.

Au bout de cette galerie, dans un endroit obscur, où les fenêtres sont ordinairement fermées, il apperçoit que le parquet, mal joint au mur, laisse échapper un rayon de lumière : il y porte les yeux, et voit ce qui paroîtroit difficile à croire à qui l'entendroit dire ; mais ce n'est pas sur la foi d'un autre, c'est de ses propres yeux qu'il le voit, et il doute encore de leur témoignage.

XXXIV.

Par cette fente, il découvroit l'un des boudoirs de la Reine, le plus secret et le plus orné, où personne ne pourroit pénétrer sans avoir sa plus intime confiance. Il regarde et l'apperçoit elle-même dans une lutte assez étrange avec un Nain entrelacé dans ses bras. Le petit drôle avoit même en ce moment l'adresse de prendre sur la Reine tous les avantages de la supériorité.

XXXIII.

In capo della sala, ove è più scuro,
Che non vi s' usa le finestre aprire,
Vede che 'l palco mal si giunge al muro,
E fa d' aria più chiara un raggio uscire.
Pon l' occhio quindi, e vede quel che duro
A creder fora a chi l' udisse dire:
Non l' ode egli da altrui, ma se lo vede,
Ed anco agli occhi suoi proprj non crede.

XXXIV.

Quindi scopria della Regina tutta
La più secreta stanza, e la più bella,
Ove persona non verria introdutta,
Se per molto fedel non l' avesse ella.
Quindi mirando vide in strana lutta
Che un Nano avviticchiato era con quella;
Ed era quel piccin stato sì dotto,
Che la Regina avea messa di sotto.

XXXV.

Attonito Giocondo, e stupefatto,
E credendo sognarsi, un pezzo stette:
E quando vide pur ch' egli era in fatto,
E non in sogno, a se stesso credette.
A uno sgrignuto Mostro, e contrafatto
Dunque (disse) costei sì sottomette,
Che 'l maggior Re del Mondo ha per marito,
Più bello, e più cortese? o che appetito!

XXXVI.

E della moglie sua, che così spesso
Più d' ogni altra biasmava, ricordosse,
Perchè 'l ragazzo s' avea tolto appresso;
Ed or gli parve ch' escusabil fosse.
Non era colpa sua più che del sesso,
Che d' un solo uomo mai non contentosse;
E se han tutte una macchia d' un inchiostro,
Almen la sua non s' avea tolto un mostro.

XXXV.

Etonné, stupéfait, Joconde demeure un moment immobile. Il croit rêver : mais voyant que le fait est réel, que ce n'est point un songe, obligé enfin d'y croire : quoi donc, dit-il, cette Princesse qui a pour époux le plus grand Roi du monde, le plus aimable et le plus galant, s'abandonne à un monstre hideux et contrefait! Quel goût insatiable !

XXXVI.

Il se rappelle alors sa femme, qu'il avoit trouvée jusques-là plus coupable qu'aucune autre, pour avoir mis près d'elle ce jeune valet : elle lui semble en ce moment excusable. Ce n'est pas plus sa faute que celle de tout son sexe, à qui un seul homme ne suffit pas ; et si la même tache leur est commune à toutes, ce n'est pas d'un monstre au moins que la sienne a fait choix.

XXXVII.

Le jour suivant, à la même heure, il retourne au même lieu : il y voit encore la Reine et le Nain, qui font au Roi le même outrage. Le lendemain mêmes ébats, le lendemain encore ; il ne se passe pas un jour que la fête ne soit chommée, et pourtant la Reine (ce qui lui paroît bien étrange) se plaint sans cesse que son Nain lui montre peu d'amour.

XXXVIII.

Un jour, entr'autres, il la vit toute triste, toute inquiette. Déjà deux fois elle avoit fait appeller le Nain par sa confidente, et il ne venoit point encore. Elle l'envoie une troisieme, et en reçoit pour réponse : Madame, il joue, et le maraud refuse de venir auprès de vous, avant de regagner tout ce qu'il a perdu.

XXXVII.

Il dì seguente alla medesima ora,
Al medesimo luogo fa ritorno;
E la Regina, e il Nano vede ancora,
Che fanno al Re pur il medesmo scorno.
Trova l' altro dì ancor che si lavora,
E l' altro; alfin non si fa festa giorno;
E la Regina, (chè gli par più strano)
Sempre si duol che poco l' amì il Nano.

XXXVIII.

Stette fra gli altri un giorno a veder ch' ella
Era turbata, e in gran malinconía;
Chè due volte chiamar per la donzella
Il Nano fatto avea, nè ancor venía.
Mandò la terza volta, ed udì quella,
Che: madonna, egli giuoca, rifería;
E per non stare in perdita d' un soldo,
A voi niega venire il manigoldo.

XXXIX.

A sì strano spettacolo Giocondo
Rasserena la fronte, e gli occhi, e 'l viso;
E, quale in nome, diventò giocondo
D' effetto ancora, e tornò il pianto in riso.
Allegro torna, e grasso, e rubicondo,
Che sembra un Cherubin del Paradiso;
Che 'l Re, il fratello, e tutta la famiglia
Di tal mutazion si maràviglia.

X L.

Se da Giocondo il Re bramava udire
Onde venisse il subito conforto,
Non men Giocondo lo bramava dire,
E fare il Re di tanta ingiuria accorto;
Ma non vorria che più di se punire
Volesse il Re la moglie di quel torto;
Sì che per dirlo, e non far danno a lei,
Il Re fece giurar su l' Agnusdei.

XXXIX.

A cet étrange spectacle, Joconde sent renaître la sérénité sur son front, dans ses yeux et dans ses traits. Le chagrin fait place à la joie, et il recommence à mériter son nom de Joconde, qui signifie joyeux. Avec sa gaîté, il reprend de l'embonpoint, des couleurs : il semble un Chérubin descendu du ciel. Le Roi, son frere, toute la cour, sont émerveillés d'un tel changement.

XL.

Si le Roi desiroit d'apprendre de Joconde la cause d'une si prompte guérison, Joconde ne desiroit pas moins de la dire, et d'informer ce Prince de l'outrage qu'il recevoit. Mais il ne voudroit pas qu'Astolphe punît sa femme de cette offense, plus qu'il n'en a lui-même puni la sienne. Voulant donc faire cet aveu sans qu'elle courre aucun risque, il fait faire un serment au Roi sur ce qu'il y a de plus sacré.

XLI.

Il le fait jurer que quelque chose qu'il puisse lui dire ou lui faire voir qui lui déplaise, quand même Sa Majesté s'y trouveroit directement offensée, il n'en prendroit vengeance ni dans ce moment, ni dans aucun tems. Il exige même que le Roi garde le silence de telle façon, que ni par ses actions, ni par ses discours, le coupable ne s'apperçoive jamais qu'il est instruit de son forfait.

XLII.

Astolphe, qui croiroit toute autre chose avant celle dont il s'agit, jura tout ce qu'il voulut Joconde alors lui découvrit la source des peines qui l'avoient si longtems tourmenté; lui dit qu'elles venoient d'avoir surpris sa femme dans les bras d'un misérable valet, et qu'un pareil chagrin auroit infailliblement terminé sa vie, si la consolation eût tardé davantage à se présenter.

XLI.

Giurar lo fe che nè per cosa detta,
Nè che gli sia mostrata, che gli spiaccia,
Ancor ch' egli conosca che diretta- +
Mente a sua Maestà danno si faccia,
Tardi, o per tempo mai farà vendetta;
E di più vuole ancor che se ne taccia
Sì, che nè il malfattor già mai comprenda
In fatto, o in detto, che 'l Re il caso intenda.

XLII.

Il Re, che ogn' altra cosa se non questa
Creder potria, gli giurò largamente.
Giocondo la cagion gli manifesta,
Ond' era molti dì stato dolente;
Perchè trovata avea la disonesta
Sua moglie in braccio d' un suo vil sergente;
E che tal pena alfin l' avrebbe morto,
Se tardato a venir fosse il conforto.

+ Esta rima singular re-
-cuerda aquella otra de
Fr. Luis de Leon
Y mientras miserable-
mente le [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

XLIII.

Ma in casa di sua Altezza avea veduto
Cosa, che molto gli scemava il duolo;
Che se bene in obbrobrio era caduto,
Era almen certo di non v' esser solo.
Così dicendo, e al bucolin venuto,
Gli dimostrò il bruttissimo omicciuolo,
Che la giumenta altrui sotto si tiene,
Tocca di sproni, e fa giocar di schiene.

XLIV.

Se parve al Re vituperoso l' atto,
Lo crederete ben senza ch' io 'l giuri.
Ne fu per arrabbiar, per venir matto,
Ne fu per dar del capo in tutti i muri,
Fu per gridar, fu per non stare al patto;
Ma forza è che la bocca alfin si turi,
E che l' ira trangugi amara, ed acra,
Poi che giurato avea sull' ostia sacra.

X L I I I.

Mais qu'il avoit trouvé dans le palais même de son Altesse un grand adoucissement à sa douleur ; et que s'il avoit essuyé un outrage, il étoit sûr au moins de n'être pas le seul dans le cas. En discourant ainsi, on s'approche du lieu fatal de la découverte, et Joconde fait voir au Roi le hideux petit avorton, qui, sur une monture étrangere, caracolloit et piquoit des deux.

X L I V.

Si ce manège parut honteux au Roi, vous le croirez aisément sans que je le jure. De rage il fut prêt d'en perdre la tête ; il fut prêt de se la briser contre les murs : il vouloit crier, il vouloit violer son serment ; mais ce serment lui ferme enfin la bouche ; il faut qu'il dévore son dépit amer et douloureux, tant l'objet sur lequel il a juré est saint et respectable.

XLV.

Frere, dit-il à Joconde, que ferai-je donc, que me conseilles-tu ? puisque tu m'empêches de rassasier mon juste courroux, par la vengeance la plus cruelle et la plus méritée. Laissons ces ingrates, répond Joconde; éprouvons si les autres sont aussi foibles qu'elles. Faisons contre tous les maris avec leurs femmes, ce qu'on a fait avec les nôtres contre nous.

XLVI.

Nous sommes tous deux jeunes, et d'une figure assez aimable, pour rencontrer difficilement nos pareils Quelle sera la femme dont nous puissions craindre les rigueurs, si même contre les plus laids elles ne savent pas se défendre ? et celles qui résisteroient à nos charmes, à notre jeunesse, ne tiendront pas contre nos trésors. Ne revenons qu'après avoir remporté sur mille femmes d'autrui, le plus éclatant triomphe.

X L V.

Che debbo far, che mi consigli, frate,
(Disse a giocondo) poi che tu mi tolli
Che con degna vendetta, e crudeltate
Questa giustissima ira io non satolli?
Lasciam (disse Giocondo) queste ingrate,
E proviam se son l' altre così molli.
Facciam delle lor femmine ad altrui
Quel ch' altri delle nostre han fatto a nui.

X L V I.

Ambi giovani siamo, e di bellezza,
Che facilmente non troviamo pari.
Qual femmina sarà, che n' usi asprezza,
Se contra i brutti ancor non han ripari?
Se beltà non varrà, nè giovinezza,
Varranne almen l' aver con noi danari.
Non vo' che torni che non abbi prima
Di mille mogli altrui la spoglia opima.

XLVII.

La lunga assenza, il veder varj luoghi,
Praticare altre femmine di fuore
Par che sovente disacerbi, e sfoghi
Dell' amorose passioni il core.
Lauda il parer; nè vuol che si proroghi
Il Re l' andata; e fra pochissime ore
Con duo scudieri, oltre alla compagnía
Del Cavalier Roman, si mette in via.

XLVIII.

Travestiti cercaro Italia, e Francia,
Le terre de' Fiaminghi, e degl' Inglesi;
E quante ne vedean di bella guancia,
Trovavan tutte ai preghi lor cortesi.
Davano, e data loro era la mancia,
E spesso rimetteano i danar spesi.
Da lor pregate furon molte; e foro
Anche altrettante, che pregaron loro.

XLVII.

Une longue absence, la diversité des lieux, le commerce des beautés étrangeres, adoucissent souvent et détruisent dans un cœur les maux qu'y fit naître l'amour. Astolphe approuve fort cet avis : il ne veut pas différer le départ, et peu d'heures après, accompagné du Chevalier Romain et de deux Ecuyers, ils se mettent en route.

XLVIII.

Ils parcourent, sous l'*incognito*, l'Italie, la France, la Flandre et l'Angleterre. De toutes les beautés qu'ils trouvent en leur chemin, aucune ne résiste à leurs instances. A quelques-unes ils font des cadeaux, ils en reçoivent de quelques autres qui remettent ainsi les choses au pair. Auprès d'un grand nombre ils font les premières avances, et en reçoivent d'un nombre au moins aussi grand.

XLIX.

Séjournant un mois d'un côté, deux mois d'un autre, ils s'assurent par des preuves certaines, que la chasteté, la foi conjugale ne se trouvent pas plus dans les femmes d'autrui que dans les leurs. Au bout d'un certain tems, ils se lasserent tous deux de chasser sans cesse de nouvelles proies; ils sentirent qu'ils ne pouvoient, sans le plus grand danger, courir ainsi sur les terres des autres.

L.

Il vaut mieux en trouver une qui, d'humeur et de figure, soit également agréable à tous deux, et se prête à leurs communs desirs, sans jalousie mutuelle. Eh! pourquoi veux-tu, disoit le Roi, que je t'aime moins qu'un autre pour compagnon de bonne fortune? Ne sais-je pas que dans tout le monde féminin, il n'y a pas un individu qui se contente d'un seul homme?

XLIX.

In questa Terra un mese, in quella dui
Soggiornando, accertarsi a vera prova,
Che non men nelle lor, che nelle altrui
Femmine, fede, e castità si trova.
Dopo alcun tempo increbbe ad ambedui
Di sempre procacciar di cosa nova;
Chè mal poteano entrar nell' altrui porte
Senza mettersi a rischio della morte.

L.

Gli è meglio una trovarne, che di faccia,
E di costumi ad ambi grata sia;
Che lor comunemente soddisfaccia,
E non v' abbian d' aver mai gelosía.
E perchè (dicea il Re) vuoi che mi spiaccia
Aver più te che un altro in compagnía?
So ben che in tutto il gran femmineo stuolo
Una non è, chè stia contenta a un solo.

L I.

Una (senza sforzar nostro potere,
Ma quando il natural bisogno inviti)
In festa goderemoci, e in piacere,
Chè mai conrese non avrem, nè liti.
Nè credo che si debba ella dolere,
Che se anco ogn' altra avesse duo mariti,
Più che ad un solo, a duo saria fedele,
Nè forse s' udirian tante querele.

L I I.

Di quel che disse il Re, molto contento
Rimaner parve il Giovine Romano.
Dunque fermati in tal proponimento
Cercar molte montagne, e molto piano.
Trovaro alfin secondo il loro intento
Una figliuola d' uno ostiero Ispano,
Che tenea albergo al porto di Valenza,
Bella di modi, e bella di presenza.

L I.

Ayons en une ; jouissons-en à notre gré sans épuiser nos forces, et seulement quand la Nature excitera nos desirs : sûrement elle ne causera entre nous ni contestation ni débat. Pour elle, je ne crois pas qu'elle ait à se plaindre ; car si toutes les autres avoient aussi deux maris, il est probable qu'elles leur seroient plus fidèles qu'à un seul, et qu'il y auroit moins de querelles dans les ménages.

L I I.

Le jeune Romain parut très-content e la proposition du Roi. Affermis dans ce dessein, ils chercherent de côtés et d'autres les moyens de l'exécuter. Enfin, ce qu'ils trouverent de mieux selon leur idée, ce fut la fille d'un aubergiste Espagnol, établi sur le port de Valence, jeune tendron d'une taille et d'une figure charmante.

L I I I.

A peine encore écloses, les premières fleurs de la jeunesse brilloient sur ses appas. Le pere, chargé de beaucoup d'enfans, étoit ennemi mortel de la pauvreté; de maniere qu'il ne fut pas difficile aux deux voyageurs d'obtenir de lui sa fille, avec la permission de la mener où il leur plairoit, et après avoir promis d'en avoir soin.

L I V.

Ils prennent donc cette jeune enfant, la possèdent tour-à-tour, en paix et en concorde, semblables à deux soufflets qui entretiennent le feu d'une forge alternativement. Projettant ensuite de parcourir toute l'Espagne, et de passer de-là dans le Royaume de Syphax, ils partent de Valence, et le jour même, ils vont coucher à Zattiva.

L I I I.

Era ancor sul fiorir di primavera
Sua tenerella, e quasi acerba etade.
Di molti figli il padre aggravato era,
E nemico mortal di povertade;
Sì che a disporlo fu cosa leggiera,
Che desse lor la figlia in potestade;
Ch' ove piacesse lor potessin trarla,
Poi che promesso avean di ben trattarla.

L I V.

Pigliano la fanciulla, e piacer n' hanno
Or l' uno, or l' altro in caritade, e in pace,
Come a vicenda i mantici, che danno,
Or l' uno, or l' altro, fiato alla fornace.
Per veder tutta Spagna indi ne vanno,
E passar poi nel Regno di Siface,
E 'l dì, che da Valenza si partiro,
Ad albegare a Zattiva veniro.



L V.

I padroni a veder strade, e palazzi
Ne vanno, e lochi publici, e divini;
Chè usanza han di pigliar simil sollazzi
In ogni Terra, ove entran peregrini;
E la fanciulla resta coi ragazzi:
Altri i letti, altri acconciano i ronzini,
Altri hanno cura che sia alla tornàta
Dei Signor lor la cena apparecchiata.

L V I.

Nell' albergo un garzon stava per fante,
Che in casa della giovane già stette
A' servigj del padre, e d' essa amante
Fu da' primi anni, e del suo amor godette.
Ben s' adocchiar, ma non ne fer sembiante,
Ch' esser notato ognun di lor temette:
Ma tosto che i padroni, e la famiglia
Lor dieron luogo, alzar tra lor le ciglia.

L V.

Nos voyageurs se mettent à parcourir les rues, les places publiques, à voir les temples, les palais. C'étoit leur amusement ordinaire, lorsqu'ils arrivoient dans une ville pour la premiere fois ; pour la jeune fille, elle reste avec les gens de leur suite. Les uns font les lits, les autres pansent les chevaux, d'autres ont soin que la table soit servie au retour de leurs maîtres.

L V I.

Il y avoit dans l'auberge, en qualité de valet, un garçon qui avoit servi autrefois chez le pere de la jeune fille. Ils furent amans dès leur enfance, il avoit obtenu les premiers fruits de son amour. D'un coup-d'œil ils se reconnoissent, mais ils ne font semblant de rien, dans la crainte qu'a chacun d'eux d'être remarqué ; mais dès que l'absence des maîtres et des valets leur en laisse la liberté, ils levent les yeux l'un vers l'autre.

LVII.

Le garçon lui demande quelle est sa destinée, et auquel de ces deux Seigneurs elle appartient. Flammette lui raconte la chose telle qu'elle est (Flammette étoit le nom de la jeune fille, le garçon se nommoit le Grec.) Hélas, lui dit le Grec, dans le tems même où je me flattois de voir arriver le moment de vivre ensemble, Flammette, ma chere ame, tu t'en vas, et j'ignore si jamais je te reverrai.

LVIII.

Ces projets, qui me sembloient si doux, vont devenir bien amers, puisque tu es au pouvoir d'un autre, et que tu t'éloignes de moi. Je voulois, ayant eu le bonheur de ramasser quelque argent avec beaucoup de travail et de peine, tant du surplus de mes gages, que de la générosité des voyageurs, je voulois retourner à Valence, te demander pour femme à ton pere, et m'unir avec toi.

L V I I.

Il fante domandò dove ella gisse,
E qual dei duo Signor l' avesse seco.
A punto la Fiammetta il fatto disse.
(Così avea nome, e quel garzone il Greco)
Quando sperai che 'l tempo, oimè venisse
(Il Greco le dicea) di viver teco,
Fiammetta, anima mia, tu te ne vai,
E non so più di rivederti mai!

L V I I I.

Fannosi i dolci miei disegni amari,
Poi che sei d' altri, e tanto mi ti scosti.
Io disegnava, avendo alcun danati
Con gran fatica, e gran sudor riposti,
Che avanzato m' avea, de' miei salari,
E delle benandate di molti osti,
Di tornare a Valenza, e domandarti
Al padre tuo per moglie, e di sposarti.

LIX.

La fanciulla negli omeri si stringe,
E risponde che fu tardo a venire.
Piange il Greco, e sospira, e parte finge:
Vuoimi (dice) lasciar così morire?
Con le tue braccia i fianchi almen mi cinge,
Lasciami disfogar tanto desire;
Che innanzi che tu parta, ogni momento,
Che teco io stia, mi fa morir contento.

LX.

La pietosa fanciulla rispondendo:
Credi, dicea, che men di te nol bramo,
Ma nè luogo, nè tempo ci comprendo
Quì, dove in mezzo di tanti occhi siamo.
Il Greco soggiungea: certo mi rendo,
Che se un terzo ami me di quel ch'io t'amo,
In questa notte almen troverai loco,
Che ci potrem godere insieme un poco.

L I X.

La jeune fille plie les épaules, et répond qu'il s'y est pris trop tard. Le Grec pleure, soupire, joue son rôle à merveille. Veux-tu donc, dit-il, me laisser mourir ainsi? Au moins une fois encore serre-moi dans tes bras; que j'y puisse appaiser les desirs qui me dévorent : avant que tu partes, le peu de momens que je pourrai passer avec toi, me fera mourir content.

L X.

Crois donc, répond la compatissante Flammette, que je ne le desire pas moins que toi; mais ici, sous les yeux de tout ce qui nous entoure, je n'en vois ni le lieu ni le moment. Je suis bien sûr, réplique le Grec, que, si tu m'aimois la moitié autant que je t'aime, tu saurois, du moins pour cette nuit, trouver les moyens de goûter ensemble un moment de plaisir.

LXI.

Eh! comment se peut-il, disoit la jeune fille? Je passe la nuit entiere entre ces deux hommes; tantôt l'un, tantôt l'autre s'occupe de moi; je ne suis pas un moment hors des bras de l'un d'eux. Que ce ne soit pas cela qui t'inquiete, reprend le Grec; tu sauras bien te tirer de cet embarras, te dérober à eux, pour peu que tu le veuilles, et tu dois le vouloir, si tu as pitié de mes tourmens.

LXII.

Elle rêve un instant, et lui dit de venir, lorsqu'il jugera que tout le monde est endormi; elle l'informe en détail de tout ce qu'il doit faire pour arriver à elle et pour s'en retourner. D'après ces instructions, dès que le Grec suppose que chacun sommeille, il se présente à la porte, la pousse; elle cède; il entre tout doucement, et de son pied va sondant le terrein.

L X I.

Come potrò, diceagli la fanciulla,
Che sempre in mezzo a duo la notte giaccio;
E meco or l' uno, or l' altro si trastulla,
E sempre all' un di lor mi trovo in braccio?
Questo ti fia (soggiunse il Greco) nulla,
Che ben ti saprai tor di questo impaccio;
E uscir di mezzo lor, pur che tu voglia,
E dei voler, quando di me ti doglia.

L X I I.

Pensa ella alquanto; e poi dice che vegna
Quando creder potrà che ognuno dorma;
E pianamente, come far convegna,
E dell' andare, e del tornar l' informa.
Il Greco, sì come ella gli disegna,
Quando sente dormir tutta la torma,
Viene all' uscio, e lo spinge, e quel gli cede,
Entra pian piano, e va a tenton col piede.

L X I I I.

Fa lunghi i passi, e sempre in quel di dietro
Tutto si ferma . e l' altro par che muova
A guisa , che di dar tema nel vetro ,
Non che 'l terreno abbia a calcar, ma l' uova;
E tien la mano innanzi simil metro ,
Va brancolando infin che 'l letto trova ;
E di là dove gli altri avean le piante ,
Tacito si cacciò col capo innante.

L X I V.

Fra l' una , e l' altra gamba di Fiammetta ;
Che supina giacea , diritto venne :
E quando le fu a par , l' abbracciò stretta ,
E sopra lei sin presso al dì si tenne.
Cavalcò forte , e non andò a staffetta ,
Che mai bestia mutar non gli convenne ;
Chè questa pare a lui che sì ben trotte ,
Che scender non ne vuol per tutta notte.

LXIII.

Il fait de longues enjambées, s'appuie en entier sur le pied de derriere, avance l'autre avec précaution comme s'il craignoit de donner dans un vitrage, comme s'il ne marchoit pas sur un plancher solide, mais sur des œufs qu'il a peur de briser. De la main en avant, il prend les mêmes mesures, et promène autour de lui ses bras étendus, jusqu'à ce qu'enfin il rencontre le lit; il en cherche le pied, et, sans souffler, s'y glisse la tête la premiere.

LXIV.

Il distingue les deux jambes de Fiammette couchée alors sur le dos : c'est-là justement qu'il se place, et, parvenu jusqu'à elle, il l'embrasse étroitement, sans la quitter jusqu'aux approches du jour. Comme un Cavalier vigoureux qui, ferme sur les étriers, presse les flancs de sa monture également infatigable, et refuse d'en changer, le Grec, content de l'allure de la sienne, ne veut pas la quitter de la nuit.

LXV.

Joconde et le Roi avoient tous deux entendu le bruit de cette cavalcade, et senti les secousses qu'elle avoit occasionnées; mais, dupes de la même erreur, chacun d'eux croyoit que son camarade en étoit le héros. Le Grec, parvenu au terme de sa course, s'en alla tout comme il étoit venu. Déjà de l'horizon le soleil lançoit ses premiers feux; Flammette se leve, et fait entrer les gens du Prince.

LXVI.

Le Roi, d'un air de persifflage, dit à son camarade : frere, tu dois avoir fait bien du chemin; il est tems vraiment de te reposer, car tant que la nuit a duré, tu as couru la poste. Joconde lui renvoyant la balle, répond du même ton : mais ce que vous me dites là, ce seroit à moi à vous le dire. C'est à vous à vous reposer, et grand bien vous fasse; mais ma foi de toute la nuit vous n'avez cessé de chasser.

L X V.

Avea Giocondo, ed avea il Re sentito
Il calpestio, che sempre il letto scosse;
E l' uno e l' altro d' uno error schernito,
Si avea creduto che 'l compagno fosse.
Poi ch' ebbe il Greco il suo cammin fornito,
Sì come era venuto, anco tornosse.
Saettò il Sol dall' Orizonte i raggi:
Sorse Fiammetta, e fece entrare i paggi.

L X V I.

Il Re disse al compagno motteggiando:
Frate, molto cammin fatto aver dei,
E tempo è ben che ti riposi, quando
Stato a cavallo tutta notte sei.
Giocondo a lui rispose di rimando,
E disse: tu dì quel ch' io a dire avrei.
A te tocca posare; e prò ti faccia,
Che tutta notte hai cavalcato a caccia.

L X V I I.

Anch' io (soggiunse il Re) senza alcun fallo
Lasciato avria il mio can correre un tratto,
Se mi avessi prestato un po' il cavallo
Tanto che 'l mio bisogno avessi fatto.
Giocondo replicò : son tuo vassallo,
E puoi far meco, e rompere ogni patto,
Sì che non convenia tai cenni usare;
Ben mi potevi dir : lasciala stare.

L X V I I I.

Tanto replica l' un, tanto soggiunge
L' altro, che sono a grave lite insieme.
Vengon da' motti ad un parlar, che punge;
Chè ad ambeduo l' esser beffato preme.
Chiaman Fiammetta (che non era lunge,
E della fraude esser scoperta teme)
Per fare in viso l' uno all' altro dire
Quel che negando ambi parean mentire.

LXVII.

Il n'est pas douteux, reprit le Roi, que je n'eusse été bien aise de courre un lievre, seulement pour faire un peu d'exercice, si tu avois voulu me laisser un peu la monture. Je suis votre sujet, réplique Joconde; vous êtes toujours le maître de faire des conditions, et de les rompre à votre gré : Il n'etoit pas nécessaire d'user de ces simagrees; il suffisoit de me dire : n'y touche pas.

LXVIII.

Il y eut tant de propos dits et repliqués de part et d'autre, qu'il s'éleva entr'eux un débat assez vif. Des railleries on en vient aux mots piquans, chacun se sent blessé d'avoir été joué. Ils appellent Flammette, qui n'étoit pas loin, et qui trembloit que sa ruse ne fût découverte; ils veulent qu'elle déclare en leur présence un fait que tous deux nient, en paroissant trahir la vérité.

LXIX.

Parle, lui dit le Roi d'un air sévere; ne redoute rien de mon camarade ni de moi; dis quel est de nous deux le champion si terrible qui toute cette nuit a joui de tes faveurs, sans vouloir les partager. Chacun attend sa réponse, avec l'espoir qu'elle va convaincre de mensonge son compagnon. Flammette, qui se voit découverte, se jette à leurs pieds, incertaine de son sort.

LXX.

Elle implore son pardon, et avoue que, séduite par les feux d'un ancien amour, sensible aux tourmens d'un cœur passionné, touchee de tout ce qu'il avoit souffert pour elle, sa foiblesse l'avoit égarée cette nuit. Elle continue, et leur raconte sans aucun détour comment elle les avoit trompés tous deux, dans l'espoir que chacun mettroit sur le compte de l'autre tout ce qui se passoit avec elle.

L X I X.

Dimmi (le disse il Re con fiero sguardo)
E non temer di me, nè di costui,
Chi tutta notte fu quel sì gagliardo,
Che ti godè senza far parte altrui?
Credendo l' un provar l' altro bugiardo,
La risposta aspettavano ambedui.
Fiammetta a' piedi lor si gittò, incerta
Di viver più, vedendosi scoperta.

L X X.

Domandò lor perdono, che da amore,
Che a un giovinetto avea portato, spinta,
E da pietà d' un tormentato core,
Che molto avea per lei patito, vinta,
Caduta era la notte in quello errore;
E seguitò, senza dir cosa finta,
Come tra lor con speme si condusse,
Ch' ambo credesser che 'l compagno fusse.

LXXI.

Il Re, e Giocondo si guardaro in viso,
Di maraviglia, e di stupor confusi;
Nè d' aver anche udito lor fu avviso,
Che altri due fussin mai così delusi.
Poi scoppiaro ugualmente in tanto riso,
Che con la bocca aperta, e gli occhi chiusi,
Potendo appena il fiato aver dal petto,
A dietro si lasciar cader sul letto.

LXXII.

Poi ch' ebbon tanto riso, che dolere
Se ne sentiano il petto, e pianger gli occhi,
Disson tra lor : come potremo avere
Guardia, che la moglier non ne l' accocchi,
Se non giova tra due questa tenere,
E stretta sì, che l' uno, e l' altro tocchi?
Se più che crini avesse occhi il marito,
Non potria far che non fosse tradito.

LXXI.

Émerveillés, confondus d'étonnement, Joconde et le Roi se regardent en face. Ils ne se rappellent pas d'avoir jamais entendu dire que deux hommes aient été trompés ainsi; et puis ils partent en même-tems d'un si violent éclat de rire, qu'ils se laissent tomber sur le lit à la renverse, la bouche ouverte, les yeux fermés, pouvant à peine respirer.

LXXII.

Après avoir tant ri, que leurs yeux en pleuroient, que la poitrine leur en faisoit mal, ils s'écrierent : eh! comment nous garder des tours que veulent nous jouer nos femmes, puisqu'il ne nous suffit pas de tenir celle-ci couchée dans le même lit, et serrée entre nous : non, quand un mari auroit plus d'yeux que de cheveux, il ne pourroit jamais empêcher qu'on ne le trahisse.

LXXIII.

Nous en avons éprouvé mille et toutes jolies ; pas une encore dans le nombre ne nous a refusés. Nous éprouverions toutes les autres, que nous les trouverions semblables ; mais, pour derniere expérience, celle-ci nous suffit bien. Nous avons donc lieu de croire que nos femmes ne sont ni plus friponnes, ni moins chastes que les autres ; et si elles sont comme les autres, nous ferons très-bien de retourner en jouir paisiblement.

LXXIV.

La chose ainsi conclue, ils chargent Flammette elle-même de faire venir son amant, la lui donnent pour femme en présence de témoins, avec une dot suffisante ; puis ils montent à cheval, rebroussent chemin du couchant au levant, et s'en retournent auprès de leurs moitiés, sans prendre à l'avenir aucun souci sur leur compte.

LXXIII.

Provate mille abbiamo, e tutte belle,
Nè di tante una è ancor, che ne contraste.
Se proviam l' altre, fian simili anch' elle;
Ma per ultima prova costei baste.
Dunque possiamo creder che più felle
Non sien le nostre, o men dell' altre caste:
E se son come tutte l' altre sono,
Che torniamo a godercele fia buono.

LXXIV.

Conchiuso ch' ebbon questo, chiamar fero
Per Fiammetta medesima il suo amante;
E in presenza di molti gliela diero
Per moglie, e dote, che gli fu bastante.
Poi montaro a cavallo; e il lor sentiero,
Ch' era a Ponente, volsero a Levante;
Ed alle mogli lor se ne tornaro,
Di che affanno mai più non si pigliaro.

LXXV.

L' ostier quì fine alla sua istoria pose,
Che fu con molta attenzione udita.
Udilla il Saracin, nè gli rispose
Parola mai, fin che non fu finita.
Poi disse : io credo ben che delle ascose
Femminil frode sia copia infinita,
Nè si potria della millesma parte
Tener memoria con tutte le carte.

LXXVI.

Quivi era un uom d' età, che avea più retta
Opinion degli altri, e ingegno, e ardire;
E non potendo ormai, che sì negletta
Ogni femmina fosse, più patire,
Si volse a quel, che avea l' istoria detta;
E gli disse : assai cose udimmo dire,
Che veritade in se non hanno alcuna;
E ben di queste è la tua favola una.

L X X V.

L'hôte finit là son histoire, qui fut écoutée avec beaucoup d'attention. Le Sarrasin sur-tout ne dit pas un mot avant qu'elle ne fût finie ; puis il reprit : je crois aisément que les femmes ont une infinité de ruses secrètes ; si l'on vouloit en écrire la millième partie, tout le papier du monde n'y suffiroit pas.

L X X V I.

Il y avoit là un homme d'un certain âge, qui avoit plus de bon sens, d'esprit et de hardiesse que les autres, et qui, ne pouvant plus souffrir qu'on traitât ainsi toutes les femmes, se tourna vers celui qui avoit raconté l'histoire, et lui dit : on nous fait tous les jours un tas de contes qui n'ont aucune espèce de vérité ; le vôtre, sans contredit, est du nombre.

LXXVII.

Je n'en croirois pas celui de qui vous le tenez, fût-il d'ailleurs un Evangéliste. Ce qui l'a fait parler ainsi, est bien moins l'expérience qu'il a des femmes, qu'une fausse prévention. Les sujets de plainte qu'il peut avoir contre une ou deux, le portent à haïr, à blâmer avec excès toutes les autres; mais sa colere passée, je parie que vous l'entendrez en faire plus d'éloges, qu'il n'en fait de satyres maintenant.

LXXVIII.

Et s'il vouloit en faire l'éloge, il auroit bien plus de matiere qu'il n'en eût à en dire du mal : il en pourroit nommer cent dignes des plus grands respects, contre une méchante et coupable. Loin donc de les accuser toutes, il en est un nombre infini dont on devroit célébrer les qualités. Si votre Valerio lui-même dit le contraire, c'est par dépit qu'il en parle, et non par sentiment.

LXXVII.

A chi te la narrò non do credenza,
S' Evangelista ben fosse nel resto;
Chè opinione più ch' esperienza,
Ch' abbia di donne, lo facea dir questo.
L' avere ad una, o due malivolenza
Fa ch' odia, e biasma l' altre oltre all' onesto;
Ma, se gli passa l' ira, io vo' tu l' oda,
Più ch' ora biasmo, anco dar lor gran loda.

LXXVIII.

E se vorrà lodarne, avrà maggiore
Il campo assai, che a dirne mal non ebbe;
Di cento potrà dir degne d' onore
Verso una trista, che biasmar si debbe.
Non biasmar tutte, ma serbarne fuore
La bontà d' infinite si dovrebbe;
E se 'l Valerio tuo disse altrimente,
Disse per ira, e non per quel che sente.

LXXIX.

Ditemi un poco, è di voi forse alcuno;
Che abbia servato alla sua moglie fede?
Che neghi andar, quando gli sia opportuno,
All' altrui donna, e darle ancor mercede?
Credete in tutto 'l Mondo trovarne uno?
Chi 'l dice, mente; e folle è ben chi 'l crede.
Trovatene vo' alcuna, che vi chiami?
Non parlo delle publiche, ed infami.

LXXX.

Conoscete alcun voi, che non lasciasse
La moglie sola, ancor che fosse bella,
Per seguire altra donna, se sperasse,
In breve, e facilmente ottener quella?
Che farebbe egli, quando lo pregasse,
O desse premio a lui donna, o donzella?
Credo per compiacere or queste, or quelle,
Che tutti lasceremmovi la pelle.

LXXIX.

Dites-moi un peu ; y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ait gardé à sa femme la foi conjugale ; qui ne profite pas de l'occasion favorable pour avoir la femme d'autrui ; qui n'y emploie même des présens? Croyez-vous dans tout le monde en trouver un seul? Si quelqu'un s'en vante, c'est un menteur, et celui qui le croit, un imbécille. Trouvez, d'un autre côté, une seule femme qui vous sollicite la premiere? je ne parle pas d'une femme publique, d'une malheureuse.

LXXX.

Tous tant que vous êtes, connoissez-vous quelqu'un qui ne soit prêt à quitter sa femme, fût-elle même très-jolie, pour en courtiser une autre, s'il espéroit en obtenir facilement et en peu de tems quelques faveurs? Eh! que feroit-il donc, si une femme ou une fille lui faisoit les premieres avances, et y joignoit même des cadeaux? Je suis bien sûr qu'il n'y en a pas un de nous qui, pour plaire à l'une ou à l'autre, ne se donnât tout entier.

LXXXI.

Le plus souvent celles qui manquent à leurs maris, en ont de bonnes raisons; elles les voient dégoûtés d'un bien qu'ils possèdent chez eux, et ne desirer que la propriété d'autrui. S'ils veulent être aimés, ils doivent aimer eux-mêmes, et rendre avec juste mesure ce qu'on leur a donné. Si j'avois le pouvoir d'établir des loix, j'en ferois une à laquelle aucun homme ne pourroit s'opposer.

LXXXII.

Cette loi porteroit que toute femme surprise en adultere, seroit condamnée à mort, à moins qu'elle ne pût prouver que son mari se fût une seule fois rendu coupable de la même faute; si elle le prouvoit, elle seroit renvoyée absoute, et n'auroit rien à craindre de la Justice ni de son époux. L'Auteur de notre croyance ne nous a-t-il pas donné pour précepte, de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait.

L X X X I.

Quelle, che i lor mariti hanno lasciati,
Le più volte cagione avuta n' hanno.
Del suo di casa li veggon svogliati,
E che fuor, dell' altrui bramosi vanno.
Dovriano amar, volendo essere amati,
E tor con la misura che a lor danno.
Io farei (se a me stesse il darla, e torre)
Tal legge, ch' uom non vi potrebbe opporre.

L X X X I I.

Saria la legge: che ogni donna colta
In adulterio fosse messa a morte,
Se provar non potesse ch' una volta
Avesse adulterato il suo consorte.
Se provar lo potesse, andrebbe assolta,
Nè temeria il marito, nè la Corte.
Cristo ha lasciato nei precetti suoi:
Non fare altrui quel che patir non vuoi.

LXXXIII.

La incontinenza è quanto mal si puote
Imputar lor, non già a tutto lo stuolo.
Ma in questo chi ha di noi più brutte note,
Che continente non si trova un solo?
E molto più n' ha ad arrossir le gote;
Quando bestemmia, ladroneccio, dolo,
Usura, ed omicidio, e se v' è peggio,
Raro, se non dagli uomini, far veggio.

LXXXIV.

Appresso alle ragioni avea il sincero,
E giusto vecchio in pronto alcuno esempio
Di donne, che nè in fatto, nè in pensiero
Mai di lor castità patiron scempio;
Ma il Saracin, che fuggia udire il vero,
Lo minacciò con viso crudo, ed empio
Sì, che lo fece per timor tacere,
Ma già non lo mutò di suo parere.

LXXXIII.

Cette foiblesse est au surplus le seul crime qu'on puisse leur imputer, encore n'en faut-il pas accuser tout le sexe ; mais, sur cet article même, ne sommes-nous pas plus coupables cent fois ? Il n'est pas un seul homme qui soit chaste ; et n'avons-nous pas de plus à rougir des blasphêmes, des vols, de la fraude, de l'usure, de l'homicide, des crimes enfin les plus affreux, et que je ne vois presque jamais commettre qu'à des hommes ?

LXXXIV.

A l'appui de ses raisons, le sage et sincere vieillard étoit prêt de rapporter quelques exemples de Dames, dont la vertu n'avoit jamais souffert d'atteinte, ni par leurs pensées ni par leurs actions ; mais le Sarrasin qui ne vouloit pas entendre la vérité, le menaça d'un regard sévere et farouche. La crainte l'obligea de garder le silence, mais ne le fit point changer de sentiment.

LXXXV.

Le Roi Payen ayant ainsi terminé tout débat et toute dispute, se leva de table, et se mit au lit dans le dessein de dormir jusqu'à ce que les ténèbres épaisses de la nuit fussent dissipées; mais il employa plus de tems à gémir sur l'infidélité de sa Dame, qu'à se livrer au sommeil. Il part donc au premier rayon de l'aurore, et se dispose à faire le voyage par eau.

LXXXVI.

D'abord, parce qu'ayant pour l'excellent coursier qu'il montoit, en dépit de Roger et de Sacripant, tous les égards qu'un bon Cavalier doit à un bon cheval, et songeant qu'il lui avoit donné pendant ces deux jours plus de fatigue qu'il n'en falloit à une bête si précieuse, il voulut qu'il se reposât, et le fit mettre à son aise dans une barque; il prit d'ailleurs ce parti pour aller plus vîte.

LXXXV.

Posto ch' ebbe alle liti, e alle contese
Termine il Re Pagan, lasciò la mensa,
Indi nel letto per dormir si stese
Fino al partir dell' aria scura, e densa.
Ma della notte a sospirar le offese
Più della Donna che a dormir dispensa.
Quindi parte all' uscir del nuovo raggio;
E far disegna in nave il suo viaggio.

LXXXVI.

Però che avendo tutto quel rispetto,
Che a buon cavallo dee buon cavaliero,
A quel suo bello, e buono, che a dispetto
Tenea di Sacripante, e di Ruggiero,
Vedendo per duo giorni averlo stretto
Più che non si dovria sì buon destriero,
Lo pon per riposarlo, e lo rassetta
In una barca; e per andar più in fretta.

LXXXVII.

Senza indugio al nocchier varar la barca,
E dar fa i remi all' acqua dalla sponda.
Quella non molto grande, e poco carca
Se ne va per la Sonna giù a seconda.
Non fugge il suo pensier, nè se ne scarca
Rodomonte per terra, nè per onda.
Lo trova in su la proda, e in su la poppa;
E se cavalca, il porta dietro in groppa.

LXXXVIII.

Anzi nel capo, o sia nel cor gli siede,
E di fuor caccia ogni conforto, e serra.
Di ripararsi il misero non vede,
Da poi che gl' inimici ha nella Terra.
Non sa da chi sperar possa mercede,
Se gli fanno i domestici suoi guerra.
La notte, e'l giorno, e sempre è combattuto
Da quel crudel, che dovria dargli ajuto.

LXXXVII.

Sans délai, il ordonne au batelier de faire avancer la barque et de l'éloigner du rivage à force de rames. La nacelle petite et peu chargée, descend légèrement sur la Saône; mais, ni sur la terre ni sur l'onde, Rodomont ne peut échapper à ses soucis; il les rencontre sur la poupe et sur la proue: à cheval, il les portoit en croupe avec lui.

LXXXVIII.

Sa triste pensée ne sort point de sa tête, ou plutôt assiège son cœur, dont elle bannit toute consolation, qu'elle ferme à toute espérance. Le malheureux ne sait quelle défense faire contre un ennemi maître de la place; tourmenté par une guerre intestine, il ne sait de qui il doit attendre quelque secours: le jour, la nuit, il est combattu sans cesse par le cruel amour qui devroit le soulager.

LXXXIX.

Ainsi donc, le cœur grevé de chagrins, Rodomont vogue tout le jour et la nuit suivante, sans pouvoir arracher de son ame le souvenir de l'outrage qu'il a reçu de sa Dame et de son Roi. La douleur, les tourmens qu'il ressentoit à cheval, il les sent encore dans sa barque. L'onde qu'i parcourt ne sauroit éteindre son feu; il a beau changer de séjour, son état ne sauroit changer de même.

XC.

Comme un malade qui, fatigué, brisé par une fièvre ardente, varie sa position; qu'il soit sur l'un ou sur l'autre côté, il espere, en se retournant, prendre une meilleure attitude; mais également tourmenté, ni sur le droit ni sur le gauche, il ne rencontre le repos; ainsi le Payen, ni sur la terre ni sur l'onde, ne trouve de soulagement au mal qui le consume.

LXXXIX.

Naviga il giorno, e la notte seguente
Rodomonte, col cor d' affanni grave;
E non si può l' ingiuria tor di mente,
Che dalla Donna, e dal suo Re avuto have;
E la pena, e il dolor medesmo sente,
Che sentiva a cavallo, ancora in nave.
Nè spegner può per star nell' acqua il foco,
Nè può stato mutar per mutar loco.

X C.

Come l' infermo, che dirotto, e stanco
Di febbre ardente, va cangiando lato;
O sia su l' uno, o sia su l' altro fianco
Spera aver, se si volge, miglior stato;
Nè sul destro riposa, nè sul manco,
E per tutto ugualmente è travagliato:
Così il Pagano al male, ond' era infermo,
Mal trova in terra, e male in acqua schermo.

XCI.

Non puote in nave aver più pazienza,
E si fa porre in terra Rodomonte.
Lion passa, e Vienna, indi Valenza,
E vede in Avignone il ricco ponte;
Chè queste Terre, ed altre ubbidienza,
Che son tra il fiume, e il Celtibero monte,
Rendeano al Re Agramante, e al Re di Spagna
Dal dì che fur Signor della campagna.

XCII.

Verso Acquamorta a man dritta si tenne
Con animo in Algier passare in fretta;
E sopra un fiume ad una villa venne
E da Bacco, e da Cerere diletta,
Che per le spesse ingiurie, che sostenne
Dai soldati, a votarsi fu costretta.
Quinci il gran mare, e quindi nelle apriche
Valli vede ondeggiar le bionde spiche.

X C I.

Rodomont perd enfin patience dans sa barque. Il se fait mettre à terre, passe Lyon, Vienne, ensuite Valence, et voit le superbe pont d'Avignon. Toutes ces Villes, et plusieurs autres situées entre le Rhône et les Monts Celtibériens, obéissoient alors aux Rois d'Afrique et d'Espagne, depuis le jour qu'ils s'étoient emparés de ces Provinces.

X C I I.

Il prend ensuite à droite vers Aigues-Mortes, dans le dessein de s'embarquer promptement pour Alger; il arrive au bord d'un fleuve, à un village chéri de Bacchus et de Cérès, mais alors désert par les fréquens ravages qu'y avoient exercé les soldats. D'un côté, il voit dans des plaines immenses ondoyer les blonds épis, de l'autre les flots de la grande mer.

XCIII.

Là, il trouve sur une colline, une petite Chapelle, dont les murs étoient nouvellement bâtis, mais que les Prêtres avoient abandonnée, depuis que la guerre avoit embrasé les lieux d'alentour. Rodomont en fit sa retraite, tant parce que sa situation lui fut agréable, que parce qu'elle étoit éloignée des camps, dont les nouvelles lui étoient odieuses. Elle lui plut à tel point, qu'elle lui tint lieu d'Alger.

XCIV.

Il changea le dessein de passer en Afrique, tant ce lieu lui parut commode et agréable. Il fit loger avec lui, dans la même enceinte, ses gens, son bagage, et jusqu'à son cheval. Ce village étoit à peu de distance de Montpellier, et d'autres villes riches et bien fournies ; une riviere bordoit ses côtés, de maniere qu'il étoit aisé de s'y procurer toutes les commodités de la vie.

XCIII.

Quivi ritrova una piccola chiesa
Di nuovo sopra un monticel murata,
Che poi che intorno era la guerra accesa,
I Sacerdoti vota avean lasciata.
Per stanza fu da Rodomonte presa;
Chè pel sito, e perch' era sequestrata
Dai Campi, onde avea in odio udir novella,
Gli piacque sì, che mutò Algieri in quella.

XCIV.

Mutò d' andare in Africa pensiero,
Sì comodo gli parve il luogo, e bello.
Famigli, e carriaggi, e il suo destriero
Seco alloggiar fe nel medesmo ostello.
Vicino a poche leghe a Mompoliero,
E ad alcun altro ricco e buon Castello
Siede il villaggio, a lato alla riviera,
Sì che d' avervi ogni agio il modo v' era.

XCV.

Standovi un giorno il Saracin pensoso
(Come pur era il più del tempo usato)
Vide venir per mezzo un prato erboso
Che d' un piccol sentiero era segnato,
Una Donzella di viso amoroso
In compagnia d' un Monaco barbato,
E si traeano dietro un gran destriero
Sotto una soma coperta di nero.

XCVI.

Chi la Donzella, chi 'l Monaco sia,
Chi portin seco vi deve esser chiaro.
Conoscere Isabella si dovría,
Che 'l corpo avea del suo Zerbino caro.
Lasciai che per Provenza ne venía
Sotto la scorta del Vecchio preclaro,
Che le avea persuaso tutto il resto
Dicare a Dio del suo vivere onesto.

X C V.

Un jour qu'il étoit là tout pensif (comme c'étoit le plus souvent son usage) il voit venir à travers une verte prairie, où serpentoit un petit sentier, une dame d'une figure charmante, accompagnée d'un Moine barbu. Ils traînoient derriere eux un grand cheval qui portoit une charge toute couverte de noir.

X C V I.

Qui étoit la Dame, qui étoit le Moine; et ce qu'ils portoient avec eux, vous devez le savoir. Vous avez dû reconnoître Isabelle, conduisant avec elle le corps de son cher Zerbin. Je l'ai laissée cheminant vers la Provence, sous l'escorte d'un saint Vieillard, qui lui avoit persuadé de consacrer à Dieu le reste de sa vie, dans les liens de la chasteté.

XCVII.

Quoique la Dame aït le visage pâle, égaré, les cheveux dans le plus grand désordre ; quoique de son sein brûlant s'échappent de continuels soupirs, et que ses yeux soient deux sources de larmes ; quoique tout en elle annonce une vie pénible et misérable, cependant il lui reste encore tant d'attraits, que l'amour et les graces semblent faire en elle leur séjour.

XCVIII.

Dès que le Sarrasin voit paroître cette belle, il renonce entièrement au projet d'injurier, de haïr ce sexe aimable, qui fait l'ornement du genre-humain. Isabelle lui paroît tout-à-fait digne d'être l'objet d'un nouvel amour, et de chasser le premier de son cœur, ainsi qu'un clou en chasse un autre.

XCVII.

Come che in viso pallida, e smarrita
Sia la Donzella, ed abbia i crini inconti,
E facciano i sospir continua uscita
Del petto acceso, e gli occhi sien duo fonti;
Ed altri testimonj d' una vita
Misera, e grave in lei si veggan pronti,
Tanto però di bello anco le avanza,
Che con le Grazie Amor vi può aver stanza.

XCVIII.

Tosto che 'l Saracin vide la bella
Donna apparir, mise il pensiero al fondo,
Che avea di biasmar sempre, e d' odiar quella
Schiera gentil, che pur adorna il Mondo.
E ben gli par dignissima Isabella,
In cui locar debba il suo amor secondo,
E spegner totalmente il primo, a modo
Che dall' asse si trae chiodo con chiodo.

XCIX.

Incontra se le fece; e col più molle
Parlar che seppe, e col miglior sembiante,
Di sua condizione domandolle;
Ed ella ogni pensier gli spiegò innante,
Come era per lasciare il Mondo folle,
E farsi amica a Dio con opre sante.
Ride il Pagano altier, che in Dio non crede,
D' ogni legge nemico, e d' ogni Fede.

C.

E chiama intenzione erronea, e lieve;
E dice che per certo ella troppo erra;
Nè men biasmar che l' avaro si deve,
Che 'l suo ricco tesor mette sotterra;
Alcuno util per se non ne riceve,
E dall' uso degli altri uomini il serra.
Chiuder leon si denno, orsi, e serpenti,
E non le cose belle, ed innocenti.

XCIX.

Il alla au-devant d'elle, et prenant le ton le plus doux, l'air le plus galant dont il fût capable, il lui demanda qui elle étoit. Isabelle lui fit part de ses projets ; comme elle étoit prête à quitter un monde insensé, pour plaire au ciel par des œuvres saintes. Cet arrogant Payen, qui ne croit point en Dieu, cet ennemi de toute Loi, de toute Religion, se met à rire.

C.

Il lui dit que ce dessein est mal vu, inconsidéré ; qu'elle est certainement dans une grande erreur, et ne mérite pas moins de blâme, qu'un avare qui enterreroit de riches trésors pour en dérober l'usage aux autres hommes, sans en tirer pour lui-même aucune utilité. Ce sont les lions, les ours, les serpens qu'il faut que l'on enferme, et non pas l'innocence et la beauté.

C I.

Le Moine, attentif à ces propos, se tenoit comme un pilote habile assis au gouvernail; et craignant que ce jeune cœur sans expérience ne fût entraîné dans la voie de la perdition, pour le fortifier, il étaloit avec profusion un banquet splendide de nourriture divine; le Sarrasin, né sans goût, non-seulement n'en trouve aucun à des mets pareils, mais ils commencent fort à lui déplaire.

C I I.

Après avoir vainement interrompu l'hermite, sans pouvoir jamais l'obliger à se taire, il perd enfin patience, lui saute au collet avec fureur.... Mais ce discours pourroit vous paroître trop long, si j'en disois davantage. Je finirai donc ce Chant, et je ferai mon profit de ce qui arrive au Moine pour avoir trop parlé.

Fin du Chant vingt-huitieme.

C I.

Il Monaco, che a questo avea l' orecchia
E per soccorrer la Giovane incauta,
Che ritratta non sia per la via vecchia,
Sedea al governo qual pratico nauta;
Quivi di spirital cibo apparecchia
Tosto una mensa sontuosa, e lauta;
Ma il Saracin, che con mal gusto nacque,
Non pur la saporò, che gli dispiacque.

C I I.

E poi che in vano il Monaco interroppe,
E non potè mai far sì che tacesse,
E che di pazienza il freno roppe,
Le mani addosso con furor gli messe.
Ma le parole mie parervi troppe
Potriano omai, se più se ne dicesse;
Sì che finirò il Canto; e mi fia specchio
Quel, che per troppo dire accadde al Vecchio.

Fine del Canto ventesim' ottavo.

CHANT VINGT-NEUVIEME.

I.

O QUE l'esprit de l'homme est foible et inconstant ! qu'il est prompt à varier dans ses projets ! Un rien suffit pour changer les sentimens qui nous affectent, et sur-tout ceux qui naissent d'un dépit amoureux. J'ai vu naguères le Sarrasin si furieux contre les Dames, je l'ai vu si loin de toute mesure, que loin d'espérer que sa haine pût s'éteindre, je n'imaginois pas même que rien la refroidît jamais.

I I.

Sexe charmant, je suis si indigné des propos outrageans qu'il a tenus sur vous, contre toute justice, que jusqu'à ce que je lui aie prouvé, par sa punition, toute l'étendue de sa faute, je ne saurois lui pardonner. J'y veux employer mon encre et ma plume, et je ferai si bien, qu'on verra qu'il eût été plus avantageux pour lui de se taire, et même de se mordre plutôt la langue, que de dire du mal de vous.

I.

O Degli uomini inferma, e instabil mente!
Come siam presti a variar disegno!
Tutti i pensier mutiamo facilmente,
Più quei, che nascon d' amoroso sdegno.
Io vidi dianzi il Saracin sì ardente
Contra le donne, e passar tanto il segno,
Che non che spegner l' odio, ma pensai
Che non dovesse intiepidirlo mai.

II.

Donne gentil, per quel che a biasmo vostro
Parlò contra il dover sì offeso sono,
Che sin che con suo mal non gli dimostro
Quanto abbia fatto error, non gli perdono.
Io farò sì con penna, e con inchiostro,
Che ognun vedrà, che gli era utile e buono
Aver taciuto, e mordersi anco poi
Prima la lingua che dir mal di voi.

III.

Ma che parlò come ignorante, e sciocco
Ve lo dimostra chiara esperienza.
Già contra tutte trasse fuor lo stocco
Dell' ira, senza farvi differenza;
Poi d' Isabella un guardo sì l' ha tocco,
Che subito gli fa mutar sentenza;
Già in cambio di quell' altra la disía,
L' ha vista appena, e non sa ancor chi sia.

IV.

E, come nuovo amor lo punge, e scalda,
Muove alcune ragion di poco frutto
Per romper quella mente intera, e salda,
Ch' ella avea fissa al Creator del tutto.
Ma l' Eremita, che le è scudo, e falda,
Perchè il casto pensier non sia distrutto,
Con argomenti più validi e fermi,
Quanto più può, le fa ripari, e schermi.

III.

Au surplus, l'expérience démontre d'une manière assez claire, qu'il parla comme un ignorant et comme un sot. Tout-à-l'heure il lançoit les traits de son dépit contre tout le sexe sans aucune exception, et voilà qu'un seul regard d'Isabelle le pénètre, et lui fait changer soudain de sentiment. A peine l'a-t-il vue : il ne la connoît pas encore, et déjà dans son ame elle succède à celle qu'il aimoit.

IV.

Épris, embrâsé d'un nouvel amour, il essaie, avec quelque raisonnement frivole, de détruire la résolution ferme et constante qu'Isabelle avoit prise, de se consacrer au Souverain Créateur; mais l'Hermite qui, pour la maintenir dans ce pieux dessein, lui sert de défense et d'égide, emploie des raisons plus graves, plus solides, et comme un rempart impénétrable, s'oppose au Sarrasin de tout son pouvoir.

V.

Après avoir long-tems souffert les discours hardis du Moine, qui pourtant l'ennuyoient fort ; après que le Payen impie lui eut dit vingt fois envain, qu'il pouvoit s'en retourner à son désert sans Isabelle ; las enfin de se voir outrager en face, sans avoir ni paix ni repos, furieux il le saisit par la barbe, et en arrache autant que sa main en peut tenir.

VI.

Bientôt sa furie s'accroît à un tel point, que le prenant au collet, et le serrant comme entre deux tenailles, il lui fait faire un ou deux tours en l'air, et le lance vers le rivage. Ce qui en advint, je l'ignore, et ne puis le dire au juste. Les opinions à cet égard sont diverses, et ne s'accordent point. Les uns disent qu'il resta contre un rocher, le corps si fracassé, qu'on n'eut pas distingué ses pieds d'avec sa tête,

V.

Poi che l' empio Pagan molto ha sofferto
Con lunga noja quel Monaco audace,
E che gli ha detto in van, che al suo deserto
Senza lei può tornar quando gli piace,
E che nuocer si vede a viso aperto,
E che seco non vuol tregua, nè pace,
La mano al mento con furor gli stese,
E tanto ne pelò quanto ne prese.

V I.

E sì crebbè la furia, che nel collo
Con man lo stringe a guisa di tanaglia,
E poi ch' una, e due volte raggirollo,
Da se per l' aria verso il mar lo scaglia.
Che n' avvenisse nè dico, nè sollo:
Varia fama è di lui, nè si ragguaglia.
Dice alcun che sì rotto a un sasso resta,
Che 'l piè non si discerne dalla testa:

V I I.

Ed altri, che a cadere andò nel mare,
Ch' era più di tre miglia indi lontano,
E che morì per non saper notare,
Fatti assai preghi, ed orazioni in vano:
Altri, che un Santo il venne ad ajutare,
Lo trasse al lito con visibil mano.
Di queste qual si vuol la vera sia,
Di lui non parla più l' istoria mia.

V I I I.

Rodomonte crudel, poi che levato
S' ebbe da canto il garrulo Eremita,
Si ritornò con viso men turbato
Verso la Donna mesta, e sbigottita;
E col parlar, ch' è fra gli amanti usato,
Dicea ch' era il suo core, e la sua vita,
E 'l suo conforto, e la sua cara speme,
Ed altri nomi tai, che vanno insieme.

VII.

D'autres, qu'il alla tomber dans la mer, éloignée pourtant de plus de trois milles, et qu'après avoir fait envain beaucoup d'oraisons et de prieres, il y mourut, faute de savoir nager. Quelques-uns prétendent qu'un Saint vint à son secours, et d'une main visible le tira sur le rivage. Quoi qu'il en soit de la vérité du fait, il n'en est plus question dans mes chroniques.

VIII.

Le cruel Rodomont s'étant ainsi débarrassé de l'Hermite importun, se tourna d'un air plus gracieux vers la dame émue de douleur et d'effroi. Il lui tint le langage ordinaire aux amans, l'appella son cœur, sa vie, sa consolation, sa douce espérance; et lui donna tous les noms qui s'emploient en circonstances pareilles.

IX.

Il se montra dans ce moment si radouci, qu'il ne lui laissa craindre de sa part aucune violence. Les attraits charmans dont il se sent épris, avoient éteint en lui, ou du moins amorti sa férocité habituelle: et, quoiqu'il soit le maître d'arracher le fruit qu'il attend, il veut cependant s'en tenir à l'écorce; il lui semble qu'il y trouveroit moins de saveur, s'il ne l'obtenoit pas de sa Belle volontairement.

X.

Il s'imagine ainsi disposer peu-à-peu Isabelle à satisfaire ses desirs. La malheureuse Princesse, qui se voit en un lieu si désert et si sauvage, comme la souris entre les griffes du chat, aimeroit mieux se trouver au milieu des flammes. Elle cherche dans son esprit s'il est quelque moyen capable de la tirer sans tache et sans opprobre d'un pas si dangereux.

IX.

E si mostrò sì costumato allora,
Che non le fece alcun segno di forza.
Il sembiante gentil, che l' innamora,
L' usato orgoglio in lui spegne, ed ammorza,
E benche 'l frutto trar ne possa fuora,
Passar non però vuole oltre alla scorza;
Chè non gli par che potesse esser buono,
Quando da lei non lo accettasse in dono.

X.

E così di disporre a poco a poco
A' suoi piaceri Isabella credea.
Ella, che in sì solingo, e strano loco
Qual topo in piede al gatto si vedea,
Vorria trovarsi innanzi in mezzo il foco;
E seco tutta volta rivolgea,
Se alcun partito, alcuna via fosse atta
A trarla quindi immacolata, e intatta.

X I.

Fa nell' animo suo proponimento
Di darsi con sua man prima la morte,
Che 'l Barbaro crudel n' abbia il suo intento,
E chè le sia cagion d' errar sì forte
Contra quel Cavalier, che in braccio spento
Le avea crudele e dispietata sorte;
A cui fatto have col pensier devoto
Della sua castità perpetuo voto.

X I I.

Crescer più sempre l' appetito cieco
Vede del Re Pagan; nè sa che farsi.
Ben sa che vuol venire all' atto bieco,
Ove i contrasti suoi tutti fien scarsi.
Pur discorrendo molte cose seco,
Il modo trovò alfin di ripararsi,
E di salvar la castità sua, come
Io vi dirò, con lungo e chiaro nome.

XI.

Elle est bien déterminée dans son ame à se donner la mort de sa propre main, plutôt que de céder aux vœux de ce monstre cruel ; elle ne se rendra point coupable d'un pareil crime envers le Chevalier, qu'un destin barbare, impitoyable, lui a ravi entre les bras, et à qui sa tendresse religieuse a voué une éternelle chasteté.

XII.

Elle voit à chaque instant s'accroître la passion brutale du Roi Payen ; elle ne sait que résoudre. Elle sent bien qu'il en veut venir aux dernières extrêmités, et que toute sa résistance sera inutile ; enfin, à force de rêver à différens partis, elle trouve le moyen de garantir, de sauver son honneur, et d'acquérir, comme je vais vous le raconter, une gloire éclatante et immortelle.

XIII.

Déjà le brutal Sarrasin la pressoit, avec des paroles et des gestes très-éloignés des égards qu'il lui avoit d'abord témoignés. Si vous me garantissez, lui dit-elle, que vous respecterez mon honneur, et que je n'aurai rien à craindre avec vous, je vous donnerai en récompense un secret qui vous sera bien plus utile, que cet honneur que vous m'auriez ravi.

XIV.

Pour un plaisir de si courte durée, et qu'on peut satisfaire par-tout si facilement, ne dédaignez pas un bien inaltérable, un véritable bonheur que rien ne peut égaler. Vous trouverez toujours mille et mille femmes charmantes; mais presque nul autre au monde ne peut vous donner le trésor qui est en mon pouvoir.

XIII.

Al brutto Saracin, che le venía
Già contra con parole, e con effetti
Privi di tutta quella cortesía,
Che mostrato le avea ne' primi detti;
Se fate che con voi sicura io sia
Del mio onor, disse, e ch' io non ne sospetti,
Cosa all' incontro vi darò, che molto
Più vi varrà che avermi l' onor tolto.

XIV.

Per un piacer di sì poco momento,
Di che n' ha sì abbondanza tutto 'l Mondo,
Non disprezzate un perpetuo contento,
Un vero gaudio, a nullo altro secondo.
Potrete tuttavia ritrovar cento,
E mille donne di viso giocondo:
Ma chi vi possa dar questo mio dono,
Nessuno al Mondo, o pochi altri ci sono.

X V.

Ho notizia d' un' erba, e l' ho veduta
Venendo, e so dove trovarne appresso,
Che bollita con ellera, e con ruta
Ad un fuoco di legna di cipresso,
E fra mani innocenti indi premuta,
Manda un liquor, che chi si bagna d' esso
Tre volte il corpo, in tal modo l' indura,
Che dal ferro, e dal fuoco l' assicura.

X V I.

Io dico, se tre volte se n' immolla,
Un mese invulnerabile si trova.
Oprar conviensi ogni mese l' ampolla,
Chè sua virtù più termine non giova:
Io so far l' acqua, ed oggi ancor farolla,
Ed oggi ancor voi ne vedrete prova.
E vi può (s' io non fallo) esser più grata
Che d' aver tutta Europa oggi acquistata.

X V.

C'est une herbe dont j'ai la connoissance ; j'en ai même apperçu en arrivant, et je saurois en trouver ici. On la fait bouillir avec du lierre et de la rue, à un feu de bois de cyprès ; pressée ensuite par des mains pures et innocentes, elle exprime une liqueur dont la vertu est telle, que le corps qui s'y est baigné trois fois, s'endurcit de maniere à devenir impénétrable au fer et au feu.

X V I.

Je vous répète qu'en s'y baignant trois fois, on est pendant un mois invulnérable ; mais tous les mois il faut recommencer, car la vertu de cette eau, ne s'étend pas au-delà de ce terme. Je sais le secret de cette composition ; j'en puis faire aujourd'hui même : dès aujourd'hui vous pourrez l'éprouver ; et si je ne me trompe, cette connoissance doit vous être plus agréable que la conquête de l'Europe entiere.

XVII.

Tout ce que je vous demande pour prix d'une faveur pareille, c'est de me jurer votre foi, que ni par vos actions ni par vos paroles, vous ne porterez plus aucune atteinte à ma pudeur. Par ce discours, elle rappelle Rodomont à la décence, et lui inspire un si vif desir d'être invulnerable, qu'il lui promit au-delà de ce qu'elle lui demandoit.

XVIII.

Son dessein est de garder sa promesse, jusqu'à ce qu'il ait éprouvé cette eau merveilleuse, et de se contraindre assez pendant ce tems pour ne faire aucun acte de violence, pour n'en donner aucun soupçon: mais ensuite il compte bien ne pas tenir l'accord, car l'impie ne craint et ne respecte ni Dieux ni Saints, et l'emporte dans l'art de manquer a sa foi, sur toute la trompeuse Afrique.

XVII.

Da voi dimando in guiderdon di questo,
Che su la fede vostra mi giuriate,
Che nè in detto, nè in opera molesto
Mai più sarete alla mia castitate.
Così dicendo, Rodomonte onesto
Fe ritornar, che in tanta volontate
Venne, che invulnerabil si facesse,
Che più ch' ella non disse le promesse:

XVIII.

E serveralle fin che venga fatto
Della mirabil' acqua esperienza;
E sforzerassi intanto a non fare atto,
A non far segno alcun di violenza.
Ma pensa poi di non tenere il patto,
Perchè non ha timor, nè riverenza
Di Dio, o di Santi; e nel mancar di fede
Tutta a lui la bugiarda Africa cede.

XIX.

Ad Isabella il Re d' Algier scongiuri
Di non la molestar se più di mille,
Pur ch' essa lavorar l' acqua procuri,
Che far lo può qual fu già Cigno, e Achille.
Ella per balze, e per valloni oscuri
Dalle città lontana, e dalle ville
Ricoglie di molte erbe; e il Saracino
Non l' abbandona, e le è sempre vicino.

XX.

Poi che in più parti, e quanto era a bastanza
Colson dell' erbe e con radici, e senza,
Tardi si ritornaro alla lor stanza,
Dove quel patagon di continenza,
Tutta la notte spende, che le avanza,
A bollir erbe con molta avvertenza;
E a tutta l' opra, e a tutti quei misteri
Si trova ognor presente il Re d' Algieri;

XIX.

Le Roi d'Alger fait donc à Isabelle mille protestations de ne pas la troubler, pourvu qu'elle se hâte de composer la liqueur qui doit le rendre ce qu'étoient jadis Cycnus et Achille. La Princesse marchant à travers des précipices et d'obscurs vallons, loin des hameaux et des villes, ramasse une grande quantité d'herbes. Le Sarrasin marche à côté d'elle, et ne la quitte pas un instant.

XX.

Après en avoir cueilli en divers endroits avec et sans racines, autant qu'il paroissoit nécessaire, ils rentrerent tard le soir au logis. Là, ce modèle de chasteté emploie toute la nuit qui lui reste, à faire bouillir ces herbes avec le plus grand soin. Le Roi d'Alger assiste à toute l'opération, est présent à tous ces mystères.

XXI.

Comme il passoit la nuit à jouer avec le petit nombre d'Ecuyers qu'il avoit gardés près de lui, la chaleur d'un grand feu resserré dans un petit espace, l'altera au point que, buvant tantôt un coup, tantôt un autre, ils parvinrent à vuider deux barrils de vin grec, que ses gens avoient enlevé à de pauvres voyageurs, quelques jours auparavant.

XXII.

Rodomont n'étoit pas accoutumé au vin; sa loi le défend, fait un crime de son usage; mais, après en avoir goûté, il lui parut une liqueur divine, préférable à l'ambroisie et au nectar, et se moquant du rit Sarrasin, il se mit à en avaler à tasse pleine. Bientôt le bon vin versé souvent à la ronde, leur fit tourner à tous la tête comme une girouette.

X X I.

Che producendo quella notte in gioco
Con quelli pochi servi, ch' eran seco,
Sentia per lo calor del vicin foco,
Ch' era rinchiuso in quello angusto speco,
Tal sete, che bevendo or molto, or poco,
Duo barili votar pieni di Greco,
Che aveano tolto uno, o due giorni innanti
I suoi scudieri a certi viandanti.

X X I I.

Non era Rodomonte usato al vino,
Perchè la legge sua lo vieta, e danna;
E poi che lo gustò, liquor divino
Gli par, miglior che 'l nettare, o la manna;
E riprendendo il rito Saracino,
Gran tazze, e pieni fiaschi ne tracanna.
Fece il buon vino, che andò spesso intorno,
Girare il capo a tutti come un torno.

tracannare - down

XXIII.

La Donna in questo mezzo la caldaja
Dal fuoco tolse, ove quell' erbe cosse,
E disse a Rodomonte: acciò che paja
Che mie parole al vento non ho mosse,
Quella, che 'l ver dalla bugia dispaja,
E che può dotte far le genti grosse,
Te ne farò l' esperienza ancora,
Non nell' altrui, ma nel mio corpo or ora.

XXIV.

Io voglio a fare il saggio esser la prima
Del felice liquor di virtù pieno,
Acciò tu forse non facessi stima,
Che ci fosse mortifero veneno.
Di questo bagnerommi dalla cima
Del capo giù pel collo, e per lo seno;
Tu poi tua forza in me prova, e tua spada,
Se questa abbia vigor, se quella rada.

XXIII.

Cependant la Princesse tire du feu le chaudron où cuisoient les herbes, et dit à Rodomont : comme je ne veux pas paroître n'avoir dit que des paroles en l'air, je veux vous en assurer par l'expérience, qui sert à éclairer les plus ignorans, et à distinguer le mensonge d'avec la vérité; et je vais la faire à l'instant, non sur une autre personne, mais sur moi-même.

XXIV.

Je veux être la premiere à faire l'essai de cette liqueur fortunée qui a tant de vertu, afin que vous ne puissiez pas croire qu'elle contienne aucun poison mortel; je vais m'en baigner depuis la tête jusqu'au dessous du sein; essayez ensuite contre moi votre bras et votre épée, autant que l'un a de vigueur et l'autre de tranchant.

XXV.

S'étant donc frottée ainsi qu'elle l'avoit dit, d'un air serein, elle se présente le col nud au Payen sans défiance : sans défiance, et peut-être déjà troublé par le vin, contre lequel il n'est point d'armes suffisantes. Cet homme abruti la croit aveuglément, et d'un bras vigoureux, lui détache un revers si terrible, qu'il sépare à l'instant des épaules et de la poitrine, cette belle tête n'agueres l'asyle des amours.

XXVI.

Elle bondit trois fois, et on entendit s'en échapper une voix distincte, qui prononça le nom de Zerbin. C'est pour le suivre, hélas! qu'Isabelle avoit trouvé un moyen si étrange de se délivrer des mains du Sarrasin. Ame rare, qui préféras à ta vie même et à ta belle jeunesse, la gloire d'être fidelle, et cette fleur de chasteté presqu'inculte de nos jours, presqu'étrangere à notre siécle !

XXV.

Bagnossi, come disse, e lieta porse
All' incauto Pagano il collo ignudo,
Incauto, e vinto anche dal vino forse,
Incontro a cui non vale elmo, nè scudo.
Quell' uom bestial le prestò fede; e corse
Sì con la mano, e sì col ferro crudo,
Che del bel capo, già d' Amore albergo,
Fe tronco rimanere il petto, e il tergo.

XXVI.

Quel fe tre balzi; e funne udita chiara
Voce, che uscendo nominò Zerbino,
Per cui seguire ella trovò sì rara
Via di fuggir di man del Saracino.
Alma, che avesti più la fede cara,
E 'l nome, quasi ignoto, e peregrino
Al tempo nostro, della castitade,
Che la tua vita, e la tua verde etade!

X X V I I.

Vattene in pace, alma beata e bella.
Così i miei versi avessin forza, come
Ben m' affaticherei con tutta quella
Arte, che tanto il parlar orna, e come,
Perchè mille e mill' anni, e più, novella
Sentisse il Mondo del tuo chiaro nome:
Vattene in pace alla superna sede,
E lascia all' altre esempio di tua fede.

X X V I I I.

All' atto incomparabile e stupendo
Dal cielo il Creator giù gli occhi volse;
E disse: più di quella ti commendo,
La cui morte a Tarquinio il Regno tolse:
E per questo una legge fare intendo
Tra quelle mie, che mai tempo non sciolse;
La qual per le inviolabil acque giuro
Che non muterà secolo futuro.

XXVII.

Repose en paix, ame heureuse et belle. Ah! si mes vers en avoient le pouvoir, combien ne m'efforcerois-je pas, en rassemblant tous les ornemens de l'éloquence, de faire revivre ton nom au-delà de mille et mille ans, dans toute sa splendeur! Repose en paix dans le séjour céleste, et laisse à tout ton sexe l'exemple de ta fidélité.

XXVIII.

Cette action étonnante, incomparable, attira du haut des Cieux les regards du Créateur. Il dit : je te prise davantage que celle dont la mort coûta le trône à Tarquin. Je veux faire une loi en faveur d'un trait si beau, et je la rangerai parmi celles que le tems ne peut détruire. Je jure, par le fleuve inviolable, que les siécles futurs ne pourront la changer.

XXIX.

Je veux qu'à l'avenir toutes celles qui porteront ton nom, soient douées d'un esprit sublime, de beauté, de graces, de courtoisie et de sagesse, et qu'elles parviennent au plus haut degré des vertus; qu'elles servent de sujet aux écrivains de leur siécle, pour célébrer ce nom éclatant et glorieux, et qu'Isabelle, et sans cesse le nom d'Isabelle, fasse retentir le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon.

XXX.

Ainsi dit l'Eternel, et à sa voix l'air devint plus serein et la mer plus calme qu'elle ne le fût jamais. Cette ame chaste et pure alla prendre sa place dans le troisieme Ciel, et s'y trouva réunie dans les bras de son cher Zerbin. Le cruel et nouveau Bréus-sans-pitié, resta sur la terre couvert de confusion et de honte, et quand les fumées du vin furent dissipées, il sentit toute l'étendue de sa faute, et en parut accablé.

XXIX.

Per l' avvenir vo' che ciascuna, che aggia
Il nome tuo, sia di sublime ingegno,
E sia bella, gentil, cortese, e saggia,
E di vera onestade arrivi al segno;
Onde materia agli Scrittori caggia
Di celebrare il nome inclito, e degno,
Tal che Parnasso, Pindo, ed Elicone
Sempre Isabella, Isabella risuone.

XXX.

Dio così disse; e fe serena intorno
L' aria, e tranquillo il mar più che mai fusse.
Fe l' alma casta al terzo ciel ritorno,
E in braccio al suo Zerbin si ricondusse.
Rimase in terra con vergogna, e scorno
Quel fier senza pietà nuovo Breusse;
Che poi che 'l troppo vino ebbe digesto,
Biasmò il suo errore, e ne restò funesto.

XXXI.

Placare, o in parte satisfar pensosse
All' anima beata d' Isabella,
Se, poi che a morte il corpo le percosse,
Desse almen vita alla memoria d' ella.
Trovò per mezzo, acciò che così fosse,
Di convertirle quella Chiesa, quella
Dove abitava, e dove ella fu uccisa,
In un sepolcro, e vi dirò in che guisa.

XXXII.

Di tutti i luoghi intorno fa venire
Mastri, chi per amore, e chi per tema;
E fatto ben sei mila uomini unire,
De' gravi sassi i vicin monti scema,
E ne fa una gran massa stabilire,
Che dalla cima era alla parte estrema
Novanta braccia; e vi rinchiude dentro
La chiesa, che i duo amanti avea nel centro.

XXXI.

Il crut qu'il pourroit appaiser, ou du moins satisfaire en partie l'ame fortunée de la Princesse de Galice, en rendant au moins immortelle la mémoire de celle à qui il avoit donné la mort. Le moyen qu'il imagina pour y parvenir, fut de convertir en un mauzolée cette petite Eglise qu'il habitoit, et où il lui avoit ôté la vie. Je vais raconter comment il s'y prit.

XXXII.

Il fit venir de tous les environs, moitié de bon gré, moitié par crainte, des ouvriers, au nombre d'au moins six mille; il leur fit détacher de grosses pierres des montagnes voisines, et leur ordonna d'en former une pyramide énorme, de quatre vingt-dix brasses, depuis sa base jusqu'à son sommet. C'est là qu'est renfermée l'Eglise, au milieu de laquelle les deux amans sont inhumés.

XXXIII.

Cet édifice ressemble assez au Môle immense qu'Adrien fit construire sur les bords du Tibre. Près du tombeau, il fait construire une tour élevée, qu'il projette d'habiter pendant quelque tems. Il fait jetter sur le fleuve qui couloit près de-là, un pont qui n'a pas plus de deux brasses de large. Ce pont, en longueur, a beaucoup d'étendue, mais il est si étroit, qu'à peine deux chevaux peuvent y passer;

XXXIV.

Deux chevaux marchant de front ou à la rencontre l'un de l'autre. Il n'y avoit d'ailleurs ni parapet ni appui, et l'on pouvoit tomber des deux côtés. Il veut que ce passage coûte bien cher aux guerriers Mahométans ou Chrétiens. Il promet aux Manes d'Isabelle, d'ériger sur son monument mille trophées de leurs dépouilles.

XXXIII.

Imità quasi la superba mole,
Che fe Adriano all' onda Tiberina.
Presso al sepolcro una torre alta vuole,
Chè abitarvi alcun tempo si destina.
Un ponte stretto, e di due braccia sole
Fece sull' acqua, che correa vicina:
Lungo il ponte, ma largo era sì poco,
Che dava appena a duo cavalli loco;

XXXIV.

A duo cavalli, che venuti a paro,
O che insieme si fossero scontrati,
E non avea nè sponda, nè riparo,
E si potea cader da tutti i lati.
Il passar quindi vuol che costi caro
A Guerrieri o pagani, o battezati;
Chè delle spoglie lor mille trofei
Promette al cimiterio di costei.

XXXV.

In dieci giorni, e in manco fu perfetta
L' opra del ponticel, che passa il fiume:
Ma non fu già il sepolcro così in fretta,
Nè la torre condutta al suo cacume.
Pur fu levata sì, che alla veletta
Starvi in cima una guardia avea costume;
Che d' ogni Cavalier, che venía al ponte,
Col corno facea segno a Rodomonte.

XXXVI.

E quel s' armava, e se gli venía a opporre
Ora sull' una, ora sull' altra riva,
Che se 'l Guerrier venía di ver la torre,
Sull' altra proda il Re d' Algier veniva.
Il ponticello è il campo, ove si corre,
E, se 'l destrier poco del segno usciva,
Cadea nel fiume, ch' alto era, e profondo:
Ugual periglio a quel non avea il Mondo.

XXXV.

Le pont, qui traversoit la riviere, fut construit en moins de dix jours; mais il en fallut davantage pour le Mauzolée, et pour porter la tour à sa plus haute élévation. Elle en eut assez cependant pour qu'on y tînt habituellement une sentinelle en vedette, qui avertissoit Rodomont en sonnant du cor, de tous les Chevaliers qui arrivoient au pont.

XXXVI.

Il s'armoit alors, et se présentoit à leur rencontre par l'une ou l'autre extrêmité. Si le guerrier arrivoit du côté de la tour, le Roi d'Alger s'avançoit vers lui de la rive opposée. Le pont étoit le champ de bataille que les deux adversaires devoient parcourir, et pour peu que le coursier s'écartât de sa route, il tomboit dans le fleuve vaste et profond: il n'étoit point de passage plus périlleux au monde.

XXXVII.

Le Sarrasin s'étoit imaginé qu'en s'exposant au fréquent péril d'être précipité du pont dans la riviere, où il boiroit de l'eau plus qu'il ne vouloit, ce seroit expier et laver le crime où l'excès du vin l'avoit fait tomber, comme si l'eau effaçoit les fautes que le vin fait commettre à la main ou à la langue, aussi bien qu'elle dissipe les fumées de cette liqueur.

XXXVIII.

En peu de jours beaucoup de guerriers arriverent en ce lieu; les uns, parce que c'étoit leur chemin; il n'en étoit pas en effet de plus droit pour aller vers l'Espagne ou l'Italie. D'autres y furent amenés par leur seul courage, par le desir de se distinguer, et d'acquérir une gloire qui leur étoit plus chere que le jour; mais tous laisserent leurs armes, et quelques-uns même la vie, où ils croyoient que la palme les attendoit.

XXXVII.

Aveasi immaginato il Saracino,
Che per gir spesso a rischio di cadere
Dal ponticel nel fiume a capo chino,
Dove gli converria molt' acqua bere,
Del fallo, a che l' indusse il troppo vino,
Dovesse netto e mondo rimanere:
Come l' acqua, non men che 'l vino, estingua
L' error, che fa pel vino o mano, o lingua.

XXXVIII.

Molti fra pochi dì vi capitaro.
Alcuni la via dritta vi condusse,
Chè a quei, che verso Italia, o Spagna andaro,
Altra non era, che più dritta fusse.
Altri l' ardire, e, più che vita caro,
L' onore, a farvi di se prova indusse;
E tutti, ove acquistar credean la palma,
Lasciavan l' arme, e molti insieme l' alma.

XXXIX.

Di quelli, che abbattea, s' eran Pagani,
Si contentava d' aver spoglie, ed armi ;
E di chi prima furo i nomi piani
Vi facea sopra, e sospendeale ai marmi.
Ma ritenea in prigion tutti i Christiani,
E che in Algier poi li mandasse parmi.
Finita ancor non era l' opra, quando
Vi venne a capitare il pazzo Orlando.

XL.

A caso venne il furioso Conte
A capitar su questa gran riviera,
Dove (come io vi dico) Rodomonte
Fare in fretta facea, nè finita era
La torre, nè il sepolcro, e appena il ponte;
E di tutt' arme, fuor che di visiera,
A quell' ora il Pagan si trovò in punto
Che Orlando al fiume, e al ponte è sopraggiunto.

XXXIX.

Si ceux qu'il abattoit étoient payens, il se contentoit de leurs armes et de leurs dépouilles; il les suspendoit au Mauzolée, en y écrivant le nom de ceux à qui elles avoient appartenu. Mais il retenoit prisonniers tous les Chrétiens, et j'imagine qu'ensuite il les envoyoit à Alger. Ces ouvrages n'étoient pas encore achevés, lorsque l'insensé Roland arriva dans ce lieu.

X L.

Ce fut le hasard qui amena le Comte, dans son délire, sur les bords de cette riviere, où, comme je vous l'ai dit, il faisoit élever à la hâte la tour et le tombeau, qui n'étoient pas finis encore : à peine le pont l'étoit-il. Le Payen justement étoit couvert de toutes ses armes, excepté de la visiere de son casque, lorsque Roland parut à l'extrêmité du pont.

XLI.

Roland, ne suivant que l'impulsion de sa folie, saute la barriere, et se met à courir sur le pont. Rodomont qui étoit alors à pied, du côté de la grande tour, se sent tout ému de colere, et sans daigner lui opposer son épée, il lui crie de loin, d'un ton menaçant : arrête, indiscret paysan, insolent, importun, téméraire.

XLII.

Ce pont n'est fait que pour des Chevaliers, des Gentilshommes, et non pour un lourd animal comme toi. Roland dont la cervelle est troublée par bien d'autres idées, fait la sourde oreille, et avance toujours. Voilà un fou, dit le Payen, qu'il faut que je corrige, et il arrive avec la bonne intention de le culbuter dans la riviere, ne s'imaginant pas trouver à qui parler.

XLI.

Orlando (come il suo furor lo caccia)
Salta la sbarra, e sopra il ponte corre;
Ma Rodomonte con turbata faccia
A piè, com' era innanzi alla gran torre,
Gli grida di lontano, e gli minaccia,
Nè se gli degna con la spada opporre:
Indiscreto villan, ferma le piante,
Temerario, importuno, ed arrogante.

XLII.

Sol per Signori, e Cavalieri è fatto
Il ponte, non per te, bestia balorda.
Orlando, ch' era in gran pensier distratto,
Vien pure innanzi, e fa l' orecchia sorda.
Bisogna ch' io castighi questo matto,
(Disse il Paganò) e con la voglia ingorda
Venía per traboccarlo giù nell' onda,
Non pensando trovar chi gli risponda.

XLIII.

In questo tempo una gentil Donzella,
Per passar sovra il ponte, al fiume arriva,
Leggiadramente ornata, e in viso bella,
E nei sembianti accortamente schiva.
Era (se vi ricorda, Signor) quella,
Che per ogni altra via cercando giva
Di Brandimarte il suo amator vestigi,
Fuor che dove era, dentro di Parigi.

XLIV.

Nell' arrivar di Fiordiligi al ponte,
(Che così la Donzella nomata era)
Orlando s' attaccò con Rodomonte,
Che lo volea gittar nella riviera.
La Donna, che avea pratica del Conte,
Subito n' ebbe conoscenza vera,
E restò d' alta maraviglia piena
Della follia, che così nudo il mena.

XLIII.

Au même moment arrive vers le fleuve, à dessein de passer le pont, une jeune Dame mise avec grace, et dont le visage annonce autant de modestie que de beauté. C'étoit, si vous vous en rappellez, Seigneur, cette tendre amante qui cherchoit par-tout les traces de son cher Brandimart, par-tout, excepté où il étoit; c'est-à-dire, à Paris.

XLIV.

A l'arrivée de Fleur-de-lys, (c'étoit le nom de la Dame) Roland étoit aux prises avec Rodomont, qui vouloit le jetter dans le fleuve. Cette Dame, qui connoissoit parfaitement le Comte, le remit aussi-tôt, et demeura confondue d'etonnement de la folie qui le faisoit ainsi courir tout nu.

XLV.

Elle s'arrête à regarder ce que pouvoit produire l'animosité de deux hommes si vigoureux. Chacun d'eux emploie tous ses efforts à précipiter l'autre de dessus le pont. Comment se peut-il, disoit le fier Payen entre ses dents, qu'un fou ait tant de force? Et il tourne et retourne d'un et d'autre côté, plein de dépit, d'orgueil et de rage.

XLVI.

Il cherche à le saisir avec une main, avec l'autre, par-tout où il croit le mieux réussir; il tâche d'embarrasser ses jambes, en y glissant adroitement tantôt son pied gauche, tantôt son pied droit. Rodomont autour de Roland ressemble à l'ours stupide qui croit déraciner l'arbre d'où il est tombé, et multiplie contre lui, comme s'il étoit coupable de sa chûte, les marques de sa vengeance et de sa fureur.

X L V.

Fermasi a riguardar che fine avere
Debba il furor dei duo tanto possenti.
Per far del ponte l' un l' altro cadere
A por tutta lor forza sono intenti.
Come è che un pazzo debba sì valere?
Seco il fiero Pagan dice tra' denti;
E quà, e là si volge, e si raggira
Pieno di sdegno, e di superbia, e d' ira.

X L V I.

Con l' una, e l' altra man va ricercando
Far nuova presa ove il suo meglio vede.
Or tra le gambe, or fuor gli pone quando
Con arte il destro, e quando il manco piede.
Simiglia Rodomonte intorno a Orlando
Lo stolido orso, che sveller si crede
L' arbore, onde è caduto; e, come n' abbia
Quello ogni colpa, odio gli porta, e rabbia.

X L V I I.

Orlando, che l' ingegno avea sommerso
Io non so dove, e sol la forza usava,
L' estrema forza, a cui per l' Universo
Nessuno, o raro paragon si dava,
Cader del ponte si lasciò riverso
Col Pagano abbracciato come stava:
Cadon nel fiume, e vanno al fondo insieme;
Ne salta in aria l' onda, e il lito geme.

X L V I I I.

L' acqua li fece distaccare in fretta;
Orlando è nudo, e nuota com' un pesce.
Di quà le braccia, e di là i piedi getta,
E viene a proda; e come di fuor esce,
Correndo va, nè per mirare aspetta
Se in biasmo, o in loda questo gli riesce.
Ma il Pagan, che dall' arme era impedito,
Tornò più tardo, e con più affanno al lito.

XLVII.

Roland, dont la raison est égarée je ne sais où, n'employoit que sa force naturelle, cette force prodigieuse qui n'a que peu ou peut-être point d'égale dans l'univers. Il tient le Payen embrassé, et dans cet état, il se laisse tomber du haut du pont à la renverse; tous deux dans le fleuve, vont ensemble jusqu'au fond; l'onde en rejaillit, et le bruit de leur chûte fait gemir le rivage.

XLVIII.

L'eau bientôt les sépare. Roland qui est nud, nage comme un poisson; à force de remuer les jambes et les bras, il arrive au rivage, et dès qu'il est sorti du fleuve, se met à courir, sans s'embarrasser si son action est digne de louange ou de blâme; mais le Payen appesanti par ses armes, ne parvient que plus tard et avec plus de peine sur le bord.

XLIX.

Pendant ce tems Fleur-de-lys avoit sans obstacle passé le pont et la riviere, examiné tout autour du sépulcre si elle n'y trouveroit pas les devises de son cher Brandimart, et n'appercevant ni ses armes ni sa cotte de mailles, elle espéra qu'elle le retrouveroit ailleurs. Mais retournons au Comte qui laisse bien loin derriere lui et la tour et le fleuve et le pont.

L.

Vous promettre de vous raconter en détail toutes les folies de Roland, ce seroit une folie à moi-même ; il en fit tant et tant que je ne sais quand j'aurois fini ; mais j'en choisirai quelques-unes des plus remarquables, des plus propres à être racontées en vers, et qui viendra le mieux à mon sujet : je n'oublierai pas sur-tout la plus étonnante, qu'il fit dans les Pyrénées, au-dessus de Toulouse.

XLIX.

Sicuramente Fiordiligi intanto
Avea passato il ponte, e la riviera;
E guardato il sepolcro in ogni canto,
Se del suo Brandimarte insegna v' era,
Poi che nè i' arme sue vede, nè il manto,
Di ritrovarlo in altra parte spera;
Ma ritorniamo a ragionar del Conte,
Che lascia a dietro e torre, e fiume, e ponte.

L.

Pazzia sarà, se le pazzie d' Orlando
Prometto raccontarvi ad una ad una;
Chè tante e tante fur, ch' io non so quando
Finir; ma ve n' andrò scegliendo alcuna
Solenne, ed atta da narrar cantando,
E che all' istoria mi parrà opportuna;
Nè quella tacerò miracolosa,
Che fu nei Pirenei sopra Tolosa.

L I.

Trascorso avea molto paese il Conte,
Come dal grave suo furor fu spinto,
Ed alfin capitò sopra quel monte,
Per cui dal Franco è il Tarracon distinto,
Tenendo tuttavia volta la fronte
Verso là, dove il Sol ne viene estinto,
E quivi giunse in uno angusto calle,
Che pendea sopra una profonda valle.

L I I.

Si vennero a incontrar con esso al varco
Duo boscherecci giovani, che innante
Avean di legna un loro asino carco;
E perchè ben s' accorsero al sembiante
Che avea di cervel sano il capo scarco,
Gli gridano con voce minacciante
O che a dietro, o da parte se ne vada,
E che si levi di mezzo la strada.

L I.

Le Comte, toujours poussé par son aveugle délire, avoit déjà traversé une grande étendue de pays; il arriva enfin au sommet des monts qui séparent la France de la Catalogne, et poursuivant sa route vers le point où le soleil éteint ses feux, il parvint à un étroit sentier qui dominoit sur une vallée profonde.

L I I.

Il rencontre sur son passage deux jeunes Bûcherons qui faisoient marcher devant eux leur âne chargé de bois. S'appercevant bien à l'air de Roland que sa tête étoit entièrement dépourvue de cervelle, ils lui crient d'une voix menaçante de reculer ou de se mettre de côté, mais de quitter le milieu du chemin.

LIII.

Roland, sans leur faire d'autre réponse, détache un coup de pied furieux, et avec cette force qui surpasse toute force connue, il atteint l'âne justement au poitrail, et l'enlève si haut, qu'on l'eût pris pour un petit oiseau qui voloit dans les airs : l'animal va tomber sur la cime d'un rocher qui s'élevoit à un mille au-delà de la vallée.

LIV.

Roland s'avance ensuite vers les deux jeunes gens. L'un d'eux eut plus de bonheur que de sagesse; car s'étant laissé glisser, de la frayeur qu'il eut, au bas du précipice, à soixante brasses de profondeur, il se sentit arrêter à moitié chemin par les branches molles et flexibles d'un buisson de ronces, qui ne lui firent d'autre mal que de lui égratigner un peu le visage, et le laisserent du reste sain et sauf.

L I I I.

Orlando non risponde altro a quel detto,
Se non che con furor tira d' un piede,
E giunge à punto l' asino nel petto
Con quella forza, che tutte altre eccede;
Ed alto il leva sì, ch' uno augelletto,
Che voli in aria, sembra a chi lo vede.
Quel va a cadere alla cima d' un colle,
Che un miglio oltre la valle il giogo estolle.

L I V.

Indi verso i duo giovani s' avventa,
Dei quali un, più che senno, ebbe ventura,
Che dalla balza, che due volte trenta
Braccia cadea, si gittò per paura.
A mezzo il tratto trovò molle, e lenta
Una macchia di rubi, e di verzura,
A cui bastò graffiargli un poco il volto,
Del resto lo mandò libero, e sciolto.

rubo - brambley / (poet)

L V.

L' altro s' attacca ad un scheggion, che usciva
Fuor della roccia, per salirvi sopra;
Perchè si spera, se alla cima arriva,
Di trovar via, che dal pazzo lo copra.
Ma quel, nei piedi (chè non vuol che viva)
Lo piglia, mentre di salir s' adopra,
E quanto più sbarrar puote le braccia,
Le sbarra sì, che in duo pezzi lo straccia.

L V I.

A quella guisa che veggiam talora
Farsi d' uno airon, farsi d' un pollo,
Quando si vuol delle calde interiora
Che falcone, o che astor resti satollo.
Quanto è bene accaduto che non muora
Quel, che fu a risco di fiaccarsi il collo,
Che ad altri poi questo miracol disse,
Sì che l' udì Turpino, e a noi lo scrisse.

L V.

L'autre s'attache à un tronc d'arbre qui sortoit du rocher ; il essaye de monter dessus, espérant, s'il en peut gagner le haut échapper par ce moyen aux atteintes du furieux : mais celui-ci qui en veut à sa vie, le saisit par les pieds, tandis qu'il cherche à grimper étend les bras de toute sa force, et les étend si bien, qu'il déchire le malheureux en deux morceaux.

L V I.

Il l'écartelle ainsi qu'on fait quelquefois d'un héron ou d'un poulet, quand, de leurs entrailles sanglantes, on veut donner la gorge chaude au faucon ou à l'épervier. Très-heureusement celui qui avoit couru le risque de se rompre le cou, n'en étant pas mort, eut le pouvoir de raconter à d'autres cette aventure prodigieuse : Turpin l'apprit, et l'inséra dans ses chroniques.

LVII.

Tels furent, avec beaucoup d'autres aussi surprenans, les actes de folie que fit Roland en traversant la montagne. Après avoir erré longtems, il descendit enfin vers l'Espagne, du côté du midi, et continua sa route le long de la mer qui baigne les rivages de Tarragone. Uniquement guidé par sa démence, il lui prit fantaisie de se pratiquer une demeure dans ce lieu.

LVIII.

Pour se garantir un peu du soleil, il s'enfonce dans ce sable aride et mouvant. Il étoit dans cet état, lorsque le hasard amena tout près de lui Angélique la belle et son nouvel époux, qui (comme je vous l'ai dit plus haut) étoient descendus des Pyrénées vers le rivage d'Espagne. Elle en étoit à peine à la distance d'une brasse, car elle n'avoit pas encore pris garde à lui.

L V I I.

E queste, ed altre assai cose stupende
Fece nel traversar della montagna.
Dopo molto cercare, alfin discende
Verso Merigge alla terra di Spagna,
E lungo la marina il cammin prende,
Che intorno a Taracona il lito bagna;
E come vuol la furia, che lo mena,
Pensa farsi uno albergo in quella arena,

L V I I I.

Dove dal Sole alquanto si ricopra,
E nei sabbion si caccia arido, e trito.
Stando così, gli venne a caso sopra
Angelica la bella, e il suo marito,
Ch' eran (sì come io vi narrai di sopra)
Scesi dai monti in su l' Ispano lito.
A men d'un braccio ella gli giunse appresso,
Perchè non s' era accorta ancora d' esso.

L I X.

Che fosse Orlando nulla le sovviene,
Troppo è diverso da quel ch' esser suole.
Da indi in quà, che quel furor lo tiene,
È sempre andato nudo all' ombra, e al Sole.
Se fosse nato all' aprica Siene,
O dove Ammone il Garamante cole,
O presso ai monti, onde il gran Nilo spiccia,
Non dovrebbe la carne aver più arsiccia.

L X.

Quasi ascosi avea gli occhi nella testa,
La faccia macra, e come un osso asciutta,
La chioma rabbuffata, orrida, e mesta,
La barba folta, spaventosa, e brutta.
Non più a vederlo Angelica fu presta
Che fosse a ritornar, tremando tutta.
Tutta tremando, e empiendo il ciel di grida,
Si volse per ajuto alla sua guida.

L I X.

Rien ne lui rappelle que ce puisse être Roland, tant il est different de lui-même. Depuis que le délire s'est emparé de lui, il va sans cesse tout nud, au soleil comme à l'ombre. Quand il auroit pris naissance dans les champs brûlés de Siène, ou parmi les Garamantes, adorateurs d'Ammon, ou près de ces montagnes d'où le grand fleuve du Nil tire sa source, sa peau n'auroit pas été plus basanée.

L X.

Ses yeux étoient presqu'entièrement cachés dans sa tête, son visage maigre et aussi décharné qu'un os, sa chevelure hérissée, horrible, affreuse; sa barbe épaisse, sale, épouvantable. A peine Angélique l'a-t-elle apperçu, que, toute tremblante, elle recule à cette vue; toute tremblante, et remplissant l'air de ses cris, elle va chercher du secours dans les bras de l'amant qui la conduisoit.

LXI.

L'insensé Roland la voit, et soudain se leve pour s'en emparer, tant ce minois délicat lui plut, tant furent ardens et prompts les desirs qu'il sentit naître; mais aucun souvenir de l'avoir autrefois adorée et servie, ne s'est conservé dans son esprit. Il court après elle; mais il y court comme un levrier qui poursuit sa proie.

LXII.

Le jeune Médor qui voit ce fou suivre les pas de sa Dame, le heurte parderriere avec son cheval, et ne pouvant l'atteindre que par le dos, le frappe de son épée et cherche à le blesser. Il croit lui faire tomber la tête du premier coup; mais il lui trouve la peau plus dure qu'un os, plus dure même que l'acier, car Roland, à sa naissance, avoit reçu le don d'être impénétrable.

LXI.

Come di lei s'accorse Orlando stolto,
Per ritenerla sì levò di botto,
Così gli piacque il delicato volto,
Così ne venne immantinente ghiotto.
D'averla amata, e riverita molto
Ogni ricordo era in lui guasto, e rotto,
Le corre dietro; e tien quella maniera,
Che terría il cane a seguitar la fera.

LXII.

Il Giovane, che 'l pazzo seguir vede
La Donna sua, gli urta il cavallo addosso,
E tutto a un tempo lo percuote, e fiede,
Come lo trova che gli volta il dosso.
Spiccar dal busto il capo se gli crede,
Ma la pelle trovò dura come osso,
Anzi via più che acciar; chè Orlando nato
Impenetrabile era, ed affatato.

LXIII.

Come Orlando sentì battersi dietro,
Girossi, e nel girare il pugno strinse,
E con la forza, che passa ogni metro,
Ferì il destrier, che 'l Saracino spinse.
Feril sul capo; e, come fosse vetro,
Lo spezzò sì, che quel cavallo estinse;
E rivoltossi in un medesmo istante
Dietro a colei, che gli fuggiva innante.

LXIV.

Caccia Angelica in fretta la giumenta,
E con sferza, e con spron tocca, e ritocca;
Chè le parrebbe a quel bisogno lenta,
Se ben volasse più che stral da cocca.
Dell' anel che ha nel dito si rammenta
Che può salvarla, e se lo getta in bocca;
E l' anel, che non perde il suo costume,
La fa sparir come ad un soffio il lume.

cocca - [illegible] arrow

LXIII.

Roland se sentant battre parderriere, se retourne, et du même mouvement, le poing serré, et avec cette force qui surpasse toute mesure, il frappe le cheval que le Sarrasin poussoit contre lui : il le frappe sur la tête, et comme si elle eût été de verre, il la brise de maniere que le coursier tombe mort; au même instant, il se remet à suivre les traces de celle qui fuyoit devant lui.

LXIV.

Angélique pousse sa jument à toute bride, la frappe d'une baguette, la pique de l'éperon. Elle voleroit plus vîte que la fleche lancée par un arc, qu'en une telle extrémité, elle lui paroîtroit encore trop lente. Elle se souvient enfin que l'anneau qu'elle porte au doigt, peut la sauver; elle le met promptement dans sa bouche, et l'anneau qui n'a pas perdu sa vertu ordinaire, la fait disparoître comme la flamme d'une bougie que le souffle éteint.



L X V.

Soit la frayeur, soit le mouvement qu'occasionna l'anneau, soit enfin que la jument bronchât, car je ne pourrois vous assurer ni l'un ni l'autre, dans le moment même où elle mit l'anneau dans sa bouche, et rendit ses charmes invisibles, elle leva les jambes, perdit les arçons, et tomba sur le sable à la renverse.

L X V I.

Que ce saut eût été plus court seulement de deux doigts, le fou la rencontroit dans sa course, et du choc il lui eût certainement ôté la vie : mais un hasard bien heureux la secourut en ce moment. Qu'elle cherche maintenant par un nouvel artifice à se procurer une autre monture, ainsi qu'elle a déja fait; jamais elle ne reverra celle dont le Paladin poursuit les traces sur le sable.

L X V.

O fosse la paura, o che pigliasse
Tanto disconcio nel mutar l' anello,
O pur che la giumenta traboccasse,
Chè non posso affermar questo, nè quello,
Nel medesmo momento che si trasse
L' anello in bocca, e celò il viso bello,
Levò le gambe, ed uscì dell' arcione,
E si trovò riversa in sul sabbione.

L X V I.

Più corto che quel salto era due dita,
Avviluppata rimanea col matto,
Che con l' urto le avria tolta la vita,
Ma gran ventura l' ajutò a quel tratto.
Cerchi pur ch' altro furto le dia aita
D' un' altra bestia, come prima ha fatto;
Chè più non è per riaver mai questa,
Che innanzi al Paladin l' arena pesta.

LXVII.

Non dubitate già, ch' ella non s' abbia
A provvedere, e seguitiamo Orlando,
In cui non cessa l' impeto, e la rabbia,
Perchè si vada Angelica celando.
Segue la bestia per la nuda sabbia,
E se le vien più sempre approssimando;
Già già la tocca, ed ecco l' ha nel crine,
Indi nel freno, e la ritiene alfine.

LXVIII.

Con quella festa il Paladin la piglia,
Che un altro avrebe fatto una Donzella;
Le rassetta le redini, e la briglia,
E spicca un salto, ed entra nella sella;
E correndo la caccia molte miglia
Senza riposo, in questa parte e in quella:
Mai non le leva nè sella, nè freno;
Nè le lascia gustare erba, nè fieno.

LXVII.

Mais ne doutez pas qu'elle ne réussisse à s'en pourvoir, et suivons Roland, dont la fureur et l'impétuosité ne sont point ralenties, quoique Angélique ait disparu. Il poursuit la jument sur le sable aride, et de moment en moment il en est plus près: déjà il peut la toucher; déjà il saisit sa criniere, bientôt sa bride, et il l'arrête enfin.

LXVIII.

Le Paladin s'en empare avec autant de joie qu'un autre en auroit pour une jolie fille. Il rajuste ses rennes et son mords, fait un saut, monte en selle, et la fait galoper plusieurs milles, sans la laisser reposer en aucun lieu; jamais il ne lui ôte ni son frein ni son harnois, et ne lui permet de goûter ni herbe ni foin.

L X I X.

Voulant lui faire franchir un fossé, ils y tombent sens dessus dessous l'un et l'autre. Pour lui, il ne se fit aucun mal, et ne sentit pas même la chûte; mais la pauvre bête s'épaula en tombant. Roland qui ne voit pas de maniere de la tirer delà, finit par la porter sur son dos; il remonte, et avec toute cette charge va encore à plus de trois portées de trait.

L X X.

Sentant néanmoins que le fardeau lui pesoit un peu trop, il pose la jument à terre et veut la conduire à la main; elle le suit à peine, d'un pas lent et boiteux. Vas donc, disoit Roland; mais il le disoit envain. Elle l'auroit suivi au galop, que ce n'eût pas été assez au gré de sa folie. Il lui ôte enfin le licou qu'elle avoit sur la tête, et la lie par le pied droit derriere.

LXIX.

Volendosi cacciare oltre una fossa,
Sozzopra se ne va con la cavalla.
Non nocque a lui, nè sentì la percossa,
Ma nel fondo la misera si spalla.
Non vede Orlando come trar la possa,
E finalmente se l' arreca in spalla,
E su ritorna, e va con tutto il carco
Quanto in tre volte non trarrebbe un arco.

LXX.

Sentendo poi che gli gravava troppo,
La pose in terra, e volea trarla a mano.
Ella il seguia con passo lento e zoppo,
Dicea Orlando: cammina, e dicea in vano.
Se l' avesse seguito di galoppo,
Assai non era al desiderio insano.
Alfin dal capo le levò il capestro,
E dietro la legò sopra il piè destro.

LXXI.

E così la strascina, e la conforta
Che lo potrà seguir con maggior agio.
Qual leva il pelo, e quale il cuojo porta
Dei sassi, ch' eran nel cammin malvagio.
La mal condutta bestia restò morta
Finalmente di strazio, e di disagio.
Orlando non le pensa, e non la guarda,
E via correndo il suo cammin non tarda.

LXXII.

Di trarla, anco che morta, non rimase,
Continuando il corso ad Occidente;
E tuttavia saccheggia e ville, e case,
Se bisogno di cibo aver si sente;
E frutte, e carne, e pan, pur ch' egli invase,
Rapisce, ed usa forza ad ogni gente;
Qual lascia morto, e qual storpiato lassa;
Poco si ferma, e sempre innanzi passa.

LXXI.

Il la traîne de la sorte, en l'assurant qu'elle le suivra bien plus à aise. Bientôt son poil et sa peau même sont arrachés par des cailloux semés le long de ce mauvais chemin; enfin, à force d'être ainsi mal menée, la pauvre bête expire de fatigue et de douleur. Roland ne s'en doute pas, n'y prend seulement pas garde, et poursuit sa route sans s'arrêter.

LXXII.

Toute morte qu'elle est, il la traîne encore, en continuant sa course vers l'occident. Chemin faisant, il saccage villages et châteaux, dès qu'il se sent besoin de nourriture; les fruits, la viande, le pain, tout ce qu'il trouve, il l'enlève, et commet mille violences contre toutes sortes de gens; il laisse l'un pour mort, l'autre estropié, ne s'arrête guères, et va toujours en avant.

LXXIII.

Il en auroit, sans doute, fait autant ou-à-peu-près à sa Dame, si elle ne se fût dérobée à sa vue; car il ne distinguoit pas le noir d'avec le blanc, et même en faisant le plus de mal, croyoit toujours bien faire. Que maudit soit l'anneau et même le Chevalier qui le mit au doigt d'Angélique! Sans lui, Roland auroit obtenu vengeance pour lui-même, et pour mille autres en même-tems.

LXXIV.

Eh! plût-au-ciel que non-seulement cette perfide fût tombée entre les mains de Roland, mais toutes celles qu'on rencontre aujourd'hui, coupables de la même ingratitude, et en qui on ne trouveroit pas une once de vertu. Mais, avant que les cordes de ma lyre, relâchées par mes chants, rendent des sons discords, différons-les pour quelque tems, afin qu'ils soient moins désagréables à ceux qui les écoutent.

Fin du vingt-neuvieme Chant.

LXXIII.

Avrebbe così fatto, o poco manco
Alla sua Donna, se non s' ascondea,
Perchè non discernea il nero dal bianco,
E di giovar nocendo si credea.
Deh maladetto sia l' anello, ed anco
Il Cavalier, che dato glielo avea!
Chè se non era, avrebbe Orlando fatto
Di se vendetta, e di mill' altri a un tratto.

LXXIV.

Nè questa sola; ma fosser pur state
In man d' Orlando quante oggi ne sono;
Chè ad ogni modo tutte sono ingrate,
Nè si trova tra loro oncia di buono.
Ma prima che le corde, rallentare
Al Canto, disugual rendano il suono,
Fia meglio differirlo a un' altra volta,
Acciò men sia nojoso a chi l' ascolta.

Fine del Canto ventesimonono.

CHANT TRENTIEME.

I.

QUAND la raison, sans résistance, se laisse aller aux emportemens de la colere; quand une fureur aveugle entraîne au point d'offenser ce qu'on aime par des discours ou par des actions, on en gémit ensuite, on se désole; mais, pour réparer la faute, ce regret ne suffit pas. Hélas! c'est envain que je m'afflige, que je me désespere, de tout ce que le dépit m'a fait dire à la fin du dernier Chant.

II.

Mais quoi? je suis devenu semblable à un malade dont l'excès de la douleur a lassé la patience; lorsqu'enfin il n'y peut plus résister, il cède au désespoir, et blasphême contre ses maux; bientôt cette douleur se calme, et avec elle cet emportement qui rendoit ses plaintes si vives. Il reconnoit alors sa faute; il la regrette, et s'en repent; mais ce qui est dit est dit, il n'y peut revenir.

CANTO TRENTESIMO.

I.

QUANDO vincer dall' impeto, e dall' ira
Si lascia la ragion, nè si difende,
E che 'l cieco furor sì innanzi tira
O mano, o lingua, che gli amici offende;
Se ben di poi si piange, e si sospira,
Non è per questo che l' error s' emende.
Lasso! io mi doglio, e affligo in van di quanto
Dissi per ira al fin dell' altro Canto.

I I.

Ma simile son fatto ad uno infermo,
Che dopo molta pazienza e molta,
Quando contra il dolor non ha più schermo,
Cede alla rabbia, e a bestemmiar si volta.
Manca il dolor, nè l' impeto sta fermo,
Che la lingua al dir mal facea sì sciolta;
E si ravvede, e pente, e n' ha dispetto,
Ma quel che ha detto non può far non detto.

III.

Ben spero, Donne, in vostra cortesía
Aver da voi perdon, poi ch' io vel chieggio.
Voi scuserete, chè per frenesía,
Vinto dall' aspra passion, vaneggio.
Date la colpa alla nimica mia,
Che mi fa star ch' io non potrei star peggio,
E mi fa dir quel, di ch' io son poi gramo;
Sallo Dio s' ella ha il torto; e sa s' io l' amo.

IV.

Non men son fuor di me che fosse Orlando,
E non son men di lui di scusa degno,
Ch' or per li monti, or per le piaggie errando
Scorse in gran parte di Marsilio il Regno,
Molti dì la cavalla strascinando
Morta, come era, senza alcun ritegno;
Ma giunto ove un gran fiume entra nel mare,
Gli fu forza il cadavero lasciare.

III.

Oui, Mesdames, j'attends de vos bontés un pardon que j'implore. Excusez les égaremens où l'excès d'une passion malheureuse m'a emporté. Accusez de mes fautes ma belle ennemie, dont la rigueur me réduit au plus affreux état, et me fait dire des choses dont j'ai lieu ensuite de me repentir. Dieu sait cependant si je l'aime, et si elle est dans son tort.

IV.

Je ne suis pas plus à moi que n'étoit Roland, je ne suis pas moins digne d'excuses. Toujours errant, ce Paladin traversant des vallées, franchissant des montagnes, avoit parcouru en grande partie le Royaume de Marsille : pendant plusieurs jours il avoit traîné sa cavale, morte comme elle étoit, sans que rien pût l'arrêter; mais arrivé à l'endroit où un grand fleuve se déchargeoit dans la mer, il fut forcé d'abandonner ce cadavre.

V.

Aussi habile à nager qu'une loutre, il se jette dans le fleuve, et reparoît à l'autre bord. Voilà qu'il rencontre un Pasteur, monté sur un cheval, et arrivant auprès du fleuve pour l'y abreuver. Quoique Roland marchât vers lui, cet homme le voyant seul et tout nud, ne cherche point à l'éviter. Je voudrois, lui dit l'insensé, faire un échange de ton cheval contre ma jument.

V I.

Je vais, si tu veux, te la faire voir d'ici : la voilà sur l'autre rive; morte à la vérité, mais il ne tient qu'à toi de la faire traiter à ta fantaisie, je ne lui connois pas d'autre défaut. Tu n'as qu'à me donner pour elle ton cheval et quelque chose de retour. Allons, quitte-le de grace, car il me plaît tout-à-fait. Le Pasteur se met à rire, et sans répondre à ce fou, il le quitte, et marche vers l'abreuvoir.

V.

E perchè sa nuotar come una lontra,
Entra nel fiume, e sorge all' altra riva.
Ecco un pastor sopra un cavallo incontra,
Che per abbeverarlo al fiume arriva.
Colui, benchè gli vada Orlando incontra,
Perchè egli è solo e nudo, non lo schiva:
Vorrei del tuo ronzin (gli disse il matto)
Con la giumenta mia fare un baratto.

V I.

Io te la mostrerò di quì, se vuoi,
Che morta là su l' altra ripa giace,
La potrai far tu medicar di poi:
Altro difetto in lei non mi dispiace.
Con qualche aggiunta il ronzin dar mi puoi;
Smontane in cortesia perchè mi piace.
Il pastor ride, e senz' altra risposta,
Va verso il guado, e dal pazzo si scosta.

VII.

Io voglio il tuo cavallo, olà, non odi?
Soggiunse Orlando, e con furor si mosse.
Avea un baston con nodi spessi, e sodi
Quel pastor seco, e il Paladin percosse.
La rabbia, e l'ira passò tutti i modi
Del Conte, e parve fier più che mai fosse.
Sul capo del pastore un pugno serra,
Che spezza l'osso, e morto il caccia in terra.

VIII.

Salta a cavallo; e per diversa strada
Va discorrendo, e molti pone a sacco.
Non gusta il ronzin mai fieno, nè biada,
Tanto che in pochi dì ne riman fiacco;
Ma non però che Orlando a piedi vada,
Che di vetture vuol viver a macco;
E quante ne trovò, tante ne mise
In uso, poi che i lor padroni uccise.

VII.

Je te demande ton cheval ; holà ! ne m'entends-tu pas, ajoute Roland, en s'avançant avec furie. Le pâtre, qui portoit un gros bâton rempli de nœuds, en frappe le Paladin. A ce coup, la colere, la rage du Comte surpassent toute mesure, et plus terrible qu'il ne le fût jamais, il assenne un coup de poing sur la tête du Pasteur, lui brise le crâne, et le renverse mort sur la place.

VIII.

Il saute à cheval, et se met à suivre divers chemins, ravageant tout ce qu'il rencontroit. Jamais il ne laisse son pauvre animal goûter ni foin ni avoine, de sorte qu'en peu de jours il n'y put résister. Roland ne va pas à pied pour cela, mais voulant être fourni de montures gratis, autant il en trouve, autant il s'en approprie, après avoir assommé ceux à qui elles appartenoient.

IX.

Il arriva enfin à Malaga, et y commit plus de désordres qu'il n'avoit encore fait ailleurs. Outre qu'il saccagea cette Ville de maniere qu'elle ne put se réparer, ni cette année ni la suivante, il en tua tant d'habitans, il renversa ou brûla tant de maisons, que plus d'un tiers du pays fut ruiné par les effets de sa dangereuse folie.

X.

Après en être parti, il arrive dans une Ville nommée Zizeras, qui est située au détroit de Gibraltar, ou de Gibelterre, car on lui donne indifféremment ces deux noms. Là, il apperçut une barque qui venoit de quitter la terre, remplie d'une société joyeuse, qui, pour s'amuser, se promenoit sur l'onde calme à la fraîcheur du matin.

IX.

Capitò alfine a Malega, e più danno
Vi fece ch' egli avesse altrove fatto;
Chè oltre che ponesse a saccomanno
Il popol sì, che ne restò disfatto,
Nè si potè rifar quel, nè l' altr' anno,
Tanti ne uccise il periglioso matto,
Vi spianò tante case, e tante accese,
Che disfè più che 'l terzo del paese.

X.

Quindi partito venne ad una Terra,
Zizera detta, che siede allo stretto
Di Zibeltarro, o vuoi di Zibelterra,
Chè l' uno e l' altro nome le vien detto.
Ove una barca, che sciogliea da terra,
Vide piena di gente da diletto,
Che sollazzando all' aura mattutina
Gía per la tranquillissima marina.

XI.

Cominciò il pazzo a gridar forte: aspetta;
Chè gli venne disio d'andare in barca;
Ma bene in vano e i gridi, e gli urli getta,
Chè volentier tal merce non si carca.
Per l'acqua il legno va con quella fretta,
Che va per l'aria irondine, che varca.
Orlando urta il cavallo, e batte, e stringe,
E con un mazzafrusto al mar lo spinge.

XII.

Forza è che alfin nell' acqua il cavallo entre,
Che invan contrasta, e spende invano ogni opra,
Bagna i ginocchi, e poi la groppa, e 'l ventre,
Indi la testa, e appena appar di sopra.
Tornare a dietro non si speri, mentre
La verga tra l' orecchie se gli adopra.
Misero, o si convien tra via affogare,
O nel lito African passare il mare.

XI.

Soudain il lui prend fantaisie d'aller dans cette barque ; l'insensé se met à crier de toute sa force : attends-moi ; mais envain il redouble ses cris, ses hurlemens, on ne se charge pas volontiers d'une pareille marchandise. Le bateau fend l'onde avec la rapidité de l'hirondelle qui traverse les mers. Roland pousse son cheval, le bat, le pique, et armé d'un gros bâton, le dirige vers la mer.

XII.

Le cheval est enfin obligé d'entrer dans l'eau : c'est envain qu'il résiste, et qu'il emploie toutes sortes de manœuvres. Il s'y baigne d'abord les genoux, puis le ventre, puis la croupe, et ensuite la tête ; à peine on l'apperçoit encore. Qu'il ne compte plus retourner en arriere ; le bâton qui le frappe entre les oreilles, saura bien l'en empêcher : le malheureux animal doit périr sous les eaux, ou traverser la mer jusqu'au rivage d'Afrique.

XIII.

Roland n'apperçoit plus ni le rivage ni cette barque qui l'avoient engagé à quitter la terre. Ils sont déjà trop loin, et la vague mobile, en s'élevant plus haut que ses regards, les lui a dérobés. Il continue néanmoins de pousser son cheval à travers les ondes, tout-à-fait déterminé à passer le détroit. Bientôt l'animal, trop rempli d'eau, et manquant de souffle, cesse à-la-fois de vivre et de nager.

XIV.

Il va au fond, et sans doute il y eût entraîné sa charge, si Roland ne se fût soutenu sur ses bras. Il fait mouvoir ses jambes d'accord avec ses deux mains, et de son souffle, repousse loin de sa bouche l'eau qui veut y entrer. L'air étoit doux, la mer tranquille, et il avoit bien besoin de ce calme parfait. Pour peu que l'onde eût été plus agitée, le Paladin y restoit enséveli.

XIII.

Non vede Orlando più poppe, nè sponde,
Che tratto in mar l' avean dal lito asciutto,
Chè son troppo lontane, e le nasconde
Agli occhi bassi l' alto, e mobil flutto,
E tuttavia il destrier caccia tra l' onde;
Chè andar di là dal mar dispone in tutto.
Il destrier d' acqua pieno, e d' alma vuoto
Finalmente finì la vita, e il nuoto.

XIV.

Andò nel fondo, e vi traea la salma,
Se non si tenea Orlando in su le braccia.
Mena le gambe, e l' una e l' altra palma,
E soffia, e l' onda spinge dalla faccia.
Era l' aria soave, e il mare in calma,
E ben vi bisognò più che bonaccia;
Chè ogni poco che 'l mar fosse più sorto,
Restava il Paladin nell' acqua morto.

X V.

Ma la Fortuna, che de' pazzi ha cura,
Del mar lo trasse nel lito di Setta,
In una spiaggia, lungi dalle mura
Quanto sarian duo tratti di saetta.
Lungo il mar molti giorni alla ventura
Verso Levante andò correndo in fretta,
Fin che trovò, dove tendea sul lito,
Di nera gente esercito infinito.

X V I.

Lasciamo il Paladin, ch' errando vada;
Ben di parlar di lui tornerà tempo.
Quanto, Signore, ad Angelica accada
Dopo che uscì di man del pazzo a tempo,
E come a ritornare in sua contrada
Trovasse e buon naviglio, e miglior tempo,
E dell' India a Medor desse lo scettro,
Forse altri canterà con miglior plettro.

XV.

Mais la fortune, qui prend soin des fous, le tira des flots, et le fit aborder à Ceuta, sur une plage éloignée des murs, de deux portées de trait. Pendant plusieurs jours il s'en alloit courant au hasard, le long des bords de la mer du côté du levant, lorsqu'il rencontra une armée immense de Noirs, campée sur le rivage.

XVI.

Laissons errer le Paladin à l'aventure, nous retrouverons bien l'occasion de parler de lui. Quant à vous dire, Seigneur, ce que devint Angélique, échappée de ses mains si à propos; comment elle trouva, pour retourner à son pays, un vaisseau tout prêt et un vent favorable; comment elle y donna le sceptre de l'Inde à son cher Médor; c'est ce qu'un autre chantera peut-être quelque jour, sur une lyre meilleure que la mienne.

XVII.

Pour moi, j'ai tant d'autres choses à raconter, que je ne me soucie plus de parler de cette ingrate. Je dois en ce moment tout l'art de mes Chants au Tartare, qui, après le départ de son rival, jouissoit de la possession de cette beauté, qui n'a plus d'égale dans toute l'Europe, depuis qu'Angélique l'a quittée, et que la chaste Isabelle est montée vers les Cieux.

XVIII.

Fier de l'arrêt que cette Belle a prononcé en sa faveur, Mandricard cependant ne goûte pas tant de bonheur sans trouble; il lui reste encore d'autres querelles sur les bras. L'une lui est suscitée par le jeune Roger, à qui il refuse de céder l'aigle blanche; l'autre, par le fameux Roi de Séricane, qui lui dispute la bonne épée Durandal.

XVII.

Io sono a dir tante altre cose intento,
Che di seguir più questa non mi cale.
Volger conviemmi il bel ragionamento
Al Tartaro, che spinto il suo rivale,
Quella Bellezza si godea contento,
A cui non resta in tutta Europa eguale,
Poscia che se n' è Angelica partita,
E la casta Isabella al Ciel salita.

XVIII.

Della sentenza Mandricardo altero,
Che in suo favor la bella Donna diede,
Non può fruir tutto il diletto intero,
Che contra lui sono altre liti in piede.
L' una gli muove il giovane Ruggiero
Perchè l' Aquila bianca non gli cede;
L' altra il famoso Re di Sericana,
Che da lui vuol la spada Durindana.

XIX.

S' affatica Agramante, nè disciorre,
Nè Marsilio con lui, sa questo intrico;
Nè solamente non li può disporre
Che voglia l' un dell' altro esser amico,
Ma che Ruggiero a Mandricardo torre
Lasci lo scudo del Trojano antico,
O Gradasso la spada non gli vieti
Tanto che questa, o quella lite accheti.

XX.

Ruggier non vuol che in altra pugna vada
Con lo suo scudo, nè Gradasso vuole
Che, fuor che contra se, porti la spada,
Che 'l glorioso Orlando portar suole.
Alfin veggiamo in cui la sorte cada,
(Disse Agramante) e non sian più parole,
Veggiam quel che Fortuna ne disponga,
E sia preposto quel ch' ella preponga.

XIX.

Ni Agramant ni Marsille, malgré leurs efforts, ne peuvent parvenir à débrouiller ces querelles. Loin de pouvoir les raccommoder ensemble, ils n'obtiennent pas même de Roger qu'il cède à Mandricard l'écu que porta jadis le Troyen, ni de Gradasse, qu'il lui permette de se servir de l'épée, seulement jusqu'à ce que l'un des deux différends soit terminé.

XX.

Roger ne consent pas qu'il combatte avec son écu contre aucun autre; et Gradasse veut qu'il emploie contre lui seul cette épée, que portoit autrefois le glorieux Roland. Voyons enfin, dit Agramant, à qui le sort sera favorable, et plus d'inutiles propos. Voyons ce qu'en décidera la fortune, et préférons celui qu'elle aura préféré.

XXI.

Si vous voulez me complaire encore plus, et vous acquérir des droits sur mon éternelle reconnoissance, tirez au sort à qui de vous deux combattra Mandricard; mais à condition que celui qui sera nommé, restera seul chargé des deux querelles. S'il triomphe, il triomphera également pour l'un et pour l'autre. S'il perd la bataille au contraire, il l'aura de même perdue pour tous deux.

XXII.

Il y a, je crois, peu de différence, si même il y en a aucune, entre la valeur de Gradasse et celle de Roger; et quel que soit celui qu'aura choisi la fortune, je suis bien sûr qu'il se comportera vaillamment; ainsi que la divine Providence accorde la victoire à l'un ou à l'autre des combattans, il ne faudra s'en prendre qu'au sort, sans que le vaincu mérite aucun reproche.

XXI.

E se compiacer meglio mi volete,
Onde d'aver ve n'abbia obbligo ognora,
Chi de' di voi combatter, sortirete;
Ma con patto che al primo, che esca fuora,
Ambedue le querele in man porrete,
Sì che per se vincendo, vinca ancora
Pel compagno; e perdendo l' un di vui,
Così perduto abbia per ambidui.

XXII.

Tra Gradasso, e Ruggier credo che sia
Di valor nulla, o poca differenza;
E di lor qual si vuol venga fuor pria,
So che in arme farà per eccellenza.
Poi la vittoria da quel canto stia
Che vorrà la divina Provvidenza;
Il Cavalier non avrà colpa alcuna,
Ma il tutto imputerassi alla Fortuna.

XXIII.

Steron taciti al detto d' Agramante
E Ruggiero e Gradasso; ed accordarsi
Che qualunque di loro uscirà innante
E l' una briga, e l' altra abbia a pigliarsi.
Così in duo brevi, che avean simigliante
Ed ugual forma i nomi lor notarsi,
E dentro un' urna quelli hanno rinchiusi,
Versati molto, e sozzopra confusi.

XXIV.

Un semplice fanciul nell' urna messe
La mano, e prese un breve; e venne a caso
Che in questo il nome di Ruggier si lesse,
Essendo quel del Serican rimaso.
Non si può dir quanta allegrezza avesse
Quando Ruggier si sentì trar del vaso,
E d' altra parte il Sericano doglia;
Ma quel che manda il Ciel forza è che toglia.

XXIII.

Roger et Gradasse n'eurent rien à répliquer au discours d'Agramant ; et ils convinrent que celui dont le nom sortiroit le premier, se chargeroit de l'une et de l'autre querelle. On écrivit donc leurs noms sur deux billets de forme et de grandeur semblables, et on les enferma dans un vase, qu'on agita beaucoup pour les mêler.

XXIV.

La main innocente d'un enfant tira ensuite un des deux billets du vase ; le hasard voulut que le nom qu'il portoit fût celui de Roger, celui du Sérican étoit resté au fond. On ne peut exprimer ni l'allégresse que ressentit Roger, en voyant son nom sortir du vase, ni le chagrin que le Roi de Séricane en éprouva de son côté ; mais il est forcé de souscrire à ce que le Ciel ordonne.

XXV.

De ce moment Gradasse réunit tous ses soins, tous ses efforts, pour seconder, pour favoriser Roger et lui procurer la victoire. Il l'instruit de toutes les ruses qu'il doit à sa propre expérience : comment il faut se couvrir tantôt de son épée, tantôt de son écu; quelles sont les bottes feintes et les bottes réelles; quand il faut s'abandonner à la fortune ou s'en garantir; tous ces mouvemens, il les lui rappelle dans le plus grand détail.

XXVI.

Enfin tout ce qui reste du jour où cette convention a été faite, et le sort consulté, est employé, selon l'usage, par les amis des deux combattans, à leur donner des conseils. Le peuple avide de voir cette bataille, s'empresse à l'envi d'occuper le lieu de la lice : il ne suffit pas à plusieurs d'y arriver avant le jour; ils veulent même y passer la nuit.

XXV.

Ogni suo studio il Sericano, ogni opra
A favorire, ad ajutar converte
Perchè Ruggiero abbia a restar di sopra;
E le cose in suo prò, che avea già esperte,
Come or di spada, or di scudo si copra,
Quai sien botte fallaci, e quai sien certe;
Quando tentar, quando schivar fortuna
Si dee, gli torna a mente ad una ad una.

XXVI.

Il resto di quel dì, che dall' accordo,
E dal trar delle sorti sopravanza,
È speso dagli amici in dar ricordo,
Chi all' un guerrier, chi all' altro, com' è usanza.
Il popol di veder la pugna ingordo
S' affretta a gara d' occupar la stanza;
Nè basta a molti innanzi giorno andarvi,
Che voglion tutta notte ancò vegghiarvi.

XXVII.

La sciocca turba disiosa attende
Che i duo buon Cavalier vengano in prova;
Chè non mira più lungi, nè comprende
Di quel che innanzi agli occhi si ritrova.
Ma Sobrino, e Marsilio, e chi più intende,
E vede ciò che nuoce, e ciò che giova,
Biasma questa battaglia, ed Agramante
Che voglia comportar che vada innante.

XXVIII.

Nè cessan ricordargli il grave danno,
Che n' ha d' avere il popol Saracino,
Muora Ruggiero, o il Tartaro tiranno,
Quel che prefisso è dal suo fier destino.
D' un sol di lor via più bisogno avranno
Per contrastare al figlio di Pipino,
Che di dieci altri mila, che ci sono,
Tra quai fatica è ritrovare un buono.

XXVII.

Cette populace insensée est impatiente de voir ces deux braves Chevaliers en venir aux mains ; elle n'étend pas ses vues plus loin, et n'est émue que de ce qui frappe ses regards ; mais Sobrin, mais Marsille et tous ceux qui, susceptibles de réflexion, savent distinguer ce qui est utile d'avec ce qui nuit, blâment fort ce combat et Agramant lui-même, de souffrir qu'il soit exécuté.

XXVIII.

Ils ne cessent de lui représenter la perte infinie que fera le peuple Sarrasin, soit que le destin se déclare contre Roger ou contre le féroce Tartare. Un seul des deux leur seroit plus utile pour s'opposer au fils de Pepin, que dix mille autres, parmi lesquels on trouveroit à peine un homme véritablement vaillant.

XXIX.

Le Roi Agramant sent bien la bonté de leurs raisons; mais il ne peut se retracter de ce qu'il a promis : seulement il prie Roger et Mandricard de lui rendre la parole qu'il leur a donnée; il leur fait observer que l'objet de leur différend est une misere qui ne méritoit pas de les amener en champ clos, et les prie au moins, s'ils ne veulent pas à cet égard condescendre à ses desirs, de différer leur combat.

XXX.

Il voudroit seulement que cette querelle particuliere fût remise à cinq ou six mois, plus ou moins, jusqu'à ce qu'on ait chassé Charles de son royaume, qu'on lui ait enlevé son sceptre, sa couronne et son manteau impérial : mais chacun d'eux, quelqu'envie qu'il ait de prouver au Roi son obéissance, reste inflexible de son côté. Il leur semble que ce seroit un opprobre, pour celui des deux qui le premier consentiroit à un tel accord.

XXIX.

Conosce il Re Agramante ch' egli è vero,
Ma non può più negar ciò che ha promesso.
Ben prega Mandricardo, e il buon Ruggiero
Che gli ridonin quel che ha lor concesso;
E tanto più, che il lor litigio è un zero,
Nè degno in prova d' arme esser rimesso.
E se in ciò pur nol vogliono ubbidire,
Vogliano almen la pugna differire.

XXX.

Cinque, o sei mesi il singolar certame,
O meno, o più si differisca, tanto
Che cacciato abbia Carlo del Reame,
Tolto lo scettro, la corona, e il manto;
Ma l' uno, e l' altro, ancor che voglia, e brame
Il Re ubbidir, pur sta duro da canto;
Chè tal accordo obbrobrioso stima
A chi il consenso suo vi darà prima.

XXXI.

Ma più del Re, ma più d' ognun, che in vano
Spenda a placar il Tartaro parole,
La bella figlia del Re Stordilano
Supplice il prega, e si lamenta, e duole.
Lo prega che consenta al Re Africano,
E voglia quel che tutto il Campo vuole;
Si lamenta, e si duol che per lui sia
Timida sempre, e piena d' agonía.

XXXII.

Lassa (dicea) che ritrovar poss' io
Rimedio mai, che a riposar mi vaglia,
S' or contra questo, or quel, nuovo disío
Vi trarrà sempre a vestir piastra, e maglia?
Che ha potuto giovare al petto mio
Il gaudio, che sia spenta la battaglia
Per me da voi contra quell' altro presa,
Se un' altra non minor se n' è già accesa?

XXXI.

Mais plus vivement que le Roi même, et qu'aucun de ceux qui perdent de vains discours à fléchir le Tartare, la charmante fille du Roi Stordilan le presse d'une voix suppliante, qu'interrompent ses pleurs et ses sangiots, le presse de céder au Roi d'Afrique, de consentir aux vœux de tout le camp : elle se plaint, se désespere des alarmes continuelles où l'exposent ses dangers.

XXXII.

Hélas! disoit-elle, quel parti puis-je prendre qui me procure un instant de repos, si chaque jour un nouveau desir de gloire, vous met les armes à la main contre tout venant? Eh! que sert à mon cœur la joie qu'il avoit ressentie, en voyant éteindre la querelle que vous aviez prise pour moi contre cet autre Chevalier, s'il s'en élève déjà une nouvelle qui n'est pas moins dangereuse?

XXXIII.

Malheureuse! envain je me glorifiois de voir un Roi si grand, un si brave Chevalier, hasarder pour moi ses jours dans un combat redoutable, puisqu'aujourd'hui, pour l'occasion la plus légère, je vous vois vous exposer aux mêmes périls. Ce fut cette férocité naturelle à votre ame, et non pas l'amour, qui vous y détermina.

XXXIV.

Mais s'il est vrai que cet amour soit aussi sincere que vous cherchez chaque jour à me le persuader, c'est en son nom que je vous conjure, au nom de ces alarmes déchirantes, qui m'agitent sans cesse et me glacent le cœur : souffiez que ce Roger partage avec vous l'aigle blanche. Quel bien, quel mal vous revient il qu'il abandonne cette devise, ou qu'il la garde sur son écu?

XXXIII.

Oimè, che invano io me n' andava altera,
Che un Re sì degno, un Cavalier sì forte
Per me volesse in perigliosa, e fiera
Battaglia porsi al rischio della morte;
Ch' or veggo per cagion tanto leggiera
Non meno esporvi alla medesma sorte.
Fu natural ferocità di core,
Che a quella v' instigò, più che 'l mio amore.

XXXIV.

Ma s'egli è ver che 'l vostro amor sia quello,
Che vi sforzate di mostrarmi ognora,
Per lui vi prego, e per quel gran flagello,
Che mi percuote l' alma, e che m' accora,
Che non vi caglia, se 'l candido augello
Ha nello scudo quel Ruggiero ancora.
Utile, o danno a voi non so che importi,
Che lasci quella insegna, o che la porti.

XXXV.

Poco guadagno, e perdita uscir molta
Della battaglia può, che per far sete.
Quando abbiate a Ruggier l' Aquila tolta,
Poca mercè d' un gran travaglio avrete;
Ma, se fortuna le spalle vi volta,
(Che non però nel crin presa tenete)
Causate un danno, che a pensarvi solo
Mi sento il petto già sparar di duolo.

XXXVI.

Quando la vita a voi per voi non sia
Cara, e più amiate un' Aquila dipinta,
Vi sia almen cara per la vita mia;
Non sarà l' una senza l' altra estinta.
Non già morir con voi grave mi fia,
Son di seguirvi in vita, e in morte accinta;
Ma non vorrei morir sì mal contenta,
Come io morrò, se dopo voi son spenta.

XXXV.

Le combat auquel vous vous disposez, vous offre beaucoup de risques et peu d'avantages. Quand vous enleveriez à Roger son enseigne, une entreprise aussi pénible vous rendra peu de fruit; mais si la fortune vous est contraire (et vous n'êtes pas sûr de la fixer pour vous) le malheur qui doit s'ensuivre.... Ah! cette seule idée a déjà brisé mon cœur.

XXXVI.

Et si votre vie a si peu de charmes pour vous, que la vaine image d'une aigle obtienne la préférence, qu'elle vous soit chere au-moins pour conserver la mienne: toutes deux doivent finir en même-tems. Ce n'est pas qu'il me soit pénible de mourir avec vous; je suis résolue à vous suivre à la vie, à la mort; mais je serois au comble du désespoir de ne terminer mes jours, qu'après avoir vu terminer les vôtres.

XXXVII.

C'est ainsi, c'est par des prieres semblables, qu'accompagnent ses soupirs et ses pleurs, que Doralice passe la nuit toute entiere à conjurer son amant d'accéder à la paix. Pour lui, recueillant sur ses lèvres plus vermeilles que la rose, les douces plaintes qui s'en échappoient, et sur ses paupieres humides, les larmes délicieuses qu'elles laissoient couler, en en versant lui-même, il lui répond de la sorte.

XXXVIII.

Non, ma chere ame, non, au nom du Ciel, ne vous alarmez pas pour un sujet si frivole. Quand Charles, quand le Roi d'Afrique, quand tout ce qui se rassemble ici de Sarrasins et de François tourneroient leurs armes contre moi seul, vous ne devriez pas vous inquiéter encore. C'est trop montrer combien vous m'accordez peu d'estime, puisqu'un seul homme, un Roger vous fait trembler pour moi.

XXXVII.

Con tai parole, e simili altre assai,
Che lagrime accompagnano, e sospiri,
Pregar non cessa tutta notte mai
Perchè alla pace il suo amator ritiri.
E quel, suggendo dagli umidi rai
Quel dolce pianto, e quei dolci martiri
Dalle vermiglie labbra più che rose,
Lagrimando egli ancor, così rispose:

XXXVIII.

Deh vita mia, non vi mettete affanno;
Deh non per Dio di così lieve cosa!
Chè se Carlo, e'l Re d'Africa, e ciò che hanno
Quì di gente Moresca, e di Franciosa
Spiegasser le bandiere in mio sol danno,
Voi pur non ne dovreste esser pensosa.
Ben mi mostrate in poco conto avere,
Se per me un Ruggier sol vi fa temere.

XXXIX.

E vi dovria pur rammentar che solo
(È spada io non avea, nè scimitarra)
Con un troncon di lancia a un grosso stuolo
D' armati Cavalier tolsi la sbarra.
Gradasso, ancor che con vergogna, e duolo
Lo dica, pure a chi 'l domanda, narra
Che fu in Soria a un castel mio prigioniero;
Ed è pur d' altra fama che Ruggiero.

XL.

Non nega similmente il Re Gradasso,
E sallo Isolier vostro, e Sacripante,
Io dico Sacripante il Re Circasso,
E 'l famoso Grifone, ed Aquilante,
Cent' altri, e più, che pure a questo passo
Stati eran presi alcuni giorni innante,
Macomettani, e gente di Battesmo,
Che tutti liberai quel dì medesmo.

XXXIX.

Vous devriez vous rappeller cependant que seul, sans épée ni cimeterre, n'ayant pour armes qu'un tronçon de lance, j'ai dissipé une troupe nombreuse de Chevaliers armés. Gradasse, quoiqu'avec dépit et en rougissant, raconte à qui veut l'entendre qu'il fut autrefois mon prisonnier dans un château de la Syrie; et Gradasse est autrement fameux que Roger.

XL.

Ce Roi Gradasse avoue aussi, de même que votre parent Isolier, et Sacripant, ce Sacripant, Roi de Circassie, et le fameux Griffon, et Aquilant, et cent autres au moins, Mahométans ou Chrétiens, que peu de jours auparavant, ils avoient été pris à ce passage, et que je les délivrai tous ce même jour.

XLI.

Ils sont encore frappés d'étonnement, des prodiges que je fis dans cette journée; prodiges plus grands, que si j'avois à me défendre contre l'armée des Maures et celle des François; et vous craignez que Roger, ce jeune damoiseau, seul contre moi, soit redoutable à mon honneur ou à ma vie! et maintenant que je possede Durandal et toute l'armure d'Hector, c'est ce Roger qui cause votre effroi!

XLII.

Ah! que ne m'a-t-il été permis de vous conquérir les armes à la main? Je vous aurois donné de telles preuves de ma valeur, que vous pourriez prévoir à l'heure même le sort qui attend Roger. Essuyez donc vos larmes, et, au nom de l'amour, éloignez ces funestes augures. Soyez certaine que c'est mon honneur seul, et non cette aigle, objet de notre dispute, qui m'entraîne au combat.

XLI.

Non cessa ancor la maraviglia loro
Della gran prova, ch' io feci quei giorno;
Maggior che se l' esercito del Moro,
E del Franco inimici avessi intorno.
Ed or potrà Ruggier, giovane soro,
Farmi da solo a solo o danno, o scorno?
Ed or che ho Durindana, e l' armatura
D' Ettor, vi dee Ruggier metter paura?

XLII.

Deh, perchè dianzi in prova non venni io,
Se far di voi con l' arme io potea acquisto?
So che v' avrei sì aperto il valor mio,
Che avreste il fin già di Ruggier previsto.
Asciugate le lagrime; e per Dio
Non mi fate uno augurio così tristo;
E siate certa che 'l mio onor m' ha spinto,
Non nello scudo il bianco augel dipinto.

XLIII.

Così disse egli, e molto ben risposto
Gli fu dalla mestissima sua Donna,
Che non pur lui mutato di proposto,
Ma di luogo avria mosso una colonna.
Ella era per dover vincer lui tosto,
Ancor che armato, e ch' ella fosse in gonna;
E l' avea indutto a dir, se 'l Re gli parla
D' accordo più, che volea contentarla;

XLIV.

E lo facea, se non tosto che al Sole
La vaga Aurora fe l' usata scorta,
L' animoso Ruggier, che mostrar vuole
Che con ràgion la bella Aquila porta,
Per non udir più d' atti, e di parole
Dilazion, ma far la lite corta,
Dove circonda il popol lo steccato,
Sonando il corno, s' appresenta armato.

XLIII.

Ainsi parla Mandricard; mais sa Dame désolée sut combattre toutes ses raisons; et comment n'eût-elle pas balancé ses desseins? Un rocher même, elle l'eût fait changer de place Cette Belle à demi-nue devoit l'emporter sur ce guerrier tout armé; déjà elle en avoit obtenu cette parole, que, si le Roi lui parle encore de trève, il fera tout pour la contenter.

XLIV.

C'en étoit fait, si à l'instant où la belle Aurore précède, selon son usage, le char du soleil, le vaillant Roger, jaloux de prouver que c'est avec raison qu'il porte l'aigle superbe, pour abréger le combat, et ne plus éprouver ni craindre de délai, ne se fût présenté sonnant du cor et tout armé, dans la lice que déjà le peuple environne.

XLV.

Dès que le fier Tartare entend ce son altier qui le défie au combat, il ne veut plus qu'on lui parle de paix. Il s'élance du lit, et crie qu'on lui apporte ses armes. Tant de fureur éclate dans ses regards, que Doralice elle-même n'ose plus risquer un seul mot d'accommodement; désormais le combat est inévitable.

XLVI.

Soudain il s'arme; à peine souffre-t-il de ses Écuyers leurs soins ordinaires. Il saute ensuite sur cet excellent cheval, que montoit jadis le vaillant défenseur de Pâris, et court vers la place destinée à vider par les armes ces terribles querelles. Le Roi, toute la cour s'y rendent à l'heure même, et le combat n'est pas long-tems différé.

XLV.

Tosto che sente il Tartaro superbo
Che alla battaglia il suono altier lo sfida,
Non vuol più dell' accordo intender verbo,
Ma si lancia del letto, ed arme grida;
E si dimostra sì nel viso acerbo,
Che Doralice istessa non si fida
Di dirgli più di pace, nè di tregua,
E forza è infin che la battaglia segua.

XLVI.

Subito s' arma, ed a fatica aspetta
Da' suoi scudieri i debiti servigi;
Poi monta sopra il buon cavallo in fretta,
Che del gran difensor fu di Parigi;
E vien correndo in ver la piazza, eletta
A terminar con l' arme i gran litigi.
Vi giunse il Re, e la Corte allora allora;
Sì che all' assalto fu poca dimora.

XLVII.

Posti lor furo, ed allacciati in testa
I lucidi elmi, e date lor le lance.
Segue la tromba a dare il segno presta,
Che fece a mille impallidir le guance.
Posero l' aste i Cavalieri in resta,
E i corridori punsero alle pance;
E venner con tale impeto a ferirsi,
Che parve il ciel cader, la terra aprirsi.

XLVIII.

Quinci, e quindi venir si vede il bianco
Augel, che Giove per l' aria sostenne,
Come nella Tessaglia si vide anco
Venir piu volte, ma con altre penne.
Quanto sia l' uno, e l' altro ardito e franco
Mostra il portar delle massicce antenne;
E molto più che a quello incontro duro,
Quai torri ai venti, o scogli all' onde furo.

XLVII.

On leur a bientôt lacé leurs casques étincelans ; on leur a donné leurs lances, et la trompette ne tarde pas à faire éclater le signal, qui fit pâlir presque tous les spectateurs. Les deux Chevaliers mettent leurs lances en arrêt, piquent leurs coursiers, et viennent se frapper avec une impétuosité si terrible, qu'on crut entendre se briser la terre et le ciel s'abymer.

XLVIII.

Des deux côtés s'avance cet oiseau blanc qui porte Jupiter dans la région éthérée, ainsi qu'on le voit souvent en Thessalie, mais avec un plumage différent. On reconnoît la force extrême et la haute valeur de l'un et de l'autre, à la maniere dont ils portent leurs antennes pesantes, et plus encore, en les voyant résister à ce choc épouvantable, comme une tour battue par les vents, comme un rocher heurté par les vagues.

XLIX.

Les éclats de leurs lances s'élèvent jusqu'aux cieux. Turpin, en cela très-véridique, assure que deux ou trois de ces tronçons étant montés jusqu'à la sphère du feu, en retomberent tout enflammés. Les deux Chevaliers tirent alors leurs épées, et se craignant peu l'un et l'autre, ils reviennent se charger mutuellement; chacun, au premier choc, porte à son ennemi un coup de pointe vers la visière.

L.

C'est à la visière que chacun porte le premier coup, sans chercher, pour démonter son adversaire, à lui tuer son cheval. C'eût été une action indigne: ces pauvres animaux ne sont pas cause du combat; et ceux qui croiroient que c'étoit l'effet d'une convention mutuelle, connoîtroient bien peu les antiques usages, et se tromperoient beaucoup. Sans autre convention, c'étoit une honte, un crime, un éternel déshonneur de frapper un cheval.

XLIX.

I tronchi fino al ciel ne sono ascesi,
Scrive Turpin, verace in questo loco,
Che due, o tre giù ne tornaro accesi,
Ch' eran saliti alla sfera del foco.
I Cavalieri i brandi aveano presi;
E come quei, che si temeano poco,
Si ritornaro incontra; e a prima giunta
Ambi alla vista si ferir di punta.

L.

Ferirsi alla visiera al primo tratto,
E non miraron, per mettersi in terra,
Dare ai cavalli morte, ch' è mal' atto,
Perch' essi non han colpa della guerra.
Chi pensa che tra lor fosse tal patto,
Non sa l' usanza antica, e di molto erra;
Senz' altro patto era vergogna, e fallo,
E biasmo eterno a chi feria 'l cavallo.

L I.

Ferirsi alla visiera, ch' era doppia,
Ed appena anco a tanta furia resse.
L' un colpo appresso all' altro si raddoppia;
Le botte più che grandine son spesse,
Che spezza fronde, e rami, e grano, e stoppia,
E uscire in van fa la sperata messe.
Se Durindana, e Balisarda taglia
Sapete, e quanto in queste mani vaglia.

L I I.

Ma degno di se colpo ancor non fanno,
Sì l' uno, e l' altro ben sta sull' avviso.
Uscì da Mandricardo il primo danno,
Per cui fu quasi il buon Ruggiero ucciso.
D' uno di quei gran colpi, che far sanno,
Gli fu lo scudo per mezzo diviso,
E la corazza apertagli di sotto,
E fin sul vivo il crudel brando ha rotto.

L I.

Ils se frappent donc à la visiere qui étoit double, et qui cependant put résister à peine à leur fureur. Leurs coups précipités se suivent de près, et tombent sur leurs armes aussi serrés que la grêle qui brise les feuilles, les rameaux, les grains et les chanvres, et détruit l'espoir de la moisson. Vous savez si Durandal, si Balizarde sont tranchantes, et de quoi elles sont capables entre de pareilles mains.

L I I.

Cependant il ne s'est pas fait encore aucun exploit digne d'eux, tant l'un et l'autre est bien sur ses gardes. Ce fut de Mandricard que partit le premier coup funeste, qui pensa coûter la vie au brave Roger. Un de ces coups, comme ils en savent porter, fend son écu par le milieu, va trouver en-dessous sa cuirasse, que la cruelle épée entr'ouvre jusqu'à la chair vive.

LIII.

Ce coup terrible glaça d'effroi les spectateurs, par intérêt pour Roger. On n'ignoroit pas qu'il avoit pour lui la plupart des suffrages, s'il ne les réunissoit pas absolument tous ; et si la fortune secondoit les vœux du plus grand nombre, Mandricard auroit déjà perdu la vie ou la liberté ; ainsi tout le camp paroît frappé de cette blessure.

LIV.

Je croirois volontiers qu'un Ange intervint, pour sauver ce Chevalier de cette atteinte funeste. Aussi-tôt, et plus terrible qu'il ne fut jamais, Roger y répondit, en frappant de son épée sur la tête de Mandricard ; mais sa colere est si violente et si prompte, il porte ce coup avec tant de précipitation, qu'il me paroît excusable de ne l'avoir pas donné de taille.

LIII.

L' aspra percossa agghiacciò il cor nel petto
Per dubbio di Ruggiero ai circostanti,
Nel cui favor si conoscea l' affetto
Dei più inchinar, se non di tutti quanti.
E se Fortuna ponesse ad effetto
Quel che la maggior parte vorria innanti,
Già Mandricardo saria morto, o preso;
Sì che 'l suo colpo ha tutto il Campo offeso.

LIV.

Io credo che qualche Angel s' interpose
Per salvar da quel colpo il Cavaliero.
Ma ben senza più indugio gli rispose
Terribil più che mai fosse Ruggiero.
La spada in capo a Mandricardo pose;
Ma sì lo sdegno fu subito, e fiero,
E tal fretta gli fe, ch' io men l' incolpo,
Se non mandò a ferir di taglio il colpo.

L V.

Se Balisarda lo giungea del dritto,
L' elmo d' Ettorre era incantato in vano.
Fu sì del colpo Mandricardo afflitto,
Che si lasciò la briglia uscir di mano.
D' andar tre volte accenna a capo fitto,
Mentre scorrendo va d' intorno il piano
Quel Brigliador, che conoscete al nome,
Dolente ancor delle mutate some.

L V I.

Calcata serpe mai tanto non ebbe,
Nè ferito leon, sdegno, e furore,
Quanto il Tartaro poi che si riebbe,
Dal colpo, che di se lo trasse fuore.
E quanto l' ira, e la superbia crebbe,
Tanto, e più crebbe in lui forza, e valore.
Fece spiccare a Brigliadoro un salto
Verso Ruggiero, e alzò la spada in alto.

L V.

S'il eût été atteint du tranchant de Balizarde, inutilement l'armet d'Hector eût été enchanté. Mandricard est tellement étourdi du coup, qu'il laisse aller la bride, menace trois fois de tomber à la renverse, tandis que Bridedor, ce coursier dont le nom vous est connu, triste encore d'avoir changé de maître, l'emporte tout autour du camp.

L V I.

Ni le serpent qu'on a foulé sous l'herbe, ni le lion blessé, ne sentirent jamais tant de fureur et de rage, que le Tartare, après avoir repris le sentiment qui venoit de lui être ravi. Autant son orgueil et sa furie s'en augmentent, autant s'accroissent en lui la force et la valeur. Il fait faire à Bridedor un saut droit à Roger, et tient son épée élevée.

LVII.

Dressé sur les étriers, il dirige son coup vers l'armet, et croit véritablement cette fois le pourfendre jusqu'à la poitrine. Mais Roger, plus prompt que lui, avant que son bras ait accompli ce funeste dessein, lui lance en dessous la pointe acérée de son glaive, et fait une large ouverture au plastron qui le défendoit sous l'aisselle droite.

LVIII.

A son retour Balizarde ramene avec elle un sang bouillant et vermeil, et empêche ainsi que Durandal ne descende avec une impétuosité trop dangereuse; et cependant Roger est renversé jusques sur la croupe, et fronce le sourcil de douleur. Si le casque qu'il avoit en tête eût été de moindre trempe, le coup devenoit pour lui mémorable à jamais.

L V I I.

Levossi in su le staffe, ed all' elmetto
Segnogli, e si credette veramente
Partirlo a quella volta fino al petto;
Ma fu di lui Ruggier più diligente,
Che pria che 'l braccio scenda al duro effetto,
Gli caccia sotto la spada pungente,
E gli fa nella maglia ampla finestra,
Che sotto difendea l' ascella destra.

L V I I I.

E Balisarda al suo ritorno trasse
Di fuori il sangue tepido, e vermiglio;
E vietò a Durindana, che calasse
Impetuosa con tanto periglio;
Benchè fin sulla groppa si piegasse
Ruggiero, e per dolor strignesse il ciglio;
E s' elmo in capo avea di peggior tempre,
Gli era quel colpo memorabil sempre.

the arm - pit

LIX.

Ruggier non cessa; e spinge il suo cavallo,
E Mandricardo al destro fianco trova.
Quivi scelta finezza di metallo,
E ben condotta tempra poco giova
Contra la spada, che non scende in fallo,
Che fu incantata, non per altra prova
Che per far che a' suoi colpi nulla vaglia
Piastra incantata, ed incantata maglia.

LX.

Taglionne quanto ella ne prese, e insieme
Lasciò ferito il Tartaro nel fianco;
Che 'l ciel bestemmia, e di tant' ira freme,
Che 'l tempestoso mare è orribil manco.
Or s' apparecchia a por le forze estreme:
Lo scudo, ove in azzurro è l' augel bianco,
Vinto da sdegno si gittò lontano,
E mise al brando e l' una, e l' altra mano.

LIX.

Roger ne se rebute pas, il pousse son cheval, et découvre Mandricard au côté droit. Ici le métal le plus fin, le mieux choisi, ni la trempe la plus dure, ne servent de rien contre cette épée, qui ne frappe jamais envain; qui ne fut enchantée elle même, qu'afin que ni mailles ni plastrons enchantés ne fussent à l'abri de ses coups.

LX.

Elle perça donc tout ce qu'elle atteignit, et fit en même tems une large blessure dans le flanc du Tartare, qui blasphême le Ciel et frémit d'une si violente fureur, que la mer soulevée par les vents est moins horrible. Il se dispose à faire un dernier effort. Outré de rage, il jette au loin l'écu qui porte l'oiseau blanc sur un champ d'azur, et des deux mains empoigne son épée.

LXI.

Ah! lui dit Roger, c'en est assez. Tu fais bien voir que tu ne mérites pas cette noble enseigne; tu la jettes maintenant, et tout-à-l'heure tu l'as brisée entre mes mains. Cesse donc désormais d'y prétendre. En disant ces mots, il n'éprouva que trop toute la force de Durandal, qui tomba sur sa tête avec une telle furie, que le poids d'une montagne lui eût paru moins lourd à supporter.

LXII.

Le fer lui fend la visiere par le milieu: bien lui prit qu'elle fut éloignée de son visage; il descend ensuite sur l'arçon ferré, que deux lames d'acier ne purent garantir; de-là touche au harnois, qu'il ouvre comme de la cire, malgré l'armure qui le couvroit, et fait à Roger une blessure si profonde à la cuisse, qu'il fut long-tems ensuite à en guérir.

LXI.

Ah (disse a lui Ruggier) senza più, basti
A mostrar che non merti quella insegna,
Che or tu la getti, e dianzi la tagliasti,
Nè potrai dir mai più che ti convegna.
Così dicendo, forza è ch' egli attasti
Con quanta furia Durindana vegna,
Che sì gli grava, e sì gli pesa in fronte,
Che più leggier potea cadervi un monte:

LXII.

E per mezzo gli fende la visiera;
Buon per lui, che dal viso si discosta;
Poi calò sull' arcion, che ferrato era,
Nè lo difese averne doppia crosta.
Giunse alfin sull' arnese, e come cera
L' aperse, con la falda sopra posta;
E ferì gravemente nella coscia
Ruggier, sì che assai stette a guarir poscia.

LXIII.

Dell' un, come dell' altro, fatto rosse
Il sangue l' arme avea con doppia riga,
Tal che diverso era il parer chi fosse
Di lor, che avesse il meglio in quella briga.
Ma quel dubbio Ruggier tosto rimosse.
Con la spada, che tanti ne castiga,
Mena di punta, e drizza il colpo crudo
Onde gittato avea colui lo scudo.

LXIV.

Fora della corazza il lato manco,
E di venire al cor trova la strada,
Che gli entra più d' un palmo sopra il fianco;
Sì che convien che Mandricardo cada
D' ogni ragion, che può nell' augel bianco,
O che può aver nella famosa spada;
E della cara vita cada insieme,
Che più che spada, e scudo assai gli preme.

LXIII.

L'un et l'autre, par deux longs ruisseaux de sang, empourproit également ses armes; il étoit donc bien difficile de décider encore qui des deux avoit l'avantage de ce combat; mais Roger dissipa bientôt ce doute. De la pointe de cette épée fatale à tant d'autres, il porte un coup funeste à son ennemi, du côté que son bouclier ne défendoit plus.

LXIV.

L'épée perce le côté gauche de la cuirasse, et y pénétrant de plus d'une palme, trouve le chemin qui la conduit au cœur. C'est alors qu'il faut que Mandricard renonce à tous ses droits sur l'aigle blanche, à tous ceux qu'il peut avoir sur la fameuse épée, et qu'il renonce même à la vie, bien plus précieuse pour lui qu'une épée et qu'un bouclier.

LXV.

Le malheureux guerrier ne mourut pas sans vengeance : à l'instant même où il reçut l'atteinte mortelle de cette épée, qui déjà n'est presque plus à lui, il se hâte de porter à Roger un coup qui lui auroit fendu la tête, si ce Héros n'avoit d'avance diminué ses forces, ne lui avoit ôté beaucoup de sa vigueur. Il les lui ravit cette vigueur et cette force, alors qu'il le blessa sous le bras droit.

LXVI.

Le coup que Mandricard porte à Roger à l'instant où celui-ci lui ôte la vie, est tel qu'un cercle de fer, quoique fort épais, et une coëffe d'acier qui le couvroit en furent partagés. Durandal pénètre la peau, les os du crâne, et entre de deux doigts dans la tête de Roger. Ce Guerrier, tout étourdi, tombe sur l'arène, et de sa blessure verse un ruisseau de sang.

L X V.

Non morì quel meschin senza vendetta,
Che a quel medesmo tempo che fu colto,
La spada poco sua menò di fretta,
Ed a Ruggiero avria partito il volto,
Se già Ruggier non gli avesse intercetta
Prima la forza, e assai del vigor tolto;
Di forza, e di vigor troppo gli tolse
Dianzi, che sotto il destro braccio il colse.

L X V I.

Da Mandricardo fu Ruggier percosso
Nel punto ch' egli a lui tolse la vita,
Tal che un cerchio di ferro, ancor che grosso,
E una cuffia d' acciar ne fu partita.
Durindana tagliò cotenna, ed osso,
E nel capo a Ruggiero entrò due dita.
Ruggier stordito in terra si riversa,
E di sangue un ruscel dal capo versa.

LXVII.

Il primo fu Ruggier, che andò per terra;
E dipoi stette l' altro a cader, tanto
Che quasi crede ognun, che della guerra
Riporti Mandricardo il pregio, e il vanto;
E Doralice sua, che con gli altri erra,
E che quel dì più volte ha riso, e pianto,
Dio ringraziò con mani al ciel supine,
Che avesse avuto la pugna tal fine.

LXVIII.

Ma poi che appare a manifesti segni
Vivo chi vive, e senza vita il morto;
Nei petti dei fautor mutano regni,
Di là mestizia, e di quà vien conforto.
I Re, i Signori, i Cavalier più degni
Con Ruggier, che a fatica era risorto,
A rallegrarsi, ed abbracciarsi vanno,
E gloria senza fine, e onor gli danno.

LXVII.

C'est Roger qui le premier fut renversé à terre. L'autre ensuite mit tant de tems à tomber, que chacun fut près de croire que Mandricard remportoit le prix et la gloire de ce combat. Sa Doralice, qui s'y trompe comme les autres, et qui plus d'une fois en ce jour a passé de la joie à la douleur, déjà les mains élevées vers le Ciel, lui rend graces de ce qu'il a donné à ce combat un tel succès.

LXVIII.

Mais lorsqu'à des signes certains on reconnut que l'un respiroit encore, et que l'autre étoit sans vie, les sentimens changerent dans les cœurs intéressés des spectateurs; là où régnoit la tristesse, règne alors la plus douce satisfaction. Le Roi, les Princes, les Chevaliers d'élite courent vers Roger, qui s'est relevé avec beaucoup de peine, le félicitent, l'embrassent, et ne cessent de le combler d'éloges et d'honneurs

LXIX.

Chacun d'eux lui témoigne son contentement, et le cœur est d'accord avec la bouche. Le seul Gradasse est agité de pensées bien différentes de celles qu'il cherche à exprimer. La joie éclate sur son visage, mais secrètement dévoré d'envie contre un si glorieux exploit, il maudit le sort ou le hasard qui fit sortir du vase le nom de Roger.

LXX.

Que dirai-je de l'accueil, des caresses infinies, et si tendres et si sinceres, que fit à Roger le Roi Agramant, lui qui, sans ce Héros, n'avoit pas voulu déployer ses bannieres, ni quitter les bords de l'Afrique, ni, malgré ses troupes nombreuses, hasarder sans lui le sort des combats? Maintenant que, sous ses coups, est éteinte la race du Roi Agrican, il l'estime plus lui seul que tout le monde ensemble.

L X I X.

Ognun s' allegra con Ruggiero, e sente
Il medesmo nel cor, che ha nella bocca.
Sol Gradasso il pensiero ha differente
Tutto da quel, che fuor la lingua scocca.
Mostra gaudio nel viso, e occultamente
Del glorioso acquisto invidia il tocca;
E maledice, o sia destino, o caso,
Il qual trasse Ruggier prima del vaso.

L X X.

Che dirò del favor, che delle tante
Carezze e tante, affettuose e vere;
Che fece a quel Ruggiero il Re Agramante,
Senza il qual dare al vento le bandiere,
Nè volle mover d' Africa le piante,
Nè senza lui si fidò in tante schiere?
Or che del Re Agricane ha spento il seme
Prezza più lui che tutto il Mondo insieme.

LXXI.

Nè di tal volontà gli uomini soli
Eran verso Ruggier, ma le donne anco,
Che d'Africa, e di Spagna fra gli stuoli
Eran venute al tenitorio Franco;
E Doralice stessa, che con duoli
Piangea l' amante suo pallido, e bianco,
Forse con l' altre ita sarebbe in schiera,
Se di vergogna un duro fren non era.

LXXII.

Io dico forse, non ch' io ve l' accerti,
Ma potrebbe esser stato di leggiero,
Tal la bellezza, e tali erano i merti,
I costumi, e i sembianti di Ruggiero.
Ella, per quel che già ne siamo esperti,
Sì facile era a variar pensiero,
Che per non si veder priva d' amore,
Avria potuto in Ruggier porre il core.

LXXI.

Et ce n'est pas seulement des hommes que Roger obtenoit ces sentimens ; il en inspiroit de semblables aux Dames qui étoient venues en France avec les armées d'Espagne et d'Afrique. Doralice elle-même, qui, remplie de deuil, gémissoit alors sur le corps pâle et inanimé de son amant, Doralice peut-être auroit fait nombre avec les autres, si le frein pénible de la honte ne l'eût retenue.

LXXII.

Je dis peut-être ; je ne veux pas l'assurer : seulement à la rigueur, cela étoit possible ; tant la beauté, les graces, le caractere, le mérite enfin de Roger avoient de pouvoir. D'ailleurs, et nous en avons déjà la preuve, cette belle étoit si prompte à changer de sentiment, que pour ne pas laisser de vide dans son ame, elle auroit bien pu chercher à y placer Roger.

LXXIII.

Mandricard vivant lui convenoît à merveilles, mais qu'en eût-elle fait après sa mort? Il valoit mieux qu'elle cherchât un amant pourvu de la vigueur nécessaire pour lui offrir ses services et la nuit et le jour. Cependant on n'avoit pas tardé à faire venir le plus habile chirurgien de l'armée, qui, après avoir examiné les blessures de Roger, répondit de sa vie.

LXXIV.

Rempli d'attentions pour ce Guerrier, le Roi Agramant le fait coucher sous ses tentes; il veut l'avoir sans cesse sous les yeux, et lui prouver combien il l'aime, par les soins qu'il prend de lui. De sa propre main il suspend au lit de Roger le bouclier et toutes les autres armes qui appartinrent à Mandricard: toutes ses armes, excepté Durandal, qui fut réservée au Roi de Séricane.

LXXIII.

Per lei buono era vivo Mandricardo,
Ma che ne volea far dopo la morte?
Provveder le convien d'un, che gagliardo
Sia notte, e dì ne' suoi bisogni, e forte.
Non era stato in tanto a venir tardo
Il più perito Medico di corte,
Che di Ruggier veduta ogni ferita,
Già l'avea assicurato della vita.

LXXIV.

Con molta diligenza il Re Agramante
Fece colcar Ruggier nelle sue tende;
Chè notte, e dì veder sel vuole innante,
Sì l'ama, e sì di lui cura si prende.
Lo scudo al letto, e l'arme tutte quante,
Che fur di Mandricardo, il Re gli appende:
Tutte le appende, eccetto Durindana,
Che fu lasciata al Re di Sericana.

LXXV.

Con l'arme l'altre spoglie a Ruggier sono
Date di Mandricardo; e insieme dato
Gli è Brigliador, quel destrier bello e buono,
Che per furor Orlando avea lasciato.
Poi quello al Re diede Ruggiero in dono;
Chè s' avvide che assai gli saria grato.
Non più di questo; chè tornar bisogna
A chi Ruggiero in van sospira, e agogna.

LXXVI.

Gli amorosi tormenti, che sostenne
Bradamante aspettando, io v' ho da dire.
A Montalbano Ippalca a lei rivenne,
E nuova le arrecò del suo desire.
Prima di quanto di Frontin le avvenne
Con Rodomonte l' ebbe a riferire;
Poi di Ruggier, che ritrovò alla fonte
Con Ricciardetto, e i frati d' Agrismonte.

LXXV.

A ces armes, on joignit les autres dépouilles de Mandricard; on donna aussi à Roger Bridedor, ce coursier aussi beau qu'excellent, que dans l'accès de son délire Roland avoit abandonné. Depuis, Roger s'appercevant que ce cheval seroit très-agréable au Roi, lui en fit présent. Mais c'est assez parler de ce Héros; il est tems de retourner à celle qui se désole, et soupire envain après son retour.

LXXVI.

Je veux vous peindre les tourmens amoureux que Bradamante éprouvoit en attendant son amant. Hyppalque, retournée près d'elle à Montauban, lui avoit apporté des nouvelles de ce qu'elle aime. Elle lui raconta d'abord ce qui lui étoit arrivé avec Rodomont au sujet de Frontin; comment ensuite elle avoit trouvé Roger auprès de la fontaine, avec Richardet et les freres d'Aigremont.

LXXVII.

Elle ajouta comment il en étoit parti avec elle, dans l'espoir de rencontrer le Sarrasin, et de le punir de la lâcheté qu'il avoit eue d'enlever son cher Frontin à une femme; et comment, pour avoir pris un chemin différent, ce dessein n'avoit pas réussi. Elle lui détailla aussi les motifs qui avoient empêché Roger de venir à Montauban.

LXXVIII.

Elle n'oublia aucune des paroles dont Roger l'avoit chargée pour sa justification. Elle tira ensuite de son sein la lettre qu'il lui avoit remise pour elle. Bradamante, avec plus de trouble que de joie, prend et lit ce papier, qui, sans l'espoir qu'elle avoit eu de voir son amant lui-même, lui auroit causé bien plus de plaisir.

LXXVII.

E che con esso lei s' era partito
Con speme di trovare il Saracino,
E punirlo di quanto avea fallito
D' aver tolto a una donna il suo Frontino;
E che 'l disegno poi non gli era uscito,
Perchè diverso avea fatto il cammino.
La cagione anco, perchè non venisse
A Montalban Ruggier, tutta le disse.

LXXVIII.

E riferille le parole a pieno,
Che in sua scusa Ruggier le avea commesse.
Poi si trasse la lettera di seno,
Ch' egli le diè, perch' ella a lei la desse.
Con viso più turbato che sereno
Prese la carta Bradamante, e lesse;
Che, se non fosse la credenza stata
Già di veder Ruggier, fora più grata.

LXXIX.

L' aver Ruggiero ella aspettato, e in vece
Di lui vedersi ora appagar d' un scritto,
Del bel viso turbar l' aria le fece
Di timor, di cordoglio, e di despitto.
Baciò la carta diece volte, e diece,
Avendo a chi la scrisse il cor diritto.
Le lagrime vietar, che sù vi sparse,
Che co' sospiri ardenti ella non l' arse.

LXXX.

Lesse la carta quattro volte e sei,
E volle che altre tante l' imbasciata
Replicata le fosse da colei,
Che l' una e l' altra avea quivi arrecata,
Pur tuttavia piangendo; e crederei
Che mai non si saria più racchetata,
Se non avesse avuto pur conforto
Di rivedere il suo Ruggier di corto.

LXXIX.

Mais après avoir attendu Roger si longtems, à sa place ne recevoir qu'une simple lettre, voilà ce qui remplit cette ame sensible de crainte, de douleur et de dépit. Cependant elle la baisa cent et cent fois, en songeant à celui qui l'avoit écrite. Sans les larmes dont elle l'arrose, l'ardeur de ses soupirs eût suffi pour l'enflammer.

LXXX.

Elle relit cinq ou six fois la lettre, et se fait répéter autant de fois tous les discours de Roger, par celle qui avoit été chargée de ce double message. Cependant elle ne cesse de verser des larmes, et rien, je crois, n'auroit pu la consoler, si elle n'avoit eu l'espoir de revoir bientôt son amant.

LXXXI.

Quinze ou vingt jours étoient le terme que Roger avoit mis à son retour. Il l'avoit même promis à Hyppaique avec tant de sermens, qu'il n'étoit pas à craindre qu'il y manquât. Hélas, disoit-elle, qui me rassurera contre les accidens si communs dans toutes les circonstances de la vie, mais sur-tout à la guerre, et dont un seul peut empêcher Roger de revenir jamais !

LXXXII.

Ah ! Roger, mon cher Roger, qui l'auroit pu croire ? Tandis que je t'aime plus que ma propre vie, non-seulement il en est d'autres, mais ce sont tes plus cruels ennemis que tu préferes à moi. Tu donnes tes secours à ceux que tu devrois accabler, et ceux que tu devrois secourir, tu les accables. Je ne sais si tu dois en attendre de la honte ou de la gloire, quand tu es si aveugle à récompenser ou à punir.

LXXXI.

Termine a ritornar quindici, o venti
Giorni avea Ruggier tolto; ed affermato
L' avea ad Ippalca poi con giuramenti
Da non temer che mai fosse mancato.
Chi m' assicura, oimè, degli accidenti,
(Ella dicea) che han forza in ogni lato,
Ma nelle guerre più, che non distorni
Alcun tanto Ruggier, che più non torni?

LXXXII.

Oimè, Ruggiero, oimè chi avria creduto,
Che avendoti amato io più di me stessa,
Tu più di me, non ch' altri, ma potuto
Abbi amar gente, tua nemica espressa?
A chi opprimer dovresti doni ajuto;
Chi tu dovresti aitare è da te oppressa.
Non so se biasmo, o laude esser ti credi,
Che al premiar, e al punir sì poco vedi.

LXXXIII.

Fu morto da Trojan (non so se 'l sai)
Il padre tuo, ma fino ai sassi il sanno;
E tu del figlio di Trojan cura hai,
Che non riceva alcun disnor, nè danno.
È questa la vendetta che ne fai,
Ruggiero? e a quei, che vendicato l' hanno,
Rendi tal premio, che del sangue loro
Me fai morir di strazio, e di martoro?

LXXXIV.

Dicea la Donna al suo Ruggiero assente
Queste parole, ed altre lagrimando,
Non una sola volta, ma sovente.
Ippalca la venía pur confortando
Che Ruggier servirebbe interamente
Sua fede, e ch' ella l' aspettasse, quando
Altro far non potea, fino a quel giorno,
Che avea Ruggier prescritto al suo ritorno.

LXXXIII.

Ton pere fut massacré par Trojan : je ne sais si tu l'ignores, mais les pierres mêmes en sont informées ; et c'est au fils de Trojan que tu prodigues tes soins ! C'est pour son honneur, pour son intérêt que tu te sacrifies ! Est-ce ainsi, Roger, que tu venges ton pere ? Et ceux qui l'ont vengé, quel prix en reçoivent-ils de toi, lorsque moi, qui suis de leur sang, tu me fais mourir de douleur et d'inquiétude ?

LXXXIV.

Tels étoient en partie les reproches que Bradamante en pleurs adressoit à son cher Roger en son absence ; et non pas une fois, mais à tout instant. Hyppalque s'empressoit à la consoler, l'assuroit que Roger lui garderoit inviolablement sa foi, et l'engageoit à l'attendre, ne pouvant pas mieux faire, jusqu'au tems fixé par lui-même pour son retour.

LXXXV.

Les représentations d'Hyppalque, et l'Espérance, cette compagne ordinaire des amans, eurent assez de pouvoir dans son ame, pour calmer quelque tems ses craintes et sa douleur. Elles la déterminerent à rester fixement attachée à Montauban jusqu'au terme, au terme promis, assuré par serment, et que Roger observa cependant avec si peu d'exactitude.

LXXXVI.

Mais si Roger ne tint pas sa promesse, il ne faut pas tout-à-fait l'en accuser. Entraîné tantôt par un motif, tantôt par un autre, il fut forcé de manquer au jour convenu. Il lui fallut d'ailleurs rester au lit plus d'un mois entre la mort et la vie, tant s'accrut après le combat la douleur des blessures qu'il avoit reçues du Tartare.

LXXXV.

I conforti d' Ippalca, e la speranza,
Che degli amanti suole esser compagna,
Alla tema, e al dolor tolgon possanza
Di far, che Bradamante ognora piagna.
In Montalban senza mutar mai stanza
Voglion che fino al termine rimagna,
Fino al promesso termine, e giurato,
Che poi fu da Ruggier male osservato.

LXXXVI.

Ma ch' egli alla promessa sua mancasse
Non però debbe aver la colpa affatto;
Chè una causa, ed un' altra sì lo trasse,
Che gli fu forza preterire il patto.
Convenne che nel letto si colcasse,
E più d' un mese si stesse di piatto
In dubbio di morir, sì il dolor crebbe
Dopo la pugna che col Tartaro ebbe.

LXXXVII.

L' innamorata Giovane l' attese
Tutto quel giorno, e desiollo in vano;
Nè mai ne seppe, fuor quanto n' intese
Ora da Ippalca, e poi dal suo germano,
Che le narrò che Ruggier lui difese,
E Malagigi liberò, e Viviano.
Questa novella, ancor che avesse grata,
Pur di qualche amarezza era turbata;

LXXXVIII.

Chè di Marfisa in quel discorso udito
L' alto valore, e le bellezze avea;
Udì come Ruggier s' era partito
Con esso lei, e che d' andar dicea
Là, dove con disagio in debol sito
Mal sicuro Agramante si tenea.
Sì degna compagnia la Donna lauda,
Ma non che se n' allegri, o che l' applauda.

LXXXVII.

La jeune amante l'attendit tout ce jour, et l'attendit envain. Depuis leur séparation, elle n'en avoit reçu de nouvelles que par Hyppalque, et ensuite par son jeune frere, qui lui apprit comment Roger, après lui avoir sauvé la vie, avoit délivré Maugis et Vivien. Quoique le récit de cette circonstance lui fut très-agréable, il fut cependant mêlé de quelque amertume.

LXXXVIII.

Richardet avoit vanté dans son discours les graces et la haute valeur de Marphise. Il avoit appris à sa sœur que Roger étoit parti avec elle, et que leur projet étoit de se rendre aux lieux où Agramant affoibli, dans la détresse, se trouvoit mal en sûreté. La Dame a l'air de faire l'éloge d'une si digne compagnie, mais dans son ame elle est bien loin de l'approuver et de s'en réjouir.

LXXXIX.

Un violent soupçon s'y éleve. Si la beauté de Marphise est egale à ce qu'on en dit, et si jusqu'à ce jour ils ont été continuellement ensemble, ce seroit un miracle que Roger n'en fût pas épris. Cependant elle ne veut pas le croire encore : elle craint, elle espere : dans ce triste état elle attend le jour qui doit la rendre malheureuse ou contente ; et, occupée à soupirer, elle reste à Montauban sans oser en sortir.

XC.

Comme elle étoit dans ce beau château, celui qui en est le Prince et le Seigneur, le premier de ses freres (non pas le premier en âge, mais en dignités ; car il avoit deux freres plus âgés que lui) Renaud enfin, qui par l'éclat de sa gloire, a illustré tous les autres, comme le Soleil répand sa lumiere sur les planètes, arriva dans sa famille un beau matin, n'ayant qu'un seul page pour l'accompagner.

LXXXIX.

Ne picciolo è il sospetto, che la preme,
Chè, se Marfisa è bella come ha fama;
E che fino a quei dì sien giti insieme,
È maraviglia se Ruggier non l' ama.
Pur non vuol creder anco; spera, e teme;
E 'l giorno, che la può far lieta, e grama,
Misera aspetta; e sospirando stassi,
Da Montalban mai non movendo i passi.

XC.

Stando ella quivi, il Principe, il Signore
Del bel Castello, il primo de' suoi frati,
(Io non dico d' etade, ma d' onore,
Chè di lui prima duo n' erano nati)
Rinaldo, che di gloria, e di splendore,
Gli ha, come il Sol le stelle, illuminati;
Giunse al Castello un giorno in su la nona;
Nè, fuor che un paggio, era con lui persona.

XCI.

Cagion del suo venir fu, che da Brava
Ritornandosi un dì verso Parigi,
(Come v' ho detto che sovente andava
Per ritrovar d' Angelica vestigi)
Avea sentita la novella prava
Del suo Viviano, e del suo Malagigi,
Che eran per esser dati al Maganzese;
E perciò ad Agrismonte la via prese;

XCII.

Dove intendendo poi ch' eran salvati,
E gli avversarj lor morti, e distrutti,
E Marfisa, e Ruggiero erano stati,
Che gli aveano a quei termini ridutti,
E i suoi fratelli, e i suoi cug'n tornati
A Montalbano insieme erano tutti,
Gli parve ogni ora un' anno di trovarsi
Con esso lor là dentro ad abbracciarsi.

XCI.

Voici quelle étoit la cause de son arrivée. Un jour qu'il revenoit de Blaye vers Paris, (car je vous ai dit qu'il faisoit souvent cette route pour chercher les traces d'Angélique) il apprit la fâcheuse nouvelle de l'échange que devoit faire le Mayençois, de ses deux cousins Maugis et Vivien. Il avoit pris en conséquence le chemin d'Aigremont.

XCII.

Là il avoit appris leur délivrance, la défaite et la mort de leurs ennemis, et que c'étoit Roger et Marphise qui les avoient traités de la sorte. Ayant su aussi que ses cousins et ses freres étoient retournés tous ensemble à Montauban, dans l'impatience qu'il eut de s'y trouver avec eux, et de les embrasser, les heures lui parurent des années.

XCIII.

Renaud, arrivé à Montauban, combla de caresses sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres, et ses cousins à peine sortis de captivité. A le voir au milieu d'eux, on eût dit de l'hirondelle environnée de ses petits affamés, à qui dans son bec elle apporte la pâture. Après avoir séjourné un jour ou deux, il partit du château, et en emmena les autres avec lui.

XCIV.

Richard, Alard, Richardet, et Guichard, le plus âgé de ces enfans d'Aimon, et Maugis et Vivien, s'étant munis de leurs armes, marcherent à la suite du brave Paladin. Bradamante, qui attendoit toujours l'instant trop tardif pour ses desirs, dit à ses freres qu'elle étoit malade, et refusa de se joindre à eux.

XCIII.

Venne Rinaldo a Montalbano, e quivi
Madre, e moglie abbracciò, figli, e fratelli,
E i cugini, che dianzi eran cattivi,
E parve, quando egli arrivò tra quelli,
Dopo gran fame irondine, che arrivi
Col cibo in bocca ai pargoletti augelli.
E poi che un giorno vi fu stato, o dui,
Partissi, e fe partire altri con lui.

XCIV.

Ricciardo, Alardo, Ricciardetto, e d'essi
Figli d'Amone, il più vecchio Guicciardo,
Malagigi, e Vivian si furon messi
In arme dietro al Paladin gagliardo.
Bradamante aspettando che s'appressi
Il tempo, che al disio suo ne vien tardo,
Inferma disse alli fratelli ch'era,
E non volle con lor venire in schiera.

XCV.

E ben lor disse il ver, ch' ella era inferma,
Ma non per febbre, o corporal dolore;
Era il disio, che l' alma dentro inferma,
E le fa alterazion patir d' amore.
Rinaldo in Montalban più non si ferma,
E seco mena di sua gente il fiore.
Come a Parigi appropinquossi, e quanto
Carlo ajutò vi dirà l' altro Canto.

Fine del Canto trentesimo.

XCV.

Elle disoit la vérité en assurant qu'elle étoit malade ; non de la fièvre, ni d'aucun mal extérieur, mais de ce desir qui pénètre une ame languissante, et la rend susceptible de tous les accès de l'amour. Renaud ne s'arrête pas davantage à Montauban, et emmene avec lui l'élite des siens. Comment il s'approcha de Paris, et quel puissant secours en reçut Charlemagne, c'est ce que vous apprendrez dans l'autre Chant.

Fin du trentieme Chant.

CHANT TRENTE-UNIEME.

I.

QUEL état seroit plus agréable et plus doux que celui d'un cœur amoureux? Quelle vie offriroit plus de bonheur et de délices que celle qu'on passeroit dans les chaînes de l'amour, si le cœur de l'homme n'étoit pas sans cesse assiégé de ce soupçon fatal, de cette crainte, de ce tourment, de cette frénésie, de cette rage qu'on nomme jalousie?

II.

Si quelqu'autre amertume se mêle à ses douceurs infinies, elle ne sert qu'à en augmenter le charme; c'est la perfection, le raffinement de la volupté. Ainsi, la soif donne à l'eau même un goût exquis; la faim assaisonne les mets les plus simples; et ce n'est qu'après les horreurs de la guerre, qu'on connoît bien tout le prix de la paix.

CANTO TRENTESIMOPRIMO.

I.

Che dolce più, che più giocondo stato
Saria di quel d' un amoroso core?
Che viver più felice, e più beato,
Che ritrovarsi in servitù d' Amore,
Se non fosse l' uom sempre stimolato
Da quel sospetto rio, da quel timore,
Da quel martir, da quella frenesía,
Da quella rabbia, detta gelosía?

I I.

Però che ogni altro amaro, che si pone
Tra questa soavissima dolcezza,
È un augumento, una perfezione,
Ed è un condurre amore a più finezza:
L' acque parer fa saporite, e buone
La sete; e il cibo pel digiun s' apprezza;
Non conosce la pace, e non l' estima
Chi provato non ha la guerra prima.

III.

Se ben non veggon gli occhi ciò che vede
Ognora il core, in pace si sopporta:
Lo star lontano, poi quando si riede,
Quanto più lungo fu, più riconforta:
Lo stare in servitù senza mercede,
Pur che non resti la speranza morta,
Patir si può; chè premio al ben servire
Pur viene alfin, se ben tarda a venire.

IV.

Gli sdegni, le repulse, e finalmente
Tutti i martir d'amor, tutte le pene
Fan per lor rimembranza, che si sente
Con miglior gusto un piacer quando viene;
Ma se l'infernal peste una egra mente
Avvien che infetti, ammorbi, ed avvelene,
Se ben segue poi festa, ed allegrezza,
Non la cura l'amante, e non l'apprezza.

III.

On souffre sans impatience de n'avoir plus sous les yeux l'objet dont le cœur offre toujours l'image. Le retour efface les maux de l'absence, et plus elle fut longue, plus il a de douceurs. On peut même sans récompense rester sous les loix de ce qu'on adore, pourvu que tout espoir ne soit pas éteint ; car encore qu'il soit tardif, un jour vient enfin où l'on obtient le prix de son servage.

IV.

Les refus, les dédains, toutes les peines en un mot, toutes les souffrances de l'amour ne font que rendre, par un doux souvenir, ses faveurs plus piquantes, lorsqu'il lui plaît d'en accorder. Mais si la jalousie, cette peste infernale, attaque un cœur malade, s'en empare, le tourmente, l'infecte de ses poisons, plus de joie, plus de plaisir, le malheureux amant n'y est plus sensible, ne sauroit plus les goûter.

V.

C'est elle qui fait à l'ame une plaie funeste, envenimée, qu'aucune liqueur, qu'aucun remede ne peut guérir ; ni les paroles mystérieuses, ni les talismans des enchanteresses, ni la longue observation des astres favorables, ni toute l'expérience qu'eût jamais dans l'art magique Zoroastre son inventeur. Blessure cruelle, à nulle autre comparable, qui conduit l'homme au tombeau par la route du désespoir.

VI.

Blessure incurable, qu'un soupçon véritable ou faux imprime avec une égale facilité dans le cœur des amans ! Blessure qui fais en nous tant de ravages, que notre raison troublée, notre jugement offusqué nous rendent entièrement méconnoissables ! O jalousie perverse ! Devois-tu ravir aussi injustement à Bradamante toute sa consolation.

V.

Questa è la cruda, e avvelenata piaga,
A cui non val liquor, non vale impiastro,
Nè murmure, nè immag'ne di Saga,
Nè val lungo osservar di benigno astro,
Nè quanta esperienza d' arte maga
Fece mai l' inventor suo Zoroastro:
Piaga crudel, che sopra ogni dolore
Conduce l' uom, che disperato muore.

VI.

O incurabil piaga, che nel petto
D' un amator sì facile s' imprime
Non men per falso che per ver sospetto!
Piaga, che l' uom sì crudelmente opprime,
Che la ragion gli offusca, e l' intelletto,
E lo trae fuor delle sembianze prime!
O iniqua gelosia, che così a torto
Levasti a Bradamante ogni conforto!

VII.

Non di questo, che Ippalca, e che 'l fratello
Le avea nel core amaramente impresso,
Ma dico d' uno annunzio crudo e fello,
Che le fu dato pochi giorni appresso.
Questo era nulla a paragon di quello,
Ch' io vi dirò, mà dopo alcun digresso.
Di Rinaldo ho da dir primieramente,
Che ver Parigi vien con la sua gente.

VIII.

Scontraro il dì seguente in ver la sera
Un Cavalier, che avea una donna al fianco;
Con scudo, e sopravvesta tutta nera,
Se non che per traverso ha un fregio bianco.
Sfidò alla giostra Ricciardetto, ch' era
Dinanzi, e vista avea di guerrier franco;
E quel, che mai nessun ricusar volse,
Girò la briglia, e spazio a correr tolse.

VII.

Je ne parle pas de ce qu'elle apprit d'Hyppalque, ni de l'impression douloureuse qu'avoit fait dans son ame le récit de Richardet, mais d'une nouvelle fatale et désespérante qu'elle reçut peu de jours après. Ce qu'elle avoit souffert jusques-là n'est rien auprès de l'événement dont je vous rendrai compte, mais après quelques digressions. Il faut d'abord que je parle de Renaud, qui s'avance vers Paris avec sa troupe.

VIII.

Vers le soir du jour suivant, ils rencontrerent un Chevalier qui accompagnoit une Dame; son écu, sa soubreveste étoient tout noirs, mais coupés seulement par une raye blanche. Ce Chevalier défie à la joûte Richardet qui marchoit en avant, et dont la prestance annonçoit un vaillant guerrier. Celui-ci, qui jamais ne refusa personne, tourne aussitôt la bride, et prend du champ pour courir,

IX.

Sans en dire davantage, sans se faire mieux connoître pour ce qu'ils étoient, ils s'avancent l'un contre l'autre. Renaud et les autres Chevaliers s'arrêtent pour voir l'événement de ce combat. Voilà un homme que je vais renverser par terre, si je puis à ma fantaisie l'atteindre assez à plein, se disoit tout bas Richardet; mais l'effet fut contraire à sa pensée.

X.

Le Chevalier étranger lui porta sous la visiere un coup si violent, qu'il l'enleva de la selle, et l'étendit à la longueur de deux lances au-delà de son cheval. Aussitôt Alard se charge du soin de le venger; mais il se voit renversé sur la poussiere, tout étourdi, et fort mal à son aise, tant fut rude le coup qui dans cette terrible rencontre lui brisa son bouclier.

IX.

Senza dir altro, o più notizia darsi
Dell' esser lor, si vengono all' incontro.
Rinaldo, e gli altri Cavalier fermarsi
Per veder come seguiria lo scontro.
Tosto costui per terra ha da versarsi,
Se in luogo fermo a mio modo lo incontro;
Dicea tra se medesmo Ricciardetto;
Ma contrario al pensier seguì l' effetto:

X.

Però che lui sotto la vista offese
Di tanto colpo il Cavaliero istrano,
Che lo levò di sella, e lo distese
Più di due lance al suo destrier lontano.
Di vendicarlo incontinente prese
L' assunto Alardo, e ritrovossi al piano
Stordito, e male acconcio, sì fu crudo
Lo scontro fier, che gli spezzò lo scudo.

XI.

Guicciardo pone incontinente in resta
L'asta, che vede i due germani in terra,
Benchè Rinaldo gridi : resta, resta,
Chè mia convien che sia la terza guerra;
Ma l'elmo ancor non ha allacciato in testa,
Si che Guicciardo al corso si disserra;
Nè più degli altri si seppe tenere,
E ritrovossi subito a giacere.

XII.

Vuol Ricciardo, Viviano, e Malagigi;
E l'un prima dell'altro essere in giostra;
Ma Rinaldo pon fine ai lor litigi,
Che innanzi a tutti armato si dimostra;
Dicendo loro : è tempo ire a Parigi;
E saria troppo la tardanza nostra,
S'io volessi aspettar fin che ciascuno
Di voi fosse abbattuto ad uno ad uno.

X I.

Guichard met la lance en arrêt, dès qu'il voit ses deux freres désarçonnés, quoique Renaud lui crie : arrête, arrête, c'est à moi que ce troisieme combat appartient. Mais il n'avoit pas encore lacé son heaume, et Guichard en profite pour fournir sa carriere. Il n'y fut pas plus ferme que les autres, et se vit bientôt renversé comme eux.

X I I.

Richard, Vivien, Maugis se débattent à qui paroîtra le premier à la joûte ; mais Renaud termina le différend, en se montrant plutôt armé qu'eux tous. Il est tems d'arriver à Paris, leur dit-il ; nous serions trop retardés, s'il me falloit attendre ici qu'il vous ait tous abattus l'un après l'autre.

XIII.

C'est en lui-même, et de façon qu'on ne put l'entendre, qu'il dit ces mots qui auroient paru à ses compagnons trop piquans, trop injurieux. Déjà l'un et l'autre a pris du champ, et revient contre son adversaire avec une égale furie. Renaud, qui valoit à lui seul tous ceux de sa suite, n'est point renversé. Les lances se brisent comme du verre, sans que les chevaliers fléchissent seulement d'un doigt.

XIV.

Le choc des deux chevaux est si violent, qu'ils sont contraints de donner de la croupe en terre. Bayard se releve aussi-tôt; à peine interrompt-il sa course. L'autre a reçu une si rude atteinte, qu'il en a l'épaule et les reins brisés. Son maître le voyant mort, quitte les étriers, et d'un saut se trouve sur ses pieds à terre.

XIII.

Dissel tra se, ma non che fosse inteso,
Chè saria stato agli altri ingiuria, e scorno.
L' uno, e l' altro del campo avea già preso,
E si faceano incontro aspro ritorno.
Non fu Rinaldo per terra disteso,
Che valea tutti gli altri, ch' avea intorno.
Le lance si fiaccar come di vetro;
Nè i Cavalier si pregar oncia a dietro.

XIV.

L' uno, e l' altro cavallo in guisa urtosse
Che lor fu forza in terra a por le groppe.
Bajardo immantinente ridrizzosse
Tanto, che appena il correre interroppe.
Sinistramente sì l' altro percosse,
Che la spalla, e la schiena insieme roppe:
Il Cavalier, che 'l destrier morto vede,
Lascia le staffe, ed è subito in piede.

X V.

Ed al figlio d' Amon, che già rivolto
Tornava a lui con la man vota, disse:
Signore, il buon destrier, che tu m' hai tolto,
Perchè caro mi fu mentre che visse,
Mi faria uscir del mio debito molto,
Se così invendicato si morisse;
Sì che vientene, e fa ciò che tu puoi,
Perchè battaglia esser convien tra noi.

X V I.

Disse Rinaldo a lui: se 'l destrier morto,
E non altro ci de' porre a battaglia,
Un de' miei ti darò, piglia conforto,
Chè men del tuo non crederò che vaglia.
Colui soggiunse: tu sei mal accorto,
Se creder vuoi che d' un destrier mi caglia.
Ma poi che non comprendi ciò ch' io voglio,
Ti spiegherò più chiaramente il foglio.

X V.

Voyant que le fils d'Aimon, après avoir fourni sa course, revenoit à lui sans aucune arme : Chevalier, lui dit-il, l'excellent coursier dont vous venez de me priver m'étoit si cher pendant sa vie, que je croirois manquer à mon devoir, si je ne vengeois pas sa mort. Venez donc, et rassemblez toutes vos forces, car il faut qu'il y ait combat entre nous.

X V I.

Si ce n'est, lui dit Renaud, que la mort de votre cheval qui vous détermine à combattre, consolez-vous ; je vous en donnerai un des miens qui vaudra bien, je crois, celui que vous avez perdu. L'autre répond, c'est assez mal l'entendre, que d'imaginer que je me soucie d'un cheval ; mais puisque vous ne comprenez pas mieux mon intention, je vais vous l'expliquer plus clairement.

XVII.

Je veux dire que je croirois faire une faute, si je ne vous éprouvois pas également à l'épée. Je veux savoir si à ce nouveau jeu vous êtes de ma force ; si vous y valez plus ou moins que moi. Restez-donc à cheval, ou descendez-en, comme vous voudrez, pourvu que vos mains ne restent pas oisives. Je suis si jaloux de vous connoître l'épée à la main, que je consens à vous donner toute espèce d'avantage.

XVIII.

Renaud ne le tint guere dans l'attente. J'accepte le combat, lui dit-il, et pour vous mettre à votre aise, et vous ôter toute défiance des gens qui sont avec moi, ils marcheront devant jusqu'à ce que je les rejoigne : je ne garderai qu'un homme pour me tenir mon cheval. Il dit, et donna ordre à sa compagnie de poursuivre sa route.

XVII.

Vo' dir, che mi parria commetter fallo
Se con la spada non ti provassi anco,
E non sapessi se in quest' altro ballo
Tu mi sia pari, o se più vali, o manco.
Come ti piace, o scendi, o sta a cavallo,
Pur che le man tu non ti tenga al fianco,
Io son contento ogni vantaggio darti,
Tanto alla spada bramo di provarti.

XVIII.

Rinaldo molto non lo tenne in lunga,
E disse: la battaglia ti prometto;
E perchè tu sia ardito, e non ti punga
Di questi, che ho d'intorno, alcun sospetto,
Andranno innanzi fin ch' io li raggiunga,
Nè meco resterà fuor ch' un valletto,
Che mi tenga il cavallo; e così disse
Alla sua compagnia che se ne gisse.

XIX.

La cortesia del Paladin gagliardo
Commendò molto il Cavaliero estrano.
Smontò Rinaldo, e del destrier Bajardo,
Diede al valletto le redine in mano.
E poi che più non vede il suo stendardo,
(Il qual di lungo spazio è già lontano)
Lo scudo imbraccia, e stringe il brando fiero,
E sfida alla battaglia il Cavaliero.

XX.

E quivi s' incomincia una battaglia,
Di che altra mai non fu più fiera in vista.
Non crede l' un che tanto l' altro vaglia,
Che troppo lungamente gli resista.
Ma poi che 'l paragon ben li ragguaglia,
Nè l' un dell' altro più s' allegra, o attrista;
Pongon l' orgoglio, ed il furor da parte,
Ed al vantaggio loro usano ogni arte.

XIX.

Ce procédé, de la part du vaillant Paladin, donna de lui au Chevalier inconnu la plus haute idée. Renaud descend de cheval, remet la bride de Bayard entre les mains de l'écuyer, et lorsque la troupe qui porte sa banniere est assez éloignée pour qu'il l'ait perdue de vue, il embrasse son écu, tire du fourreau sa redoutable épée, et provoque le Chevalier.

XX.

Alors s'engage un combat tel qu'on n'en vit jamais de plus terrible. Aucun des deux ne croit à l'autre assez de vaillance, pour devoir lui résister long-tems. Mais voyant à l'épreuve que leurs forces sont égales, et que ni l'un ni l'autre n'a sujet encore de se plaindre ni de se réjouir, ils mettent de côté la fureur et l'orgueil, et emploient tout ce qu'ils ont d'adresse à triompher de leur ennemi.

XXI.

On entend retentir au loin avec un son horrible leurs coups affreux, qui enlevoient des morceaux de leurs épais boucliers, détachoient les clous de leurs cuirasses, et en brisoient les mailles. Mais il ne s'agit pas ici de bien porter les coups, autant que de les parer, chacun d'eux voulant se montrer égal à l'autre. La moindre faute de leur part leur seroit fatale à jamais.

XXII.

L'assaut avoit duré une heure, et plus de la moitié de la suivante. Déjà le Soleil étoit caché sous les ondes, et le voile des ténèbres s'étoit étendu de l'un à l'autre horizon, sans que ces guerriers eussent pris aucun repos, ni donné aucun relâche à leurs atteintes furieuses; ces guerriers, que ni la colere ni aucun ressentiment, mais le seul desir de la gloire avoit engagés au combat.

XXI.

S' odon lor colpi dispietati e crudi,
Intorno rimbombar con suono orrendo,
Ora levando i canti a' grossi scudi,
Schiodando or piastre, e quando maglie aprendo;
Nè quì bisogna tanto che si studi
A ben ferir quanto a parar, volendo
Star l' uno all' altro par; chè eterno danno
Lor può causare il primo error che fanno.

XXII.

Durò l' assalto un' ora, e più che 'l mezzo
D' un' altra, ed era il Sol già sotto l' onde,
Ed era sparso il tenebroso rezzo
Dell' orizon fino all' estreme sponde;
Nè riposato, o fatto altro intermezzo
Aveano alle percosse furibonde
Questi Guerrier, che non ira, o rancore,
Ma tratto all' arme avea disio d' onore.

XXIII.

Rivolve tuttavia tra se Rinaldo
Chi sia l' estrano Cavalier sì forte,
Che non pur gli sta contra ardito, e saldo;
Ma spesso il mena a rischio della morte;
E già tanto travaglio, e tanto caldo
Gli ha posto, che del fin dubita forte,
E volentier, se con suo onor potesse,
Vorria che quella pugna rimanesse.

XXIV.

Dall' altra parte il Cavaliero estrano;
Che similmente non avea notizia
Che quel fosse il Signor di Montalbano,
Quel sì famoso in tutta la milizia,
Che gli avea incontra con la spada in mano
Condotto così poca nimicizia,
Era certo che d' uom di più eccellenza
Non potessin dar l' arme esperienza.

XXIII.

Cependant Renaud pense en lui-même qui pouvoit être le Chevalier étranger, assez fort pour lui résister avec tant de valeur et d'audace, et qui même plus d'une fois lui avoit fait courir le danger de ses jours. Il l'a déjà réduit à un tel point de chaleur et de fatigue, qu'il commence à douter de l'événement; et s'il le pouvoit avec honneur, il cesseroit volontiers cette bataille.

XXIV.

De son côté, le Chevalier inconnu, qui ne se doute pas non plus que c'est contre le Seigneur de Montauban, ce Héros si fameux dans le monde guerrier, qu'un sujet d'aussi peu d'importance lui a mis les armes à la main, sait seulement qu'il seroit impossible de rencontrer un plus habile guerrier.

XXV.

Il voudroit bien n'avoir pas essayé de venger son cheval; et s'il ne craignoit la honte, il se retireroit de bon cœur d'une danse aussi périlleuse. La nuit avoit déjà tant d'épaisseur et d'obscurité, que leurs coups ne portoient presque plus qu'au hasard : incertains à frapper, à parer plus incertains encore, à peine voyoient-ils leurs épées dans leurs mains.

XXVI.

Le Héros de Montauban fut le premier à dire qu'ils avoient tort de se battre ainsi dans les ténèbres ; qu'ils devroient suspendre leur combat, et le remettre jusqu'au retour du paresseux Artur ; qu'en attendant l'inconnu pouvoit venir dans sa tente, où non-seulement il seroit aussi en sûreté que lui-même, mais qu'il y seroit honoré, accueilli avec autant d'égards, qu'en aucun lieu où il se soit jamais trouvé.

XXV.

Vorrebbe dell' impresa esser digiuno,
Che avea di vendicare il suo cavallo;
E se potesse senza biasmo alcuno,
Si trarria fuor del periglioso ballo.
Il Mondo era già tanto oscuro, e bruno,
Che tutti i colpi quasi ivano in fallo.
Poco ferire, e men parar sapeano,
Chè a pena in man le spade si vedeano.

XXVI.

Fu quel di Montalbano il primo a dire
Che far battaglia non denno all' oscuro,
Ma quella indugiar tanto, e differire,
Che avesse dato volta il pigro Arturo,
E che può intanto al padiglion venire,
Ove di se non sarà men sicuro;
Ma servito, onorato, e ben veduto
Quanto in loco, ove mai fosse venuto.

XXVII.

Non bisognò a Rinaldo pregar molto;
Chè 'l cortese Baron tenne l' invito.
Ne vanno insieme ove il drappel raccolto
Di Montalbano era in sicuro sito.
Rinaldo al suo scudiero avea già tolto
Un bel cavallo, e molto ben guernito,
A spada, e lancia, e ad ogni prova buono,
Ed a quel Cavalier fattone dono.

XXVIII.

Il guerrier peregrin conobbe quello
Esser Rinaldo, che venia con esso;
Chè prima che giungessero all' ostello
Venuto a caso era a nomar se stesso.
E perchè l' un dell' altro era fratello,
Si sentì dentro di dolcezza oppresso,
E di pietoso affetto tocco il core,
E lagrimò per gaudio, e per amore.

XXVII.

Renaud n'eut pas besoin de beaucoup de prieres ; le courtois Chevalier accepta sur-le-champ son invitation. Ils marchent ensemble vers l'endroit où la troupe de Montauban s'étoit rassemblée et mise en sûreté. Avant tout, Renaud prit des mains de son écuyer un fort beau cheval, richement enharnaché, à l'épreuve du combat, soit à la lance, soit à l'épée, et il en fit présent au Chevalier.

XXVIII.

Le guerrier étranger apprit qu'il étoit avec Renaud, parce qu'en marchant, et avant d'arriver à sa tente, celui-ci se nomma par hasard ; et comme il étoit son frere, un sentiment si doux, si affectueux, s'empara soudain de son cœur, que l'amour et la joie lui firent répandre un torrent de larmes.

XXIX.

Ce guerrier étoit Guidon-le-Sauvage, qui avoit long-tems voyagé par mer avec Marphise, Sansonnet et les fils d'Olivier, ainsi que je vous l'ai dit. Le traître Pinabel l'avoit empêché de revoir plutôt sa famille, en le retenant prisonnier dans son château, et l'obligeant de combattre pour le maintien de ses infâmes coutumes.

XXX.

Guidon, apprenant ainsi qu'il étoit avec Renaud, ce Paladin fameux par-dessus tous les Paladins, et qu'il avoit desiré de voir, comme un aveugle desire la lumiere qu'il a perdue, lui dit avec transport: ah! Seigneur, quel destin me poussoit à vous combattre, vous que j'ai depuis si long-tems aimé, que j'aime; vous, l'homme du monde que je veux le plus honorer?

XXIX.

Questo guerriero era Guidon Selvaggio,
Che dianzi con Marfisa, e Sansonetto,
E i figli d' Olivier molto viaggio
Avea fatto per mar, come v' ho detto.
Di non veder più tosto il suo lignaggio
Il fellon Pinabel gli avea interdetto,
Avendol preso, e a bada poi tenuto
Alla difesa del suo rio statuto.

XXX.

Guidon, che questo esser Rinaldo udío,
Famoso sopra ogni famoso Duce,
Che avuto avea più di veder disío
Che non ha il cieco la perduta luce,
Con molto gaudio disse : o Signor mio,
Qual fortuna a combatter mi conduce
Con voi che lungamente ho amato, ed amo,
E sopra tutto il Mondo onorar bramo?

XXXI.

Mi partorì Costanza nelle estreme
Ripe del mar Eusino : io son Guidone,
Concetto dello illustre inclito seme,
Come ancor voi, del generoso Amone.
Di voi vedere, e gli altri nosrri insieme
Il desiderio è del venir cagione;
E dove mia intenzion fu d' onorarvi,
Mi veggo esser venuto a ingiuriarvi.

XXXII.

Ma scusimi appo voi d' un error tanto,
Chi io non ho voi, nè gli altri conosciuto;
E s' emendar si può, ditemi quanto
Far debbo; chè in ciò far nulla rifiuto.
Poi che si fu da questo, e da quel canto
De' complessi iterati al fin venuto,
Rispose a lui Rinaldo : non vi caglia
Meco scusarvi più della battaglia;

XXXI.

Constance me donna le jour sur les rives écartées du Pont-Euxin. Je suis Guidon, et le sang noble et illustre du généreux Aimon coule dans mes veines, ainsi que dans les vôtres. Le desir de vous voir, et tous ceux de notre race, est ce qui m'amene en ces lieux; et lorsque mon dessein fut de vous rendre mes hommages, il semble que je ne sois venu que pour vous offenser.

XXXII.

Mais daignez excuser une erreur si grande, en songeant que ni vous ni les autres ne m'étiez connus. Si elle peut être réparée, dites-moi ce que je dois faire, rien ne pourra m'arrêter. Après qu'on se fut plusieurs fois de part et d'autre étroitement embrassé, Renaud lui répondit : ne cherchez point à justifier auprès de moi ce combat par aucune excuse.

XXXIII.

La grande valeur que vous y avez montrée, sert au contraire à me prouver par le plus sûr témoignage, que vous êtes un véritable rejetton de notre race antique. Si vous aviez des manieres plus douces, plus pacifiques, nous l'aurions cru plus difficilement; car le lion n'engendre point le daim, ni l'aigle et le faucon la timide colombe.

XXXIV.

En marchant ainsi sans cesser de discourir, ni de marcher en discourant, ils arrivent aux pavillons. Le brave Renaud raconte à sa compagnie que celui qu'il leur présente est Guidon, qu'ils ont tant desiré de voir, qu'ils ont attendu si long-tems. Toute la troupe le reçut avec beaucoup de joie, et chacun trouva qu'il ressembloit à son pere, le Duc Aimon.

XXXIII.

Chè per certificarne che voi sete
Di nostra antica stirpe un vero ramo,
Dar miglior testimonio non potete
Che 'l gran valor, che in vói chiaro proviamo;
Se più pacifiche erano, e quiete
Vostre maniere, mal vi credevamo;
Chè la damma non genera il leone,
Nè le colombe l' aquila, o il falcone.

XXXIV.

Non, per andar, di ragionar lasciando,
Non di seguir, per ragionar, lor via,
Vennero ai padiglioni, ove narrando
Il buon Rinaldo alla sua compagnía
Che questo era Guidon, che desiando
Veder, tanto aspettato aveano pria;
Molto gaudio apportò nelle sue squadre,
E parve a tutti assimigliarsi al padre.

XXXV.

Non dirò le accoglienze che gli fero
Alardo, Ricciardetto, e gli altri dui,
Che gli fece Viviano, ed Aldigiero,
E Malagigi, frati, e cugin sui;
Che ogni Signor gli fece, e Cavaliero,
Ciò che egli disse a loro, ed essi a lui;
Ma vi conchiuderò, che finalmente
Fu ben veduto da tutta la gente.

XXXVI.

Caro Guidone a' suoi fratelli stato
Credo sarebbe in ogni tempo assai;
Ma lor fu al gran bisogno ora più grato
Ch' esser potesse in altro tempo mai.
Poscia che 'l nuovo Sole incoronato
Del mare uscì di luminosi rai,
Guidon coi frati, e coi parenti in schiera
Se ne tornò sotto la lor bandiera.

XXXV.

Je ne parlerai pas de l'accueil que lui firent Alard, Richardet et ses deux autres freres, ainsi que ses cousins Vivien, Maugis et Aldigier; ni des caresses dont le comblerent tous les Seigneurs, tous les Chevaliers qui composoient cette troupe; ni de tout ce qu'il leur dit d'obligeant, ni des complimens qu'il en reçut. Il suffit de dire que tout le monde le vit avec un plaisir extrême.

XXXVI.

Je ne doute pas qu'en tout tems l'arrivée de Guidon n'eût été chere à tous ceux de sa famille, mais jamais elle ne pouvoit leur être plus agréable que dans les circonstances urgentes où ils se trouvoient. Dès qu'un nouveau soleil couronné de rayons sortit du sein de l'onde, Guidon se joignant à ses freres et à ses parens, se rangea sous leur banniere.

XXXVII.

En continuant ainsi de marcher, ils arriverent au bout de quelques jours sur les rives de la Seine, à moins de dix milles des portes assiégées de Paris. Là, leur bonne fortune leur fit rencontrer Aquilant et Griffon, ces deux guerriers si forts sous les armes; Griffon le Blanc, et Aquilant le Noir, fils d'Olivier et de Gismonde.

XXXVIII.

Avec eux causoit une dame, dont l'extérieur n'annonçoit pas un rang médiocre. Sa robe de soie blanche étoit relevée tout-au-tour par une broderie d'or. Sa figure annonçoit les graces et la beauté, quoique plongée dans la mélancolie et dans les larmes. A sa contenance et à ses gestes, elle paroissoit occupée d'une conversation très-importante.

XXXVII.

Tanto un giorno, ed un altro se n' andaro,
Che di Parigi alle assediate porte,
A men di dieci miglia, s' accostaro
In ripa a Senna, ove per buona sorte
Grifone, ed Aquilante ritrovaro,
I duo guerrier dall' armatura forte,
Grifone il bianco, ed Aquilante il nero,
Che partorì Gismonda d' Oliviero.

XXXVIII.

Con essi ragionava una Donzella
Non già di vil condizione in vista,
Che di sciamito bianco la gonnella
Fregiata intorno avea d' aurata lista,
Molto leggiadra in apparenza, e bella,
Fosse quantunque lagrimosa e trista;
E mostrava ne' gesti, e nel sembiante
Di cosa ragionar molto importante.

XXXIX.

Conobbe i Cavalier, come essi lui,
Guidon, che fu con lor pochi dì innanzi;
Ed a Rinaldo disse : eccovi dui,
A cui van pochi di valore innanzi;
E se per Carlo ne verran con nui,
Non ne staranno i Saracini innanzi.
Rinaldo di Guidon conferma il detto,
Che l' uno, e l' altro era guerrier perfetto.

X L.

Gli avea riconosciuti egli non manco;
Però che quelli sempre erano usati
L' un tutto nero, e l' altro tutto bianco
Vestir sull' arme, e molto andare ornati.
Dall' altra parte essi conobbero anco,
E salutar Guidon, Rinaldo, e i frati;
Ed abbracciar Rinaldo come amico,
Messo da parte ogni lor odio antico.

XXXIX.

Guidon, qui, depuis peu de tems, s'étoit trouvé avec ces Chevaliers, les reconnut très-bien, et en fut reconnu de même: voici deux hommes, dit-il à Renaud, que peu de gens surpassent en valeur; et s'ils nous accompagnent au secours de Charles, les Sarrasins ne tiendront pas devant nous. Renaud ajouta son témoignage à celui de Guidon, et assura que c'étoient d'excellens guerriers l'un et l'autre.

X L.

Il les avoit également reconnus, d'autant plus que ces deux freres étoient dans l'usage de porter une armure très-élégante, l'un toute noire, et l'autre toute blanche. Ils reconnurent de leur côté, et saluerent en même tems Guidon, Renaud et ses freres. Ils embrasserent Renaud comme ami, mettant de côté tout ancien ressentiment.

XLI.

Ils avoient été autrefois brouillés et en querelle ouverte, au sujet de Truffaldin, ce qu'il seroit trop long de raconter; mais oubliant alors leurs fureurs passées, ils se caresserent avec une affection fraternelle. Renaud ensuite aborda Sansonnet, qui avoit un peu tardé à les rejoindre : parfaitement instruit de son extrême valeur, il l'accueillit avec les égards qui lui étoient dûs.

XLII.

La dame affligée, qui connoissoit tous les Paladins, ayant reconnu Renaud en le voyant de plus près, lui apprit une nouvelle qui lui fut très-sensible. Seigneur, lui dit-elle, votre cousin, à qui l'Eglise et l'Empire sont si redevables, cet homme auparavant si respectable et si sage, Roland a perdu la raison, et va maintenant errant par le monde.

XLI.

S' ebbero un tempo in urta, e in gran dispetto
Per Truffaldin, che fora lungo a dire;
Ma quivi insieme con fraterno affetto
S' accarezzar, tutte obbliando l' ire.
Rinaldo poi si volse a Sansonetto,
Ch' era tardato un poco più a venire,
E lo raccolse col debito onore,
A pieno instrutto del suo gran valore.

XLII.

Tosto che la Donzella più vicino
Vide Rinaldo, e conosciuto l' ebbe,
(Chè avea notizia d' ogni Paladino)
Gli disse una novella, che gl' increbbe,
E cominciò: Signore, il tuo cugino,
A cui la Chiesa, e l' alto Imperio debbe,
Quel già sì saggio, ed onorato Orlando,
È fatto stolto, e va pel mondo errando.

XLIII.

Onde causato così strano e rio
Accidente gli sia non so narrarte,
La sua spada, e l' altr' arme ho vedute io;
Che per li campi avea gittate, e sparte;
E vidi un Cavalier cortese e pio,
Che le andò raccogliendo da ogni parte;
E poi di tutte quelle un arbuscello
Fe, a guisa di trofeo, pomposo e bello;

XLIV.

Ma la spada ne fu tosto levata
Dal figliuol d' Agricane il dì medesmo.
Tu puoi considerar quanto sia stata
Gran perdita alla gente del battesmo
L' essere un' altra volta ritornata
Durindana in poter del Paganesmo;
Nè Brigliadoro men, che errava sciolto
Intorno all' arme, fu dal Pagan tolto.

XLIII.

Je ne pourrois vous dire la cause d'un malheur si étrange et si cruel : seulement j'ai trouvé son épée et ses autres armes, qu'il avoit jettées et semées par les champs. J'ai vu un Chevalier compatissant et courtois, les chercher de tous côtés pour les rassembler, et en former autour d'un arbre une espèce de trophée pompeux et magnifique.

XLIV.

Mais, hélas! dès le jour même, l'épée en fut enlevée par le fils d'Agrican. Vous pouvez juger combien il est désavantageux pour toute la Chrétienté, que Durandal soit retombée au pouvoir des infidèles. Bridedor, qui erroit en liberte autour du trophée d'armes, a été de même ravi par le Sarrasin.

XLV.

Il y a peu de jours que je rencontrai Roland, courant tout nud, privé de pudeur et de raison, poussant des cris, des hurlemens épouvantables; en un mot, il est devenu tout-à-fait insensé. Si mes yeux n'en avoient été les fidèles témoins, je n'aurois jamais pu croire un événement si triste et si funeste. Elle raconta comment elle l'avoit vu, tenant Rodomont embrassé, tomber avec lui du pont dans la riviere.

XLVI.

J'en parle, continua-t-elle, à tous ceux que je puis croire ne pas être ennemis de Roland, espérant trouver dans le nombre quelqu'un, qui touché de son état, aussi étrange que fâcheux, tâche de le faire conduire à Paris, ou dans quelque autre lieu favorable, jusqu'à ce que son cerveau soit rétabli. Je sais bien que si Brandimart apprend cette nouvelle, il n'épargnera rien pour y remédier.

XLV.

Son pochi dì che Orlando correr vidi,
Senza vergogna, e senza senno, ignudo,
Con urli spaventevoli, e con gridi:
Ch' è fatto pazzo in somma ti conchiudo.
E non avrei, fuor che a questi occhi fidi,
Creduto mai sì acerbo caso, e crudo.
Poi narrò che lo vide giù dal ponte
Abbracciato cader con Rodomonte.

XLVI.

A qualunque io non creda esser nemico
D' Orlando (soggiungea) di ciò favello,
Acciò che alcun di tanti, a ch' io lo dico,
Mosso a pietà del caso strano e fello,
Cerchi o a Parigi, o in altro luogo amico
Ridurlo, fin che si purghi il cervello.
Ben so, se Brandimarte ne avrà nova,
Sarà per farne ogni possibil prova.

XLVII.

Era costei la bella Fiordiligi,
Più cara a Brandimarte che se stesso,
La qual, per lui trovar, venía a Parigi;
E della spada ella soggiunse appresso,
Che discordia, e contesa, e gran litigi
Tra il Sericano, e 'l Tartaro avea messo;
E che avuta l' avea, poi che fu casso
Di vita Mandricardo, alfin Gradasso.

XLVIII.

Di così strano e misero accidente
Rinaldo senza fin si lagna, e duole;
Nè il core intenerir men se ne sente
Che soglia intenerirsi il ghiaccio al Sole;
E con disposta, ed immutabil mente,
Ovunque Orlando sia, cercar lo vuole,
Con speme, poi che ritrovato l' abbia,
Di farlo risanar di quella rabbia.

XLVII.

La dame qui parloit étoit la belle Fleur-de-Lys, que Brandimart chérissoit plus que lui-même, et qui venoit à Paris pour le retrouver. En poursuivant son discours, elle raconta la discorde, les contestations, les débats que cette épée avoit excités entre le Tartare et le Sérican : elle dit comment, après la mort de Mandricard, elle étoit enfin restée à Gradasse.

XLVIII.

Au récit d'un accident si fâcheux et si extraordinaire, Renaud ne cesse d'exhaler sa douleur et ses regrets. Son cœur se fond d'attendrissement, comme la glace se fond au Soleil. Il conçoit soudain la ferme et inébranlable résolution de chercher Roland par-tout où il peut être, espérant, dès qu'il l'aura retrouvé, de le faire guérir de cette frénésie.

XLIX.

Mais se voyant alors à la tête d'une troupe, que le hasard, ou plutôt la volonté du ciel semble avoir réunie, il veut auparavant mettre les Sarrasins en fuite, et délivrer les murs de Paris. Son avis (et il y trouve un grand avantage) est de différer l'attaque jusqu'à la nuit obscure, jusqu'à la troisieme ou la quatrieme heure, lorsque les eaux du Léthé auront par-tout répandu le sommeil.

L.

Il fit donc embusquer toute sa troupe dans le bois, où elle resta jusqu'à la fin du jour. Mais dès que le Soleil, retiré dans son antique demeure, eut laissé le monde dans l'obscurité ; lorsque les ours, les chevres, les serpens sans venin, et les autres animaux qui peuplent le ciel, l'eurent orné de leurs constellations jusqu'alors obscurcies par le plus brillant des astres, Renaud s'avance vers le camp, où regne un silence profond.

XLIX.

Ma già lo stuolo avendo fatto unire,
Sia volontà del Cielo, o sia avventura,
Vuol fare i Saracin prima fuggire,
E liberar le Parigine mura :
Ma consiglia l' assalto differire
(Chè vi par gran vantaggio) a notte scura,
Nella terza vigilia, o nella quarta,
Che avrà l' acqua di Lete il sonno sparta.

L.

Tutta la gente alloggiar fece al bosco,
E quivi la posò per tutto 'l giorno.
Ma poi che 'l Sol lasciando il Mondo fosco,
Alla nutrice antica fe ritorno,
Ed orsi, e capre, e serpi senza tosco,
E l' altre fere ebbono il cielo adorno,
Che state erano ascose al maggior lampo,
Mosse Rinaldo al taciturno campo.

L I.

E venne con Grifon, con Aquilante,
Con Vivian, con Alardo, e con Guidone,
Con Sansonetto, agli altri un miglio innante,
A cheti passi, e senza alcun sermone.
Trovò dormir l'ascolta d'Agramante:
Tutta l'uccise, e non ne fe un prigione:
Indi arrivò tra l'altra gente Mora,
Che non fu visto, nè sentito ancora.

L I I.

Del campo d'Infedeli a prima giunta
La ritrovata guardia all'improvviso
Lasciò Rinaldo sì rotta, e consunta,
Che un sol non ne restò, se non ucciso.
Spezzata che lor fu la prima punta,
I Saracin non l'avean più da riso;
Chè sonnolenti, timidi, ed inermi
Poteano a tai guerrier far pochi schermi.

L I.

Avec Griffon, Aquilant, Vivien, Alard, Guidon et Sansonnet, il devance les autres d'un mille, marche sans bruit et sans parler. Il trouve endormies les sentinelles d'Agramant, les taille en pieces sans faire un seul prisonnier. De-là, sans être encore vu ni entendu de personne, il arrive jusqu'au milieu des Sarrasins.

L I I.

A son arrivée, la garde avancée du camp des infidèles ainsi surprise, fut si complettement défaite par Renaud, qu'il n'y resta pas un seul homme en vie. Après avoir perdu cette premiere défense, l'attaque devint sérieuse pour les Sarrasins, qui, encore endormis, effrayés et sans armes, n'étoient guere en état de résister à de pareils guerriers.

LIII.

En donnant l'assaut, pour redoubler l'épouvante des Sarrasins, Renaud fait entendre le son bruyant des cors et des trompettes, et porter le cri de son nom jusqu'aux cieux. Il pousse Bayard, qui n'est pas lent à obéir, et qui d'un saut franchit les barrieres; il renverse les Cavaliers, foule aux pieds les fantassins, abat et détruit les pavillons et les tentes.

LIV.

Il n'est si brave parmi les Payens, dont les cheveux ne se hérissent, lorsqu'il entend retentir dans les airs ces noms redoutables, RENAUD, MONTAUBAN. L'armée des Espagnols s'enfuit avec les Africains, sans s'amuser à charger leurs bagages. Ils ne sont pas curieux d'attendre les effets de leur fureur: ils ont assez de l'épreuve qu'ils en ont déjà faite, et dont ils se ressentent encore.

LIII.

Fece Rinaldo per maggior spavento
De' Saracini, al mover dell' assalto,
A trombe, e a corni dar subito vento,
E gridando, il suo nome alzare in alto.
Spinse Bajardo, e quel non parve lento,
Che dentro all' alte sbarre entrò d' un salto;
E versò cavalier, pestò pedoni,
Ed atterrò trabacche, e padiglioni.

LIV.

Non fu sì ardito tra il popol Pagano,
A cui non s' arricciassero le chiome,
Quando sentì Rinaldo, e Montalbano
Sonar per l' aria, il formidato nome.
Fugge col campo d' Africa l' Ispano,
Nè perde tempo a caricar le some;
Che aspettar quella furia più non vuole,
Ch' aver provata anco si piange, e duole.

L V.

Guidon lo segue, e non fa men di lui;
Nè men fanno i duo figli d' Oliviero,
Alardo, e Ricciardetto, e gli altri dui;
Col brando Sansonetto apre il sentiero;
Aldigiero, e Vivian provare altrui
Fan quanto in arme l' uno, e l' altro è fiero;
Così fa ognun, che segue lo stendardo,
Di Chiaramonte, da guerrier gagliardo.

L V I.

Settecento con lui tenea Rinaldo
In Montalbano, e intorno a quelle ville,
Usati a portar l' arme al freddo, e al caldo,
Non già più rei de' Mirmidon d' Achille.
Ciascun d' essi al bisogno era sì saldo,
Che cento insieme non fuggian per mille;
E se ne potean molti sceglier fuori,
Che d' alcun de' famosi eran migliori.

L V.

Guidon suit Renaud et ne fait pas de moindres exploits. Autant en font les deux fils d'Olivier, Alard, Richardet et les deux autres. Sansonnet ouvre le chemin avec son épée; Aldigier et Vivien prouvent, aux dépens de l'ennemi, ce que l'un et l'autre est capable de faire. Tous ceux enfin qui suivent l'étendard de Clermont, font éclater à l'envi leur valeur.

L V I.

Renaud entretenoit à sa solde dans Montauban et dans les environs, sept cent hommes d'armes, endurcis au froid et à la chaleur, et non moins redoutables que les Myrmidons d'Achille; tous si fermes dans l'occasion, que cent d'entr'eux n'auroient pas fui devant mille autres : il y en avoit même dans ce nombre, de préférables à de plus fameux guerriers.

LVII.

Et quoique Renaud ne fût pas très-riche en argent ni en possessions, il faisoit si bien par son éloquence, par son air affable, par le désintéressement avec lequel il partageoit tout avec eux, que jamais les offres d'une paye plus considérable ne lui fit perdre un seul de ses soldats. Il ne les faisoit jamais sortir de Montauban, sans y être forcé par un cas bien extraordinaire.

LVIII.

Mais le besoin de secours où se trouve alors Charlemagne, l'engage à laisser peu de monde dans son château. Cette petite troupe arrivée dans le camp des Sarrasins, cette petite troupe dont je célèbre la valeur, en fit ce que les loups féroces de Falente font sur les bords du Galese, des troupeaux qui portent la toison, ou ce que font les lions de la Lybie, des chèvres barbues qui paissent le long du Cyniphe.

L V I I.

E se Rinaldo ben non era molto
Ricco nè di città, nè di tesoro,
Facea sì con parole, e con buon volto,
E ciò, che avea, partendo ognor con loro;
Ch' un di quel numer mai non gli fu tolto
Per offerire altrui più somma d' oro.
Questi da Montalban mai non rimove,
Se non lo stringe un gran bisogno altrove:

L V I I I.

Ed or, perch' abbia il magno Carlo ajuto,
Lasciò con poca guardia il suo Castello.
Tra gli African questo drappel venuto,
Questo drappel, del cui valor favello,
Ne fece quel, che del gregge lanuto
Sul Falanteo Galeso il lupo fello;
O quel, che soglia del barbato, appresso
Il barbaro Ciniño, il leon spesso.

LIX.

Carlo, che avviso da Rinaldo avuto
Avea, che presso era a Parigi giunto,
E che la notte il campo sprovveduto
Volea assalir, stato era in arme, e in punto:
E quando bisognò venne in ajuto
Coi Paladini; e ai Paladini aggiunto
Avea il figliuol del ricco Monodante,
Di Fiordiligi il fido e saggio amante,

LX.

Ch' ella più giorni per sì lunga via
Cercato avea per tutta Francia in vano.
Quivi all' insegne, che portar solia,
Fu da lei conosciuto di lontano.
Come lei Brandimarte vide pria,
Lasciò la guerra, e tornò tutto umano,
E corse ad abbracciarla; e d' amor pieno
Mille volte baciolla, o poco meno.

LIX.

Charle, à qui Renaud avoit donné avis de son arrivée près de la ville, et du dessein où il étoit d'assaillir le camp à l'improviste au milieu de la nuit, s'étoit tenu tout prêt et sous les armes. Quand il le jugea nécessaire, il fit une sortie avec ses Paladins, menant avec lui, outre ses Paladins, le fils du riche Monodant, ce sage et fidèle amant de la belle Fleur-de-lys.

LX.

Long-tems pour le trouver elle avoit fait par toute la France bien des pas inutiles; elle le reconnut de loin à ses enseignes ordinaires. Dès que Brandimart l'apperçoit, son cœur rendu à la tendresse oublie les fureurs de la guerre; il court aussi-tôt l'embrasser, et brûlant d'amour, il lui donne mille baisers ou davantage.

L. X I.

Les Chevaliers, dans ces âges antiques, se fioient beaucoup à leurs femmes, à leurs maîtresses : ils les laissoient aller seules, par monts et par vaux, courir tous les pays, sans les trouver à leur retour ni moins bonnes ni moins belles, sans se permettre même le plus léger soupçon. Fleur-de-lys apprit alors à son amant que le Comte d'Angers avoit perdu la cervelle.

L X I I.

Brandimart auroit eu de la peine à croire de toute autre une nouvelle si étrange et si fâcheuse; mais il la crut de la part de Fleur-de-lys, qui avoit su lui persuader bien d'autres choses; d'ailleurs elle l'assure, non pas sur un simple oui-dire, mais pour l'avoir vu de ses propres yeux : elle connoît Roland mieux que personne, et elle raconte en détail et le tems et le lieu.

L X I.

Delle lor Donne, e delle lor Donzelle
Si fidar molto a quella antica etade,
Senz' altra scorta andar lasciando quelle
Per piani, e monti, e per strane contrade,
Ed al ritorno l' han per buone, e belle,
Nè mai tra lor sospizione accade.
Fiordiligi narrò quivi al suo amante
Che fatto stolto era il Signor d' Anglante.

L X I I.

Brandimarte sì strana e ria novella
Credere ad altri appena avria potuto,
Ma lo credette a Fiordiligi bella,
A cui già maggior cose avea creduto.
Non pur d' averlo udito gli dice ella,
Ma che con gli occhi proprj l' ha veduto;
Chè ha conoscenza e pratica d' Orlando
Quanto alcun' altro; e dice dove, e quando.

LXIII.

E gli narra del ponte periglioso,
Che Rodomonte ai cavalier difende,
Ove un sepolcro adorna, e fa pomposo
Di sopravveste, e d' arme di chi prende.
Narra chę ha visto Orlando furioso
Far cose quivi orribili e stupende;
Che nel fiume il Pagan mandò riverso
Con gran periglio di restar sommerso.

LXIV.

Brandimarte, che 'l Conte amava, quanto
Si può compagno amar, fratello, o figlio,
Disposto di cercarlo, e di far tanto
(Non ricusando affanno, nè periglio)
Che per opra di Medico, o d' incanto
Si ponga a quel furor qualche consiglio;
Così come trovossi armato in sella
Si mise in via con la sua Donna bella,

LXIII.

Elle lui dit toute l'histoire du pont périlleux, dont Rodomont défend le passage à tous les Chevaliers, et du tombeau qu'il orne sans cesse, et enrichit des dépouilles et des armes de ceux qu'il a vaincus. Elle ajoute qu'elle a vu Roland dans sa fureur y faire des choses prodigieuses, épouvantables; qu'elle l'a vu renverser le Sarrasin dans le fleuve, en grand danger d'y rester englouti.

LXIV.

Brandimart qui aimoit le Comte autant qu'on peut aimer un ami, un frere, un fils même, se dispose à courir à sa recherche, à tout tenter, sans craindre ni traverses ni dangers, pour obtenir de l'art de la médecine, ou de celui des enchantemens, quelque soulagement à ce délire; se trouvant donc à l'heure même à cheval et tout armé, il se mit en route avec sa belle maîtresse.

LXV.

Ils dirigent leur route vers l'endroit où la Dame avoit rencontré le Comte, et après quelques jours de marche, ils se trouvent arrivés au pont que garde le Roi d'Alger. La sentinelle en donne le signal à Rodomont, et ses Écuyers en même-tems lui présentent son cheval et ses armes, de façon qu'il se trouva prêt à l'instant où Brandimart arrivoit au passage.

LXVI.

D'une voix assortie à sa férocité naturelle, le Sarrasin crie : qui que tu sois que le sort amène en ces lieux, égaré dans tes projets ou dans ta route, descends : dépouille-toi de tes armes, et fais-en hommage à ce tombeau sacré avant que je t'ôte la vie, et que tu sois offert comme victime aux mânes qui errent à l'entour. Si tu t'y refuses, je le ferai moi-même, et tu n'en auras plus le mérite.

L X V.

Verso la parte, ove la Donna il Conte
Avea veduto, il lor cammin drizzaro,
Di giornata in giornata, fin che al ponte,
Che guarda il Re d' Algier, si ritrovaro.
La guardia ne fe segno a Rodomonte;
E gli scudieri a un tempo gli arrecaro
L' arme, e il cavallo; e quel si trovò in punto
Quando fu Brandimarte al passo giunto.

L X V I.

Con voce, qual conviene al suo furore,
Il Saracino a Brandimarte grida:
Qualunque tu ti sia, che per errore
Di via, o di mente quì tua sorte guida,
Scendi, e spogliati l' arme, e fanne onore
Al gran sepolcro innanzi ch' io t' uccida,
E che vittima all' ombre tu sia offerto;
Ch' io 'l farò poi, nè te n' avrò alcun merto.

LXVII.

Non volle Brandimarte a quell' altiero
Altra risposta dar che della lancia :
Sprona Batoldo il suo gentil destriero ,
E in verso quel con tanto ardir si lancia ,
Che mostra che può star d' animo fiero
Con qual si voglia al Mondo alla bilancia ;
E Rodomonte con la lancia in resta
Lo stretto ponte a tutta briglia pesta.

LXVIII.

Il suo destrier, che avea continuo uso
D' andarvi sopra , e far di quei sovente
Quando uno , e quando un altro cader giuso,
Alla giostra correa sicuramente.
L' altro , del corso insolito confuso ,
Venía dubbioso , e timido , e tremente.
Trema anco il ponte , e par cader nell' onda,
Oltre che stretto , e che sia senza sponda.

LXVII.

Brandimart ne daigne répondre qu'avec sa lance à ce propos altier. Il pique Batolde, son excellent cheval, et fond sur son ennemi avec tant d'audace, qu'on peut juger qu'il est digne de soutenir le parallèle avec tous les Chevaliers du monde entier. Rodomont, la lance en arrêt, parcourt le pont étroit à toute bride.

LXVIII.

Son cheval qui avoit depuis long-tems l'habitude d'y marcher, et même d'en faire trébucher tantôt l'un tantôt l'autre, couroit à cette joûte hardiment, tandis que l'autre intimidé par une route pour lui si nouvelle, alloit avec peu d'assurance, d'un pas incertain et tremblant. Le pont tremble lui-même, et outre qu'il est étroit et sans rebords, on diroit qu'il va s'abymer dans le fleuve.

LXIX.

Les Chevaliers, tous deux experts dans cet art, armés de lances aussi grosses que des poutres, et telles qu'elles avoient été coupées dans la forêt, se portent des coups assez peu ménagés. L'atteinte est si rude et si violente, que malgré la force et la souplesse de leurs coursiers, tous deux à-la-fois, et leurs maîtres avec eux, sont renversés sur le pont l'un sur l'autre.

LXX.

En voulant se relever avec la promptitude qu'exigeoit l'éperon qui s'enfonce dans leurs flancs, la marge trop étroite du pont ne laissant point d'espace où leur pied pût s'appuyer, une égale destinée les fit tomber tous deux dans l'eau. Leur chûte fit retentir le Ciel d'un bruit semblable à celui que rendit l'Eridan, lorsque l'imprudent conducteur de la lumiere y fut précipité.

LXIX.

I Cavalier, di giostra ambi maestri,
Che le lance avean grosse come travi,
Tali quai fur nei lor ceppi silvestri,
Si dieron colpi non troppo soavi.
Ai lor cavalli esser possenti, e destri
Non giovò molto agli aspri colpi e gravi;
Chè si versar di pari ambo sul ponte,
E seco i Signor lor tutti in un monte.

LXX.

Nel volersi levar con quella fretta,
Che lo spronar de' fianchi insta, e richiede,
L' asse dei ponticel lor fu sì stretta
Che non trovaro ove fermare il piede;
Sì che una sorte uguale ambi li getta
Nell' acqua, e gran rimbombo al ciel ne riede,
Simile a quel, che uscì del nostro fiume,
Quando ci cadde il mal rettor del lume.

L X X I.

I duo cavalli andar con tutto 'l pondo
Dei Cavalier, che steron fermi in sella,
A cercar la riviera insinó al fondo
Se v' era ascosa alcuna Ninfa bella.
Non è già il primo salto, nè 'l secondo,
Che giù del ponte abbia il Pagano in quella
Onda spiccato col destriero audace;
Però sa ben come quel fondo giace.

L X X I I.

Sa dove è saldo, e sa dove è più molle;
Sa dove è l' acqua bassa, e dove è l' alta.
Dal fiume il capo, e il petto, e i fianchi estolle,
E Brandimarte a gran vantaggio assalta.
Brandimarte il corrente in giro tolle:
Nella sabbia il destrier, che 'l fondo smalta,
Tutto si ficca, e non può riaversi,
Con rischio di restarvi ambo sommersi.

LXXI.

Les deux chevaux, chargés du poids de leurs Cavaliers, qui restent fermes sur la selle, allerent jusqu'au fond du fleuve, voir si quelque jolie nymphe n'étoit point cachée sous ses eaux. Ce n'est pas là le premier, ni même le second saut de cette espèce, que le Payen ait fait du haut du pont, sur son audacieux coursier: il connoît parfaitement le lit de cette riviere.

LXXII.

Il en connoît les endroits solides et les endroits fangeux; il sait où elle est plus basse ou plus profonde. Il en sort déjà la tête, la poitrine et les flancs, et attaque Brandimart avec toutes sortes d'avantages. Le courant emporte celui-ci en tournoyant; son cheval, dont le pied s'imprime dans le sable, s'y enfonce de maniere à ne pouvoir plus s'en tirer, et ils risquent d'être submergés l'un et l'autre.

LXXIII.

L'onde se souleve, et les entraîne sens dessus dessous dans l'endroit où la riviere a le plus de profondeur. Brandimart va au fond, et son cheval sur lui. Du haut du pont, Fleur-de-Lys désespérée, à demi-morte, emploie les larmes, les prieres, les supplications : ah! Rodomont, au nom de celle que vous révérez encore après son trépas, n'ayez pas la barbarie de laisser périr un si brave guerrier.

LXXIV.

O courtois Chevalier! Si jamais vous avez senti l'amour, prenez pitié de moi et de celui que j'aime; qu'il vous suffise, au nom du Ciel, d'en faire votre prisonnier. Si vous ornez votre tombeau de ses devises, de toutes les dépouilles que vous y offrites jamais, la sienne sera la plus digne et la plus illustre. Enfin elle fit si bien par son éloquence, que tout féroce qu'étoit le Roi Payen, elle vint à bout de l'émouvoir.

LXXIII.

L' onda si leva, e li fa andar sozzopra,
E dove è più profonda li trasporta:
Va Brandimarte sotto, e 'l destrier sopra.
Fiordiligi dal ponte afflitta, e smorta
E le lagrime, e i voti, e i preghi adopra;
Ah Rodomonte, per colei, che morta
Tu riverisci, non esser sì fiero,
Che affogar lasci un tanto Cavaliero!

LXXIV.

Deh, cortese Signor, s' unqua tu amasti,
Di me, ch' amo costui, pietà ti vegna.
Di farlo tuo prigion, per Dio, ti basti;
Chè se orni il sasso tuo di quella insegna,
Di quante spoglie mai tu gli arrecasti,
Questa fia la più bella e la più degna.
E seppe sì ben dir, che ancor che fosse
Sì crudo il Re Pagan, pur lo commosse.

LXXV.

E fe che 'l suo amator ratto soccorse,
Che sotto acqua il destrier tenea sepolto,
E della vita era venuto in forse,
E senza sete avea bevuto molto:
Ma ajuto non però prima gli porse
Che gli ebbe il brando, e di poi l'elmo tolto.
Dell' acqua mezzo morto il trasse, e porre
Con molti altri lo fe nella sua torre.

LXXVI.

Fu nella Donna ogni allegrezza spenta
Quando prigion vide il suo amante gire;
Ma di questo pur meglio si contenta
Che di vederlo nel fiume perire.
Di se stessa, e non d' altri si lamenta,
Che fu cagion di farlo ivi venire,
Per avergli narrato, che avea il Conte
Riconosciuto al periglioso ponte.

LXXV.

Elle le détermine à porter un prompt secours à son amant, déjà presque enseveli sous son cheval au milieu des flots, et que l'eau qu'il avoit bue malgré lui, mettoit au hasard de sa vie. Mais cependant il ne le dégagea point, qu'il ne lui eût d'abord enlevé son épée et son casque. Il le tire enfin de l'onde à demi-mort, et le fait porter dans sa tour avec beaucoup d'autres.

LXXVI.

Toute espèce de joie s'éteignit dans le cœur de la Dame, alors qu'elle vit son amant qu'on traînoit prisonnier. Cependant elle supporte plus aisément cette peine, que celle de le voir périr sous les flots. Elle ne se plaint que d'elle-même, que d'avoir été la cause qu'il soit venu à ce pont fatal, en lui racontant qu'elle y avoit rencontré le Comte.

LXXVII.

Elle part de ce lieu, avec le dessein déjà formé d'y amener le Paladin Renaud, ou Guidon-le-Sauvage, ou Sansonnet, ou quelque autre Chevalier de la Cour de Pepin, assez vaillant pour faire tête au Sarrasin sur la terre et sur l'onde; un Chevalier enfin, sinon plus fort, au moins plus fortuné que ne l'avoit été Brandimart.

LXXVIII.

Elle marche plusieurs jours avant de rencontrer aucun guerrier, dont l'extérieur lui annonce les qualités qu'elle desire pour combattre le Sarrasin, et délivrer son amant. Après en avoir beaucoup cherché de capables de remplir ce but, elle en trouva un enfin qui portoit une cotte d'armes très-riche, très-élégante, et toute brodée de branches de cyprès.

LXXVII.

Quindi si parte, avendo già concetto
Di menarvi Rinaldo Paladino,
O il Selvaggio Guidone, o Sansonetto
O altri della Corte di Pipino,
In acqua, e in terra Cavalier perfetto,
Da pôter contrastar col Saracino;
Se non più forte, almen più fortunato
Che Brandimarte suo non era stato.

LXXVIII.

Va molti giorni prima che s' abbatta
In alcun Cavalier, ch' abbia sembiante
D' esser come lo vuol, perchè combatta
Col Saracino, e liberi il suo amante.
Dopo molto cercar di persona atta
Al suo bisogno, un le vien pure avante,
Che sopravvesta avea ricca ed ornata,
A tronchi di cipressi ricamata.

LXXIX.

Chi costui fosse altrove ho da narrarvi,
Chè prima ritornar voglio a Parigi,
E della gran sconfitta seguitarvi,
Che ai Mori diè Rinaldo, e Malagigi.
Quei, che fuggiro, io non saprei contarvi;
Nè quei, che fur cacciati ai fiumi Stigi.
Levò a Turpino il conto l' aria oscura,
Che di contarli s' avea preso cura.

LXXX.

Nel primo sonno dentro al padiglione
Dormia Agramante, e un Cavalier lo desta;
Dicendogli che fia fatto prigione,
Se la fuga non è via più che presta.
Guarda il Re intorno, e la confusione
Vede dei suoi, che van, senza far testa,
Chi quà, chi là fuggendo inermi, e nudi,
Chè non han tempo di pur tor gli scudi.

LXXIX.

Je vous dirai ailleurs qui étoit ce Chevalier. Je veux auparavant retourner à Paris, et continuer le détail de l'horrible déconfiture, que Renaud et Maugis firent des Sarrasins. Il me seroit impossible de vous dire le nombre des fuyards, ni de ceux qui furent envoyés aux rivages sombres. Turpin, qui vouloit s'amuser à en faire le compte, en fut empêché par l'obscurité.

LXXX.

Agramant, couché dans sa tente, étoit encore dans son premier sommeil : un Chevalier vient à lui, l'éveille, et l'avertit qu'il va être prisonnier, s'il ne prend au plutôt la fuite. Le Roi regarde autour de lui, et voit tous les siens en désordre, qui, loin de se défendre, s'enfuient deçà, delà, moitié nuds et sans armes, n'ayant seulement pas eu le tems de se munir de leur bouclier.

LXXXI.

Confus, incertain de ce qu'il devoit faire, il endossoit déjà ses armes, quand Falsiron, avec son fils Grandonio, Balugant, toute cette famille accoururent : ils firent voir au Roi le danger où il étoit de perdre en ce lieu la vie où la liberté ; et qu'il devoit s'estimer fort heureux, s'il pouvoit seulement sauver sa personne.

LXXXII.

Ainsi lui dit Marsille, ainsi le sage Sobrin et tous les autres lui répètent d'une voix unanime, qu'il est aussi voisin de sa perte que de Renand, qui s'avance à grands pas ; que s'il veut attendre le Paladin, et cette multitude infinie qui accompagne ce guerrier si redoutable, il peut être sûr que ses amis et lui vont y perdre la vie, ou tomber au pouvoir de l'ennemi.

LXXXI.

Tutto confuso, e privo di consiglio
Si facea porre in dosso la corazza,
Quando con Falsiron vi giunse il figlio
Grandonio, Balugante, e quella razza;
E al Re Agramante mostrano il periglio
Di restar morto, o preso in quella piazza;
E che può dir, se salva la persona,
Che Fortuna gli sia propizia e buona.

LXXXII.

Così Marsilio, e così il buon Sobrino,
E così dicon gli altri ad una voce,
Che a sua distruzion tanto è vicino
Quanto a Rinaldo, il qual ne vien veloce:
Che se aspetta che giunga il Paladino
Con tanta gente, e un uom tanto feroce,
Render certo si può ch' egli, e i suoi amici
Rimarran morti, o in man degl' inimici.

LXXXIII.

Ma ridur si può in Arli, o sia in Narbona
Con quella poca gente, che ha d' intorno;
Chè l' una, e l' altra terra è forte e buona
Da mantener la guerra più d' un giorno;
E, quando salva sia la sua persona,
Si potrà vendicar di questo scorno,
Rifacendo l' esercito in un tratto,
Onde alfin Carlo ne sarà disfatto.

LXXXIV.

Il Re Agramante al parer lor s' attenne,
Benchè 'l partito fosse acerbo e duro.
Andò verso Arli, e parve aver le penne
Per quel cammin, che più trovò sicuro.
Oltre alle guide, in gran favor gli venne
Che la partita fu per l' aer scuro.
Venti mila tra d' Africa, e di Spagna
Fur, che a Rinaldo uscir fuor della ragna.

LXXXIII.

Mais qu'il pourroit au contraire se réfugier dans Arles ou dans Narbonne, avec le peu de gens dont il est encore environné; que ces deux villes sont fortes, et capables de soutenir plus d'un jour la guerre; qu'enfin en sauvant sa personne, il trouvera moyen de venger sa honte, en mettant promptement sur pied une nouvelle armée, avec laquelle Charles sera défait à son tour.

LXXXIV.

Le Roi Agramant s'en tient à leur avis, quoique ce parti lui paroisse bien dur et bien pénible. Il prend la route d'Arles, qui lui paroît la plus sûre, et marche vers cette ville comme s'il avoit des aîles. Il avoit de bons guides, et l'obscurité de la nuit fut encore ce qui favorisa le plus sa retraite. Vingt mille hommes, tant d'Afrique que d'Espagne, furent tout ce qui put échapper à Renaud.

LXXXV.

Mais ceux qui tomberent sous ses coups et sous les coups de ses freres, et des deux fils du Marquis de Vienne, et ceux qui éprouverent la rage et la fureur des sept cens guerriers qui obéissent à Renaud, et ceux que massacra Sansonnet, et ceux qui, dans leur fuite, se précipiterent dans la Seine, qui pourroit les compter, compteroit aussi ce que Flore et Zéphire font éclorre de boutons au printems.

LXXXVI.

On prétend même que Maugis eut quelque part à cette victoire nocturne : non pas pour avoir abattu des têtes, ni rougi les campagnes de sang, mais par son art, dit on, il fit sortir des gouffres du tartare un si grand nombre d'esprits infernaux, avec tant de lances et de bannieres, que deux royaumes comme la France n'en pourroient fournir autant.

LXXXV.

Quei ch' egli uccise, e quei che i suoi fratelli,
Quei che i duo figli del Signor di Vienna,
Quei, che provaro empi nemici, e felli
I settecento, a cui Rinaldo accenna,
E quei che spense Sansonetto, e quelli,
Che nella fuga s' affogaro in Senna,
Chi potesse contar, conteria ancora
Ciò che sparge d' April Favonio, e Flora.

LXXXVI.

Estima alcun che Malagigi parte
Nella vittoria avesse della notte;
Non che di sangue le campagne sparte
Fosser per lui, nè per lui teste rotte;
Ma che gl' infernali Angeli per arte
Facesse uscir dalle tartaree grotte,
E con tante bandiere, e tante lance,
Che insieme più non ne porrian due France;

L X X X V I I.

E che facesse udir tanti metalli,
Tanti tamburi, e tanti varj suoni,
Tanti annitriri in voce di cavalli,
Tanti gridi, e tumulti di pedoni,
Che risonare e piani, e monti, e valli
Dovean delle longinque regioni;
Ed ai Mori con questo un timor diede,
Che li fece voltare in fuga il piede.

L X X X V I I I.

Non si scordò il Re d' Africa Ruggiero,
Ch' era ferito, e stava ancora grave;
Quanto potè più acconcio su un destriero
Lo fece por, che avea l' andar soave;
E poi che l' ebbe tratto ove il sentiero
Fu più sicuro, il fe posare in nave,
E verso Arli portar comodamente,
Dove s' avea a raccor tutta la gente.

LXXXVII.

On ajoûte qu'il leur fit entendre un si horrible cliquetis d'armes, tant de tambours et d'instrumens guerriers, tant de hennissemens semblables à ceux des chevaux, les cris et le fracas de tant de fantassins, que les plaines, les montagnes et les vallées en dûrent retentir au loin, et que ce bruit inspira aux Maures une telle épouvante, qu'ils ne songerent plus qu'à s'enfuir.

LXXXVIII.

Le Roi d'Afrique n'oublia pas Roger, que ses blessures rendoient encore extrêmement foible : il le fit placer, le plus commodément que l'on put, sur un cheval dont l'allure étoit douce, et l'ayant ainsi conduit jusqu'à une route moins exposée, il le fit mettre dans un bateau, pour qu'il fût porté plus à son aise jusques dans Arles, où toute l'armée devoit se rassembler.

LXXXIX.

Ceux qui prirent la fuite devant Renaud et Charles (il y en eut je crois cent mille ou à-peu-près) pour éviter le peuple Chrétien, chercherent à se répandre dans les campagnes, dans les bois, les monts et les vallées; mais la plupart trouva les chemins coupés, et rougit de son sang la poussiere et la verdure. C'est ce qui n'arriva point au Roi de Séricane, dont la tente étoit dans un quartier plus éloigné.

XC.

Ayant appris au contraire que c'étoit le Seigneur de Montauban qui donnoit l'assaut, il en eut le cœur si comblé de joie, qu'il sautoit de tous côtés. Il bénit et remercie le ciel tout-puissant, de ce que cette nuit lui procure l'extrême bonheur, l'occasion si peu attendue de conquérir Bayard, ce cheval qui n'a point de pareil.

LXXXIX.

Quei che a Rinaldo, e a Carlo dier le spalle,
(Fur credo centomila, o poco manco)
Per campagne, per boschi, e monte, e valle
Cercaro uscir di man del popol Franco;
Ma la più parte trovò chiuso il calle,
E fece rosso ov' era verde, e bianco.
Così non fece il Re di Sericana,
Che avea da lor la tenda più lontana.

X C.

Anzi come egli sente che 'l Signore
Di Montalbano è questo, che gli assalta,
Gioisce di tal giubilo nel core,
Che quà, e là per allegrezza salta;
Loda, e ringrazia il suo sommo Fattore,
Che quella notte gli occorra tant' alta,
E sì rara avventura d' acquistare
Bajardo, quei destrier, che non ha pare.

X C I.

Avea quel Re gran tempo desiato
(Credo che altrove voi l' abbiate letto)
D' aver la buona Durindana a lato,
E cavalcar quel corridor perfetto;
E già con più di centomila armato
Era venuto in Francia a questo effetto:
E con Rinaldo già sfidato s' era
Per quel cavallo alla battaglia fiera:

X C I I.

E sul lito del mar s' era condutto,
Ove dovea la pugna diffinire:
Ma Malagigi a turbar venne il tutto,
Che fe il cugin mal grado suo partire,
Avendol sopra un legno in mar ridutto:
Lungo saria tutta l' istoria dire.
Da indi in quà stimò timido, e vile
Sempre Gradasso il Paladin gentile.

X C I.

Ce Roi avoit desiré long-tems (ainsi que vous avez dû le lire ailleurs) de porter à son côté Durandal la bonne épée, et de monter cet excellent coursier. Déjà dans ce dessein il étoit venu en France avec une armée de plus de cent mille hommes ; déjà pour ce même cheval, il étoit convenu avec Renaud d'un combat mortel.

X C I I.

Il s'étoit même rendu sur le rivage où ce différend devoit se terminer. Mais Maugis avoit troublé cette partie, en conduisant son cousin par une illusion magique, sur un vaisseau qui étoit en mer, et qu'il fit ensuite partir malgré lui : il seroit trop long de vous dire toute l'histoire. Depuis ce tems, Gradasse avoit toujours regardé ce brave Paladin comme un homme lâche et timide.

XCIII.

Gradasse se livre donc à la joie, en apprenant que c'est Renaud qui attaque le camp. Il se couvre de ses armes, monte sur son Alfane, et va cherchant par-tout son ennemi à travers l'obscurité. Il renverse tout ce qui s'oppose à son passage, frappe, blesse et met également en désordre les Africains et les François : sa lance terrible n'en distingue aucun.

XCIV.

Il cherche Renaud d'un côté, de l'autre; l'appelle souvent et de toute sa force; s'attache sur-tout où il voit le carnage le plus grand. Enfin ils se rencontrent épée contre épée, car leurs lances, par un sort égal, rompues en mille tronçons, avoient volé jusqu'au char étoilé de la nuit.

XCIII.

Or che Gradasso esser Rinaldo intende
Costui, che assale il campo, se ne allegra;
Si veste l' arme, e la sua Alfana prende,
E cercando lo va per l' aria negra;
E quanti ne riscontra a terra stende,
Ed in confuso lascia afflitta, ed egra
La gente o sia di Libia, o sia di Francia;
Tutti li mena a un par la buona lancia.

XCIV.

Lo va di quà, di là tanto cercando,
Chiamando spesso, e quanto può più forte,
E sempre a quella parte declinando,
Ove più folte son le genti morte,
Che alfin s' incontra in lui brando per brando,
Poi che le lance loro ad una sorte
Eran salite in mille schegge rotte
Sino al carro stellato della notte.

XCV.

Quando Gradasso il Paladin gagliardo
Conosce, e non perchè ne vegga insegna;
Ma per gli orrendi colpi, e per Bajardo,
Che par che sol tutto quel campo tegna,
Non è gridando a improverargli tardo
La prova, che di se fece non degna;
Che al dato campo il giorno non comparse
Che tra lor la battaglia dovea farse.

XCVI.

Soggiunse poi: tu forse avevi speme,
Se potevi nasconderti quel punto,
Che non mai più per raccozzarci insieme
Fossimo al Mondo: or vedi ch' io t' ho giunto.
Sii certo, se tu andassi nell' estreme
Fosse di Stige, o fossi in Cielo assunto,
Ti seguirò, quando abbi il destrier teco,
Nell' alta luce, e giù nel Mondo cieco.

X C V.

Gradasse reconnoissant le vaillant Paladin, non par son enseigne qu'il ne pouvoit voir, mais par ses coups horribles, et par Bayard, qui sembloit à lui seul couvrir tout le camp, il ne tarde pas à lui faire à haute voix les plus sanglans reproches de l'idée honteuse qu'il avoit donnée de lui, en ne paroissant pas au rendez-vous, le jour convenu entre eux pour le combat.

X C V I.

Tu espérois peut-être, ajouta-t il, qu'en parvenant cette fois à te cacher, nous ne pourrions plus nous rencontrer au monde; tu vois pourtant que je t'ai rejoint. Sois sûr que quand tu irois dans les antres les plus profonds du stix, quand tu monterois au Ciel même, je te suivrai, tant que tu auras avec toi ce cheval, et dans la demeure céleste, et dans l'empire ténébreux.

XCVII.

Si tu n'as pas le courage d'avoir affaire à moi ; si tu sens d'avance ton infériorité ; en un mot, si tu fais plus de cas de la vie que de l'honneur, tu peux t'en tirer sans péril : abandonne-moi paisiblement ton coursier, et tu vivras, si la vie t'est chere ; mais tu vivras à pied : tu n'es pas digne de monter un cheval, si tu fais un pareil affront à la chevalerie.

XCVIII.

A ce propos, se trouverent présens Richardet et Guidon-le-Sauvage. Tous deux levent leurs épées à-la-fois, pour faire repentir le Sérican de son insolence ; mais Renaud s'y oppose à l'instant, et ne veut pas souffrir qu'on l'attaque. Croyez-vous, leur dit-il, que sans votre secours, je ne sois pas bon pour repousser qui m'outrage.

XCVII.

Se d'aver meco a far non ti dà il core,
E vedi già che non puoi starmi a paro,
E più stimi la vita che l' onore,
Senza periglio ci puoi far riparo,
Quando mi lasci in pace il corridore;
E viver puoi, se sì t' è il viver caro;
Ma vivi a piè, chè non merti cavallo,
Se alla cavalleria fai sì gran fallo.

XCVIII.

A quel parlar si ritrovò presente
Con Ricciardetto il Cavalier Selvaggio,
E le spade ambi trassero ugualmente,
Per far parere il Serican mal saggio;
Ma Rinaldo s' oppose immantinente,
E non parì che se gli fesse oltraggio,
Dicendo: senza voi dunque non sono
A chi m' oltraggia per risponder buono?

XCIX.

Poi se ne ritornò verso il Pagano;
E disse: odi Gradasso, io voglio farte
(Se tu m' ascolti) manifesto, e piano
Ch' io venni alla marina a ritrovarte;
E poi ti sosterrò con l' arme in mano
Che t' avrò detto il vero in ogni parte;
E sempre che tu dica, mentirai,
Che alla cavalleria mancass' io mai.

C.

Ma ben ti prego, che prima che sia
Pugna tra noi, tu pianamente intenda
La giustissima, e vera scusa mia,
Acciò che a torto più non mi riprenda;
E poi Bajardo al termine di pria
Tra noi vorrò che a piedi si contenda,
Da solo a solo in solitario lato,
Sì come a punto fu da te ordinato.

XCIX.

Se tournant ensuite vers le Payen : écoute, Gradasse, lui dit-il, je veux (si tu m'entends jusqu'au bout) te démontrer clairement que je me suis rendu, pour te trouver, sur le rivage ; je te soutiendrai ensuite les armes à la main, que je t'aurai dit en tout point la vérité ; et toutes les fois que tu oseras dire que j'aie jamais manqué aux loix de la chevalerie, tu en auras menti.

C.

Mais je te demande en grace, avant que le combat s'engage entre nous, d'entendre paisiblement ma justification exacte et sincere, afin que tu ne me fasses plus de reproches que je n'ai pas mérités. Nous disputerons ensuite Bayard aux anciennes conditions, à pied, seul à seul, dans un lieu solitaire, ainsi que tu l'avois toi-même exigé.

C I.

Le Roi de Séricane étoit plein de courtoisie, ainsi que le sont tous les cœurs magnanimes. Il consentit à entendre tranquillement tout ce que le Paladin avoit à lui dire pour s'excuser. Ils vont ensemble sur le bord de la riviere, où Renaud lui dévoile simplement et avec clarté toute sa véritable histoire, en appellant le ciel à témoin.

C I I.

Il fait ensuite venir le fils de Beuves, l'homme le mieux instruit de toute cette affaire, qui de point en point répète le détail de ses enchantemens, sans y mettre un seul mot de plus ou de moins. Renaud ajoute : ce que je viens de te prouver par témoins, je veux te le prouver encore mieux par les armes, soit à présent, soit dans quelque tems qu'il te plaise de choisir.

C I.

Era cortese il Re di Sericana,
Come ogni cor magnanimo esser suole;
Ed è contento udir la cosa piana,
E come il Paladin scusar si vuole.
Con lui ne viene in ripa alla fiumana,
Ove Rinaldo in semplici parole
Alla sua vera istoria trasse il velo,
E chiamò in testimonio tutto 'l Cielo;

C I I.

E poi chiamar fece il figliuol di Buovo,
L'uom, che di questo era informato a pieno,
Che a parte a parte replicò di nuovo
L' incanto suo, nè disse più, nè meno.
Soggiunse poi Rinaldo : ciò ch' io provo
Col testimonio, io vo' che l' arme sieno,
Che ora, e in ogni tempo che ti piace
Te n' abbiano a far prova più verace.

CIII.

Il Re Gradasso, che lasciar non volle
Per la seconda la querela prima,
Le scuse di Rinaldo in pace tolle,
Ma se son vere, o false in dubbio stima.
Non tolgon campo più sul lito molle
Di Barcellona, ove lo tolser prima;
Ma s' accordaro per l' altra mattina
Trovarsi a una fontana indi vicina;

CIV.

Ove Rinaldo seco abbia il cavallo,
Che posto sia comunemente in mezzo:
Se 'l Re uccide Rinaldo, o il fa vassallo,
Se ne pigli il destrier senz' altro mezzo;
Ma se Gradasso è quel, che faccia fallo,
Che sia condotto all' ultimo ribrezzo,
O per più non poter, che gli si renda,
Da lui Rinaldo Durindana prenda.

CIII.

Le Roi Gradasse qui ne vouloit pas qu'une seconde querelle lui fît abandonner la premiere, s'accommoda des excuses de Renaud ; mais, dans le fond, il ne savoit pas trop si elles étoient vraies ou fausses. Le lieu de leur rendez-vous n'est plus, comme la premiere fois, sur le rivage de Barcelonne : ils conviennent que le lendemain matin ils se rendront à une fontaine voisine du lieu où ils étoient alors ;

CIV.

Que Renaud amenera le cheval, qui sera placé près d'eux à leur égale disposition ; que, si le Roi tue Renaud ou le fait prisonnier, il s'emparera de Bayard, sans autre formalité ; mais que si, au contraire, Gradasse a le dessous, s'il est réduit aux derniers abois, ou que la force lui manquant, il soit obligé de se rendre, Renaud lui enlevera Durandal.

C V.

Ce Paladin avoit appris de la belle Fleur-de-lys, avec beaucoup d'étonnement et plus encore de douleur, ainsi que je vous l'ai raconté, que son cousin avoit perdu l'usage de la raison; il se rappelloit aussi tout ce qui concernoit ses armes; les débats qu'elles avoient occasionnés, et en un mot que Gradasse étoit le possesseur actuel de cette épée, que Roland avoit rendu célèbre par tant de triomphes.

C V I.

D'accord sur tous les points, Gradasse s'en retourna vers les siens, malgré les instantes prieres que lui fit le Paladin de venir loger avec lui. Dès qu'il fut jour, le Roi Payen s'arma; ainsi fit Renaud, et tous deux se joignirent à l'endroit convenu, près de la fontaine, où ils devoient combattre pour Bayard et Durandal.

C V.

Con maraviglia molta, e più dolore
(Come v' ho detto) avea Rinaldo udito
Da Fiordiligi bella, ch' era fuore
Dell' intelletto il suo cugino uscito.
Avea dell' arme inteso anco il tenore,
E del litigio, che n' era seguito;
E che in somma Gradasso avea quel brando,
Che ornò di mille e mille palme Orlando.

C VI.

Poi che furon d' accordo, ritornosse
Il Re Gradasso ai servitori sui;
Benchè dal Paladin pregato fosse
Che ne venisse ad alloggiar con lui.
Come fu giorno, il Re Pagano armosse,
Così Rinaldo; e giunsero ambedui
Ove dovea non lungi alla fontana
Combattersi Bajardo, e Durindana.

C V I I.

Della battaglia, che Rinaldo avere
Con Gradasso dovea da solo a solo,
Parean gli amici suoi tutti temere,
E innanzi il caso ne faceano il duolo.
Molto ardir, molta forza, alto sapere
Avea Gradasso; ed or, che del figliuolo
Del gran Milone avea la spada al fianco,
Di timor per Rinaldo era ognun bianco.

C V I I I.

E più degli altri il frate di Viviano,
Stava di questa pugna in dubbio, e in tema,
Ed anco volentier vi porria mano
Per farla rimaner d' effetto scema:
Ma non vorria che quel da Montalbano
Seco venisse a inimicizia estrema,
Ch' anco avea di quell' altra seco sdegno,
Che gli turbò, quando il levò sul legno.

CVII.

Tous les amis de Renaud paroissoient fort inquiets du combat qu'il devoit avoir avec Gradasse ; ils en déploroient d'avance l'événement. Ce Roi joignoit à un grand courage, beaucoup de force et d'habileté : maintenant sur-tout que l'épée du brave fils de Milon est en sa puissance, chacun pâlit de crainte par intérêt pour Renaud.

CVIII.

Par-dessus tous, le fils de Vivien étoit alarmé, rempli de frayeur au sujet de ce combat. Il auroit voulu pouvoir encore s'en mêler pour en empêcher l'effet ; mais il craint d'encourir la disgrace entiere du héros de Montauban, qui avoit encore sur le cœur celui dont il l'avoit détourné par ses prestiges, en l'enlevant dans le vaisseau.

C I X.

Mais que les autres se livrent au chagrin, à l'inquiétude, aux alarmes, Renaud marche avec un cœur joyeux et assuré. Il se flatte qu'il va bientôt se laver d'un blâme, qu'il lui paroît dur de se voir imputer à tort, et que c'est le moment de forcer pour jamais au silence ceux de Hautefeuille et de Poitiers. Il va donc au combat, tranquille et avec audace, certain d'en remporter tout l'honneur.

C X.

Chacun, de son côté, s'étant rendu presqu'en même-tems auprès de la fontaine, ils se firent un accueil aussi caressant, se reçurent d'un air aussi serein, aussi débonnaire, que si les nœuds du sang et de l'amitié avoient uni Gradasse avec le héros de Clermont. Pour les coups qu'ils se porterent ensuite, je remets à un autre tems de vous en faire le récit.

Fin du Chant trente unieme.

C I X.

Ma stiano gli altri in dubbio, in tema, e in doglia,
Rinaldo se ne va lieto e sicuro,
Sperando ch' ora il biasmo se gli toglia,
Che avere a torto gli parea pur duro;
Sì che quei da Pontieri, e d' Altafoglia
Faccia cheti restar, come mai furo.
Va con baldanza, e sicurtà di core
Di riportarne il trionfale onore.

C X.

Poi che l' un quinci, e l' altro quindi giunto
Fu quasi a un tempo in su la chiara fonte,
S' accarezzaro, e fero a punto a punto
Così serena, ed amichevol fronte,
Come di sangue, e d' amistà congiunto
Fosse Gradasso a quel di Chiaramonte;
Ma, come poi s' andassero a ferire,
Vi voglio a un' altra volta differire.

Fine del Canto trentesimoprimo.

CHANT TRENTE-DEUXIEME.

I.

J'avois promis (il m'en souvient à présent ; mais cela m'étoit tout-à-fait sorti de la tête) de vous raconter dans mes Chants quel soupçon avoit frappé de douleur la belle maîtresse de Roger ; soupçon plus fâcheux, plus cruel que tout ce qu'elle avoit appris de Richardet, et dont la dent plus aigue, plus empoisonnée, avoit attaqué son cœur pour le dévorer.

I I.

Je devois vous en parler, et j'ai commencé toute autre chose, parce que Renaud est venu à la traverse ; ensuite Guidon, qui m'a donné assez d'affaires, et qui n'a pas laissé que de retarder son frere en chemin. Je me suis tellement embarrassé d'une histoire dans l'autre, que je ne me suis guere souvenu de Bradamante. Je me la rappelle maintenant, et je veux vous occuper d'elle, avant que de chanter le combat de Gradasse et de Renaud.

CANTO TRENTESIMOSECONDO.

I.

Sovviemmi che cantare io vi dovea
(Già lo promisi, e poi m' uscì di mente)
D' una sospizion, che fatto avea
La bella Donna di Ruggier dolente,
Dell' altra più spiacevole, e più rea,
E di più acuto, e velenoso dente,
Che per quel ch' ella udì da Ricciardetto,
A divorare il cor l' entrò nel petto.

I I.

Dovea cantarne, ed altro incominciai,
Perchè Rinaldo in mezzo sopravvenne,
E poi Guidon mi diè che fare assai,
Che tra cammino a bada un pezzo il tenne.
D' una cosa in un' altra in modo entrai,
Che mal di Bradamante mi sovvenne.
Sovviemmene ora; e vo' narrarne innanti
Che di Rinaldo, e di Gradasso io canti.

III.

Ma bisogna anco, prima ch' io ne parli,
Che d' Agramante io vi ragioni un poco,
Che avea ridutte le reliquie in Arli,
Che gli restar del gran notturno foco,
Quando a raccor lo spa so campo, e a darli
Soccorso, e vettovaglie era atto il loco:
L' Africa incontra, e la Spagna ha vicina,
Ed è in sul fiume assiso alla marina.

IV.

Per tutto 'l Regno fa scriver Marsilio
Gente a piedi, e a cavallo, e trista, e buona:
Per forza, e per amore ogni navilio
Atto a battaglia s' arma in Barcellona.
Agramante ogni dì chiama a concilio,
Nè a spesa, nè a fatica si perdona.
Intanto gravi esazioni, e spesse
Tutte hanno le Città d' Africa oppresse.

III.

Mais, avant d'en parler encore, il faut bien que je vous dise quelques mots d'Agramant, qui avoit rassemblé dans la ville d'Arles les débris de son armée, échappés à l'embrasement de cette terrible nuit. Cette place étoit pour son camp dispersé un lieu de réunion très-commode, propre à lui fournir des vivres et toute espèce de secours, étant située à l'embouchure du Rhône, près de l'Espagne, et à portée de l'Afrique.

IV.

Marsille fait engager dans toute l'étendue de son Royaume tout ce qu'on peut trouver de gens à pied, à cheval, bons ou mauvais; il ordonne que de force ou de gré, on arme à Barcelonne tout ce qu'il y a de vaisseaux en état de combattre. Agramant tient conseil tous les jours; il n'épargne ni dépenses ni soins, et cependant, par tant de levées et d'impôts, toutes les villes d'Afrique sont ruinées.

V.

Il a fait offrir à Rodomont, pour l'engager à revenir, une de ses cousines, fille d'Almont, en lui donnant pour dot le beau Royaume d'Oran : il n'a pu l'obtenir. Ce Prince altier ne veut pas quitter le pont, où les armes et les selles démontées des Chevaliers vaincus à ce passage, sont déjà rassemblées en si grand nombre, que tout le rocher en est couvert.

VI.

Marphise n'imita point le procédé de Rodomont : dès qu'elle sut au contraire qu'Agramant avoit été défait par Charles, que ses soldats avoient été tués, dispersés, ou faits prisonniers, et qu'il étoit lui-même retiré dans Arles avec un petit nombre, sans attendre l'invitation, elle en prit le chemin, et vint lui offrir, pour le soutien de son sceptre, et sa personne et tout ce qui dépendoit d'elle.

V.

Egli ha fatto offerire a Rodomonte,
Perchè ritorni, ed impetrar nol puote,
Una cugina sua, figlia d' Almonte,
E 'l bel Regno d' Oran dargli per dote.
Non si volle l' altier mover dal ponte;
Ove tant' arme, e tante selle vote
Di quei, che son già capitati al passo,
Ha ragunate, che ne copre il sasso.

V I.

Già non volle Marfisa imitar l' atto
Di Rodomonte; anzi com' ella intese
Che Agramante da Carlo era disfatto,
Sue genti morte, saccheggiate, e prese,
E che con pochi in Arli era ritratto,
Senza aspettare invito il cammin prese;
Venne in ajuto della sua Corona,
E l' aver gli proferse, e la persona;

V I I.

E gli menò Brunello, e gliene fece
Libero dono, il qual non avea offeso.
L' avea tenuto dieci giorni, e diece
Notti, sempre in timor d' esser appeso.
E poi che nè con forza, nè con prece
Da nessun vide il patrocinio preso,
In sì sprezzato sangue non si volse
Bruttar l' altiere mani, e lo disciolse.

V I I I.

Tutte le antiche ingiurie gli rimesse,
E seco in Arli ad Agramante il trasse.
Ben dovete pensar che gaudio avesse
Il Re di lei, che ad ajutarlo andasse:
E del gran conto, ch' egli ne facesse,
Volle che Brunel prova le mostrasse;
Che quel, di ch' ella gli avea fatto cenno,
Di volerlo impiccar, fe da buon senno.

VII.

Elle lui amena aussi Brunel, qu'elle lui remit en pur don, sans lui avoir fait aucun mal. Elle l'avoit gardé dix jours et dix nuits, dans la crainte continuelle d'être accroché; mais voyant que personne n'employoit ni la force ni la prière pour prendre sa défense, elle avoit dédaigné de souiller son bras illustre dans un sang si abject, et l'avoit délié.

VIII.

Elle lui pardonna toutes ses anciennes offenses, et le conduisit avec elle dans Arles auprès d'Agramant. Vous jugez combien le Roi ressentit de joie, en la voyant arriver à son secours; il voulut que Brunel servît à lui prouver combien il en avoit de reconnoissance, et le supplice dont elle ne lui avoit fait qu'une vaine menace, il le lui fit subir en réalité.

IX.

On abandonna ce misérable dans un lieu sauvage et écarté, pour servir de pâture aux corbeaux et aux vautours. La justice du Ciel voulut que Roger, qui autrefois avoit été sa sauve garde, et qui auroit pu encore le dérober au supplice, se trouvoit alors malade de ses blessures, et ne pouvoit le secourir. Quand il l'apprit, la chose étoit faite, ainsi rien ne put soustraire Brunel à son destin.

X.

Cependant Bradamante accusoit d'une longueur extrême ces vingt jours, ce terme heureux auquel Roger devoit se rendre à ses pieds et au sein de la foi. Celui qui dans les fers ou dans l'exil attend le jour de sa liberté, ou le moment de revoir sa chere patrie, si vivement desirée, ne trouve pas que le tems s'avance avec moins de lenteur.

I X.

Il manigoldo in luogo inculto, ed ermo
Pasto di corvi, e d' avoltoi lasciollo.
Ruggier, che un' altra volta gli fu schermo,
E che il laccio gli avria tolto dal collo,
La giustizia di Dio fa ch' ora infermo
S' è ritrovato, ed ajutar non puollo;
E quando il seppe, era già il fatto occorso,
Sì che restò Brunel senza soccorso.

X.

In tanto Bradamante iva accusando
Che così lunghi sian quei venti giorni,
I quai finiti, il termine era, quando
A lei Ruggiero, ed alla Fede torni.
A chi aspetta di carcere, o di bando
Uscir, non par che 'l tempo più soggiorni
A dargli libertade, o dell' amata
Patria, vista gioconda e desiata.

XI.

In quel duro aspettare ella tal volta
Pensa ch' Ero, o Piroo sia fatto zoppo,
O sia la rota guasta, che a dar volta
Le par che tardi, oltr' all' usato, troppo.
Più lungo di quel giorno, a cui, per molta
Fede, nel Cielo il giusto Ebreo fe intoppo;
Più della notte, ch' Ercole produsse,
Parea a lei che ogni notte, ogni dì fusse.

XII.

O quante volte da invidiar le diero
E gli orsi, e i ghiri, e i sonnacchiosi tassi;
Chè quel tempo voluto avrebbe intero
Tutto dormir, che mai non si destassi;
Nè potere altro udir, fin che Ruggiero
Dal pigro sonno lei non richiamassi.
Ma non pur questo non può far, ma ancora
Non può dormir di tutta notte un' ora.

X I.

Dans cette pénible attente, elle croiroit volontiers que l'un des chevaux du Soleil, Æthon ou Pyroïs est devenu boîteux, ou qu'une roue de son char est brisée, tant sa course lui paroît plus tardive que de coutume. Chaque jour lui paroît plus long que celui même où le Saint Hébreu, par une foi ardente, arrêta le Soleil; chaque nuit plus longue que celle qui donna la naissance à Hercule.

X I I.

Que de fois elle envia le sort des ours, des loirs, des sommeilleux blaireaux! elle eût voulu dormir pendant tout cet intervalle, ne pas se réveiller un instant, ne rien entendre, jusqu'à ce que Roger vînt la tirer de ce léthargique sommeil. Mais, loin d'obtenir un pareil avantage, elle ne peut pas même dormir une heure dans toute la nuit.

XIII.

Sur un côté, sur l'autre, elle foule envain la plume rétive de son lit, elle n'y trouve aucun repos. Son occupation ordinaire est d'aller ouvrir sa fenêtre, pour voir si l'épouse de Tithon n'a pas encore seme le lys blanchâtre et la rose vermeille, devant l'étoile du matin. Dès que le jour paroît, elle n'a pas moins d'impatience de voir le Ciel orné d'astres lumineux.

XIV.

Quand elle fut à quatre ou cinq jours près du terme, remplie d'espoir, elle attendoit d'heure en heure qu'un messager vînt lui dire : voici Roger qui vient. Souvent elle montoit sur une tour élevée, d'où l'on découvre à l'entour des bois touffus, de vertes campagnes, et une partie de la route qui va de Paris à Montauban.

XIII.

Di quà, di là va le nojose piume
Tutte premendo, e mai non si riposa.
Spesso aprir la finestra ha per costume,
Per veder s' anco di Titon la sposa
Sparge dinanzi al mattutino lume
Il bianco giglio, e la vermiglia rosa:
Non meno ancor, poi che nasciuto è il giorno,
Brama vedere il ciel di stelle adorno.

XIV.

Poi che fu quattro, o cinque giorni appresso
Il termine a finir, piena di spene
Stava aspettando d' ora in ora il messo,
Che le apportasse: ecco Ruggier che viene.
Montava sopra un' alta torre spesso,
Che i folti boschi, e le campagne amene
Scopria d' intorno, e parte della via,
Onde di Francia a Montalban si gía.

X V.

Se di lontano o splendor d' arme vede;
O cosa tal, che a cavalier simiglia,
Che sia il suo desiato Ruggier crede,
E rasserena i begli occhi, e le ciglia.
Se disarmato, o viandante a piede,
Che sia messo di lui speranza piglia;
E se ben poi fallace la ritrova,
Pigliar non cessa una, ed un' altra nuova.

X V I.

Credendolo incontrar, talora armóssi,
Scese dal monte, e giù calò nel piano,
Nè lo trovando, si sperò che fossi
Per altra strada giunto a Montalbano;
E col desir, con che avea i piedi mossi
Fuor del Castel, ritornò dentro in vano:
Nè quà, nè là trovollo; e passò intanto
Il termine aspettato da lei tanto.

X V.

Si de loin elle apperçoit l'éclat d'une armure, ou quelque chose qui puisse annoncer un Chevalier, elle croit que c'est l'amant qu'elle desire ; ses paupieres se sechent et ses beaux yeux deviennent plus sereins. Un homme sans armes, un voyageur à pied, lui donne au moins l'espérance que c'est un messager de sa part ; et bien qu'elle voie cette espérance trompée, elle ne cesse de s'y livrer à chaque nouvelle occasion.

X V I.

Quelquefois croyant le rencontrer, elle s'arme, descend la montagne, s'avance dans la plaine, et ne le trouvant pas, elle espere qu'il est arrivé à Montauban par un autre chemin. Le même desir qui entraîna ses pas hors du château, l'y fait rentrer, et son attente est également vaine ; elle ne le trouve ni dans un lieu ni dans l'autre, et c'est ainsi que se passe le terme qu'elle a tant souhaité.

XVII.

Le terme se passe d'un, de deux, de trois jours, de six, de huit, de vingt, sans qu'elle voie son amant, sans qu'elle en apprenne aucune nouvelle ; alors elle commence des plaintes, qui, jusques dans les royaumes sombres, auroient excité la pitié des déités couronnées de serpens : elle s'en prend à ses yeux divins, à son sein éclatant, aux boucles dorées de sa chevelure.

XVIII.

Sera-t-il donc vrai, disoit-elle, que je recherche l'ingrat qui m'évite, qui se cache à mes yeux ? Dois-je priser celui qui me dédaigne ? Dois-je adresser des vœux à celui qui ne me répond pas ? Quand il me hait, je lui laisserois ma tendresse, à celui qui estime tant ses hautes qualités, qu'il ne faudra pas moins qu'une Déesse immortelle descendue des cieux, pour enflammer son cœur d'amour !

XVII.

Il termine passò d' uno, di dui,
Di tre giorni, di sei, d' otto, e di venti;
Nè vedendo il suo sposo, nè di lui
Sentendo nuova, incominciò lamenti,
Che avrian mosso a pietà nei Regni bui
Quelle Furie crinite di serpenti;
E fece oltraggi a' begli occhi divini,
Al bianco petto, agli aurei crespi crini.

XVIII.

Dunque fia ver (dicea) che mi convegna
Cercare un, che mi fugge, e mi s'asconde?
Dunque debbo prezzare un, che mi sdegna?
Debbo pregar chi mai non mi risponde?
Patirò che chi m' odia il cor mi tegna?
Un, che sì stima sue virtù profonde,
Che bisogno sarà che dal ciel scenda
Immortal Dea, che 'l cor d' amor gli accenda?

XIX.

Sa questo altier ch' io l' amo, e ch' io l' adoro,
Nè mi vuol per amante, nè per serva.
Il crudel sa che per lui spasmo, e moro,
E dopo morte a darmi ajuto serva.
E perchè io non gli narri il mio martoro
Atto a piegar la sua voglia proterva,
Da me s' asconde come aspide suole,
Che, per star empio, il canto udir non vuole.

XX.

Deh ferma, Amor, costui, che così sciolto
Dinanzi al lento mio correr s' affretta;
O tornami nel grado, onde m' hai tolto,
Quando nè a te, nè ad altri era soggetta.
Deh, come è il mio sperar fallace e stolto,
Che in te con preghi mai pietà si metta;
Che ti diletti, anzi ti pasci, e vivi
Di trar dagli occhi lagrimosi rivi.

XIX.

Ce cœur superbe ! il sait que je l'aime, que je l'adore, et il ne me veut ni pour amante ni pour esclave. Le cruel n'ignore pas que je languis, que je meurs pour lui ; attend-il ma mort pour me secourir ? Craignant sans doute que le récit de mon martyre ne soit capable d'adoucir ses rigoureux dédains, il se cache de moi comme l'aspic qui ferme l'oreille aux chants magiques, pour ne pas perdre sa cruauté.

XX.

Arrête, amour, celui dont ma course trop lente ne peut atteindre la légèreté ; ou rends mon cœur à l'état que tu lui as ravi, quand il n'étoit soumis ni à toi ni à personne. Mais ô vaine et folle erreur de croire que des prieres puissent exciter ta pitié, toi qui ne te plais qu'aux larmes, toi qui te nourris et t'abreuves de celles que tu fais couler !

XXI.

Mais hélas ! de qui dois-je me plaindre, si ce n'est de mon desir insensé ? de ce desir qui m'entraîne, et s'élève jusqu'aux nues dans des régions si supérieures, qu'il y brûle ses ailes, et ne pouvant plus me soutenir, me laisse tomber du haut des cieux ? Sa folle présomption n'en est point ralentie ; il reprend son vol, s'y brûle encore, et me condamne ainsi à ce supplice continuel.

XXII.

Ah ! je dois m'accuser moi-même, plutôt encore que ma passion : c'est moi qui lui ouvris mon ame, dont elle a usurpé sur la raison le souverain empire. Toute ma puissance ne peut balancer la sienne ; elle rend mon état de plus en plus cruel, et je ne puis l'arrêter, puisqu'elle n'a point de frein. Je le sens bien, elle me mène à la mort, puisque mon mal s'augmente encore par sa durée.

XXI.

Ma di che debbo lamentarmi (ahi lassa)
Fuor che del mio desire irrazionale?
Ch' alto mi leva ; e sì nel aria passa,
Che arriva in parte, ove s' abbrucia l' ale ;
Poi non potendo sostener, mi lassa
Dal ciel cader ; nè quì finisce il male ;
Che le rimette, e di nuovo arde ; ond' io
Non ho mai fine al precipizio mio.

XXII.

Anzi via più che del desir, mi deggio
Di me doler, che sì gli apersi il seno,
Onde cacciata ha la ragion di seggio,
Ed ogni mio poter può di lui meno.
Quel mi trasporta ognor di male in peggio,
Nè lo posso frenar, chè non ha freno ;
E mi fa certa che mi mena a morte,
Perchè, aspettando, il mal nòccia più forte.

XXIII.

Deh perchè voglio anco di me dolermi
Che error, se non d' amarti, unqua commessi?
Che maraviglia, se fragili e infermi
Femminil sensi fur subito oppressi?
Perchè dovev' io usar ripari, e schermi,
Che la somma beltà non mi piacessi,
Gli alti sembianti, e le sagge parole?
Misero è ben chi veder schiva il Sole.

XXIV.

Ed oltre al mio destino, io ci fui spinta
Dalle parole altrui degne di fede.
Somma felicità mi fu dipinta,
Ch' esser dovea di questo amor mercede.
Se la persuasione, oimè, fu finta,
Se fu inganno il consiglio che mi diede
Merlin, posso di lui ben lamentarmi;
Ma non d' amar Ruggier posso ritrarmi.

XXIII.

Mais pourquoi vouloir m'en prendre à moi-même? Quel crime ai-je donc commis, si ce n'est de t'aimer? Jeune et d'un sexe fragile, faut-il s'étonner si mon foible cœur fut soudain captivé? Devois-je opposer quelque résistance, m'empêcher d'être sensible à tant de graces, à cet air si majestueux et si noble, à ces discours si respectueux? Qui pourroit se refuser à voir l'éclat du jour, seroit bien à plaindre.

XXIV.

Mon destin m'y forçoit, et de plus j'y fus engagée par des conseils bien dignes de ma confiance. La félicité suprême dont on m'offrit l'image, devoit être le prix de cet amour. Si toutes ces promesses furent feintes, si Merlin me trompoit en me donnant ses conseils, je puis bien me plaindre de lui; mais il ne m'est plus possible de cesser d'aimer Roger.

XXV.

Oui, je puis accuser et Mélisse et Merlin; c'est d'eux que je dois éternellement me plaindre. Ils n'ont contraint les esprits infernaux à représenter à mes yeux toute ma postérité, que pour m'engager par ce faux espoir dans un pénible esclavage. Quels pouvoient être leurs motifs? Etoient-ils donc jaloux du doux et tranquille repos dont jouissoit mon ame?

XXVI.

Ainsi la douleur de Bradamante occupe tellement son cœur, qu'aucune consolation n'y peut trouver place. Malgré elle cependant, l'espérance s'y présente, et parvient à y pénétrer; elle lui rafraîchit la mémoire de tout ce que Roger lui a dit de tendre en la quittant, et l'oblige, malgré toutes les autres passions qui s'y opposent, d'attendre de moment en moment son retour.

XXV.

Di Merlin posso, e di Melissa insieme
Dolermi, e mi dorrò d' essi in eterno,
Che dimostrare i frutti del mio seme
Mi fero dagli Spirti dell' Inferno,
Per pormi sol con questa falsa speme
In servitù; nè la cagion discerno,
Se non ch' erano forse invidiosi
De' miei dolci, sicuri, almi riposi.

XXVI.

Sì l' occupa il dolor, che non avanza
Loco, ove in lei conforto abbia ricetto;
Ma, mal grado di quel, vien la speranza,
E vi vuole alloggiare in mezzo il petto;
Rinfrescandole pur la rimembranza
Di quel che al suo partir le ha Ruggier detto;
E vuol contra il parer degli altri affetti,
Che d' ora in ora il suo ritorno aspetti.

XXVII.

Questa speranza dunque la sostenne,
Finiti i venti giorni, un mese appresso,
Sì che il dolor sì forte non le tenne,
Come tenuto avria, l' animo oppresso.
Un dì che per la strada se ne venne,
Che per trovar Ruggier solea far spesso,
Novella udì la misera, che insieme
Fe dietro all' altro ben fuggir la speme.

XXVIII.

Venne a incontrare un cavalier Guascone,
Che dal campo African venia diritto,
Ove era stato da quel dì prigione
Che fu innanzi a Parigi il gran conflitto.
Da lei fu molto posto per ragione,
Fin che si venne al termine prescritto.
Domandò di Ruggiero, e in lui fermosse,
Nè fuor di questo segno più si mosse.

XXVII.

Cette espérance la soutint donc un mois encore par-delà le terme des vingt jours, et soulagea un peu son ame de l'oppression où la tenoit la douleur. Un jour qu'elle s'avançoit sur la route, (ce qui lui arrivoit souvent, dans la vue de rencontrer Roger) l'infortunée apprit une nouvelle qui, pour le coup, renvoya l'espérance bien loin de son cœur.

XXVIII.

Elle rencontra un Chevalier de Gascogne qui revenoit tout droit du camp des Sarrasins, où il avoit vécu prisonnier depuis le jour de la fameuse défaite de Charles devant Paris. Elle lui fit beaucoup de questions avant d'en venir à son but, et s'informa enfin de Roger, s'en tenant à ce point, sans s'en écarter davantage.

XXIX.

Ce Chevalier lui rendit compte de tout, comme connoissant parfaitement toute cette cour; il lui raconta que Roger, dans un combat singulier contre le fort Mandricard, avoit tué ce Prince, mais que ses blessures l'avoient tenu plus d'un mois en danger de ses jours. S'il avoit terminé là son histoire, il n'auroit fait que justifier Roger.

XXX.

Mais il ajouta ensuite qu'il y avoit dans le camp une jeune guerriere nommée Marphise, qui n'avoit pas moins de beauté que de valeur et d'expérience dans les armes de toute espèce; qu'elle aimoit Roger, et qu'elle en étoit aimée; que rarement on les voyoit séparés l'un de l'autre, et que chacun croyoit dans l'armée qu'ils s'étoient promis la foi;

XXIX.

Il Cavalier buon conto ne rendette,
Chè ben conoscea tutta quella Corte;
E narrò di Ruggier, che contrastette
Da solo a solo a Mandricardo forte;
E come egli l' uccise, e poi ne stette
Ferito più d' un mese presso a morte;
E se era la sua istoria quì conclusa,
Fatto avria di Ruggier la vera scusa.

XXX.

Ma come poi soggiunse, una Donzella
Esser nel campo, nomata Marfisa,
Che men non era che gagliarda, bella,
Nè meno esperta d' arme in ogni guisa;
Che lei Ruggiero amava, e Ruggiero ella;
Ch' egli da lei, ch' ella da lui divisa
Si vedea raro; e ch' ivi ognuno crede
Che s' abbiano tra lor data la fede.

XXXI.

E che, come Ruggier si faccia sano,
Il matrimonio pubblicar si deve;
E che ogni Re, ogni Principe Pagano
Gran piacere, e letizia ne riceve;
Che dell' uno, e dell' altro soprumano
Conoscendo il valor, sperano in breve
Fare una razza d' uomini da guerra
La più gagliarda che mai fosse in terra.

XXXII.

Credea il Guascon quel che dicea, non senza
Cagion, chè nell' esercito de' Mori
Opinione, e universal credenza,
E pubblico parlar n' era di fuori.
I molti segni di benevolenza
Stati tra lor facean questi romori;
Chè tosto, o buona, o ria che la fama esce
Fuor d' una bocca, in infinito cresce.

XXXI.

Que si-tôt que Roger seroit rétabli, on devoit publier leur mariage; que tous les Rois, tous les Princes Sarrasins le voyoient avec beaucoup de joie et d'intérêt, dans l'espoir que ce beau couple, en qui l'on connoissoit également une valeur surnaturelle, produiroit en peu de tems une race de guerriers, la plus vaillante qu'il y eût au monde.

XXXII.

Le Gascon étoit persuadé lui-même de ce qu'il avançoit, et ce n'étoit pas sans fondement. Cette opinion étoit généralement répandue dans toute l'armée des Maures, et chacun en parloit ouvertement. Les signes nombreux de bienveillance qu'ils se donnoient mutuellement, avoient excité ces bruits; et l'on sait que toute nouvelle bonne ou mauvaise que répand l'une des bouches de la renommée, s'accroît bientôt à l'infini.

XXXIII.

Ce qui avoit fait naître cette idée, c'est que Marphise n'étoit venue au secours des Sarrasins qu'avec Roger, et qu'elle ne se montroit jamais sans lui : mais elle parut entièrement confirmée, lorsqu'après avoir quitté le camp, et en avoir emmené Brunel, ainsi que je l'ai raconté, on la vit revenir sans être rappellée par personne, et uniquement pour voir Roger.

XXXIV.

Le desir de lui faire visite, passoit pour le seul but qui le ramenât dans le camp, où ce guerrier étoit encore accablé de ses blessures. Plus d'une fois, très-souvent même, elle passa auprès de lui tout le jour et une partie de la soirée; et ce qui donnoit encore plus matiere aux propos, c'est qu'étant connue d'un caractere altier, qui ne daignoit faire cas de personne, Roger étoit le seul à qui elle témoignât des égards et de la considération.

XXXIII.

L' esser venuta a' Mori ella in aita
Con lui, nè senza lui comparir mai,
Avea questa credenza stabilita;
Ma poi l' avea accresciuta pure assai,
Che essendosi del campo già partita
Portandone Brunel (come io contai)
Senza esservi da alcuno richiamata,
Sol per veder Ruggier v' era tornata.

XXXIV.

Sol per lui visitar, che gravemente
Languia ferito, in campo venuta era.
Non una sola volta, ma sovente
Vi stava il giorno, e si partia la sera:
E molto più da dir dava alla gente,
Ch' essendo conosciuta così altiera,
Che tutto 'l Mondo a se le parea vile,
Solo a Ruggier fosse benigna, e umile.

XXXV.

Come il Guascon questo affermò per vero,
Fu Bradamante da cotanta pena,
Da cordoglio assalita così fiero,
Che di quivi cader si tenne appena.
Voltò senza far motto il suo destriero,
Di gelosia, d'ira, e di rabbia piena;
E da se discacciata ogni speranza
Ritornò furibonda alla sua stanza;

XXXVI.

E senza disarmarsi, sopra il letto
Col viso volta in giù tutta si stese;
Ove per non gridar, sì che sospetto
Di se facesse, i panni in bocca prese;
E ripetendo quel che le avea detto
Il Cavaliero, in tal dolor discese,
Che più non lo potendo sofferire,
Fu forza a disfogarlo, e così dire:

XXXV.

Comme le Chevalier Gascon garantit à Bradamante la vérité de ce qu'il lui disoit ; elle en fut saisie d'une peine si vive, d'un chagrin si violent, qu'elle en fut prête à tomber de cheval. Sans dire un seul mot ; elle tourne bride, et enflammée de jalousie, de dépit et de rage, ayant loin d'elle chassé tout espoir, elle retourne furieuse se renfermer dans son château.

XXXVI.

Sans quitter ses armes, elle se précipite le visage contre son lit, s'enfonce les draps dans la bouche, pour ne donner aucun soupçon par ses cris, et là, repassant en elle-même tout ce que le Chevalier lui avoit dit, elle s'abandonne à une douleur si excessive, que, ne pouvant plus la supporter, elle est contrainte de l'exhaler en ces mots :

XXXVII.

Malheureuse! à qui croire désormais? Tout homme est donc perfide et cruel, puisque tu es cruel et perfide, ô Roger! toi que j'ai cru toujours si tendre et si constant. Se plaignit-on jamais, dans les histoires les plus tragiques, d'un procédé aussi atroce, aussi barbare que tu dois trouver le tien, si tu penses à ce que tu devois à ma tendresse, à ce que j'avois mérité de toi!

XXXVIII.

Ah! Roger! puisque tu es le plus courageux comme le plus beau des mortels, puisque nul autre n'approche, même de loin, de ta valeur, de tes graces, de ta noblesse, pourquoi faut-il que, parmi tant de qualités divines qui te rendent illustre, la constance ne puisse être comptée? Pourquoi n'y joins-tu pas cette inviolable fidélité, à qui toute autre vertu cède la préférence?

XXXVII.

Misera, a chi mai più creder debb'io?
Vo' dir che ognuno è perfido e crudele,
Se perfido e crudel sei, Ruggier mio,
Che sì pietoso tenni, e sì fedele.
Qual crudeltà, qual tradimento rio
Unqua s' udì per tragiche querele,
Che non trovi minor, se pensar mai
Al mio merto, e al tuo debito vorrai?

XXXVIII.

Perchè Ruggier, come di te non vive
Cavalier di più ardir, di più bellezza,
Nè che a gran pezzo al tuo valore arrive,
Nè a' tuoi costumi, nè a tua gentilezza,
Perchè non fai che fra tue illustri e dive
Virtù si dica ancor ch' abbi fermezza?
Si dica che abbi inviolabil fede,
A chi ogn' altra virtù s' inchina, e cede?

XXXIX.

Non sai che non compar, se non v'è quella,
Alcun valore, alcun nobil costume?
Come nè cosa (e sia quanto vuoi bella)
Si può vedere ove non splenda lume.
Facil ti fu ingannare una Donzella,
Di cui tu Signore eri, idolo, e nume;
A cui potevi far con tue parole
Creder che fosse oscuro e freddo il sole.

XL.

Crudel, di che peccato a doler t' hai,
Se d' uccider chi t' ama non ti penti?
Se 'l mancar di tua fè sì leggier fai,
Di che altro peso il cor gravar ti senti?
Come tratti il nemico, se tu dai
A me, che t' amo sì, questi tormenti?
Ben dirò che giustizia in Ciel non sia,
Se a veder tardo la vendetta mia.

XXXIX.

Ne sais-tu pas que sans elle, ni valeur ni noblesse ne se font remarquer, comme les choses même les plus éclatantes ne peuvent être apperçues sans le secours de la lumiere ? Il te fut bien aisé de tromper un jeune cœur soumis au tien, qui te regardoit comme sa divinité, comme son idole, à qui tes discours auroient pu persuader, que le soleil n'a ni éclat ni chaleur.

XL.

Barbare ! quel crime pourra donc t'inspirer des remords, si tu n'en as point de faire mourir celle qui t'aime ? Et si c'est avec tant de légèreté que tu manques de foi, quel fardeau pesera donc sur ton cœur ? Quels tourmens réserves-tu à la haine, si tu payes ainsi l'amour le plus tendre ? Non, il n'est point de justice dans le ciel, si je ne vois bientôt arriver ma vengeance.

XLI.

Si plus que tout autre crime, l'ingratitude perverse rend l'homme coupable; si, pour l'avoir commis, le plus beau des Anges du ciel fut précipité dans les ténébreux abymes; si enfin un grand forfait que n'efface point le remord, mérite un grand châtiment, tremble de la punition qui menace ton ingratitude, que tu ne cherches point à réparer.

XLII.

Il n'est aucun vice affreux dont je n'aie à t'accuser, de larcin même; non que je réclame mon cœur que tu possèdes : je te tiens quitte à cet égard; mais le tien que tu m'avois donné, et que tu me reprends contre toute justice, ah! rends-le-moi déloyal : tu sais que le ciel ne pardonne pas à qui retient le bien des autres.

X L I.

Se d' ogn' altro peccato assai più quello
Dell' empia ingratitudine l' uom grava;
E per questo dal ciel l' Angel più bello
Fu relegato in parte oscura e cava;
E se gran fallo aspetta gran flagello,
Quando debita emenda il cor non lava,
Guarda ch' aspro flagello in te non scenda,
Che mi se' ingrato, e non vuoi farne emenda.

X L I I.

Di furto ancora, oltre ogni vizio rio,
Di te, crudele, ho da dolermi molto.
Che tu mi tenga il cor, non ti dico io,
Di questo io vo' che tu ne vada assolto.
Dico di te, che t' eri fatto mio,
E poi contra ragion mi ti sei tolto.
Renditi, iniquo, a me; chè tu sai bene,
Che non si può salvar chi l' altrui tiene.

XLIII.

Tu m' hai, Ruggier, lasciata; io te non voglio,
Nè lasciarti volendo anco potrei;
Ma per uscir d' affanno, e di cordoglio,
Posso, e voglio finire i giorni miei.
Di non morirti in grazia sol mi doglio;
Chè se concesso m' avessero i Dei
Ch' io fossi morta quando t' era grata,
Morte non fu giammai tanto beata.

XLIV.

Così dicendo, di morir disposta
Salta del letto, e di rabbia infiammata
Si pon la spada alla sinistra costa;
Ma si ravvede poi che tutta è armata.
Il miglior Spirto in questo le s' accosta,
E nel cor le ragiona: o Donna nata
Di tant' alto lignaggio, adunque vuoi
Finir con sì gran biasmo i giorni tuoi?

XLIII.

Tu m'as abandonnée, Roger; je ne suivrai pas ton exemple : je ne le pourrois pas, quand je le voudrois; mais je puis et je veux terminer mes jours, pour mettre fin aux tourmens que je souffre. Tout ce qui m'afflige, c'est de mourir sans être aimée de toi. Ah! si le ciel m'eût accordé le bien de perdre la vie quand je t'étois chère, jamais trépas n'eût été aussi fortuné.

XLIV.

A ces mots, disposée à mourir, enflammée de rage, elle saute du lit et appuie la pointe de son épée du côté de son cœur; alors seulement elle s'apperçoit qu'elle est toute armée; un meilleur génie s'empare de son ame, et lui crie : ô fille d'un si noble lignage, veux-tu donc terminer aussi honteusement tes jours?

XLV.

Ne vaut-il pas mieux courir aux combats, où tu peux à chaque instant trouver une mort glorieuse? Là, si tu meurs aux yeux de Roger, peut-être donnera-t-il des larmes à ton trépas; et si tu peux tomber sous les coups de son épée, quelle amante sera jamais morte avec autant de joie? Il est bien juste qu'il t'ôte la vie, celui qui la remplit de tant de tourmens.

XLVI.

Peut-être même, avant que de la perdre, obtiendrai-je vengeance de cette Marphise, qui par ses artifices et ses coupables avances, m'enleve Roger, et me donne la mort. Cette résolution fut donc préférée par Bradamante. Aussi-tôt elle fit mettre sur ses armes une devise, qui indiquoit la haine de la vie et le désespoir.

XLV.

Non è meglio che al campo tu ne vada,
Ove morir si può con laude ognora?
Quivi se avvien che innanzi a Ruggier cada,
Del morir tuo si dorrà forse ancora.
Ma se a morir t' avvien per la sua spada,
Chi sarà mai, che più contenta muora?
Ragione è ben che di vita ti privi,
Poi ch' è cagion che in tanta pena vivi.

XLVI.

Verrà forse anco che prima che muori
Farai vendetta di quella Marfisa,
Che t' ha con fraudi, e disonesti amori,
Da te Ruggiero alienando, uccisa.
Questi pensieri parvero migliori
Alla Donzella; e tosto una divisa
Si fe sull' arme, che volea inferire
Disperazione, e voglia di morire.

XLVII.

Era la sopravvesta del colore,
In che riman la foglia, che s' imbianca,
Quando dal ramo è tolta, o che l' umore,
Che facea vivo l' arbore, le manca.
Ricamata a tronconi era di fuore
Di cipresso, che mai non si rinfranca,
Po che ha sentita la dura bipenne:
L' abito al suo dolor molto convenne.

XLVIII.

Tolse il destrier, che Astolfo aver solèa,
E quella lancia d' or, che sol toccando
Cader di sella i cavalier facea.
Perchè gliela diè Astolfo, e dove, e quando,
E da chi prima avuta egli l' avea,
Non credo che bisogni ir replicando.
Ella la tolse, non però sapendo
Che fosse del valor, ch' era, stupendo.

XLVII.

Sa cotte d'armes étoit de la couleur que prend la feuille en se desséchant, lorsqu'elle est séparée de la branche, ou qu'elle a perdu la sève vivifiante dont l'arbre se nourrissoit. Les bords étoient brodés en tronçons de cyprès, qui ne repousse point de rameaux, dès qu'il a senti la dure coignée. Toute son armure étoit très-bien assortie à sa douleur.

XLVIII.

Elle prend le coursier que montoit ordinairement Astolphe, et cette lance d'or, dont la plus légere atteinte enlevoit de dessus la selle tous les Chevaliers. Je ne crois pas nécessaire de vous répéter en quel lieu, quand, ni pourquoi Astolphe la lui avoit donnée, ni de qui lui-même la tenoit originairement; elle la prit donc, mais sans se douter aucunement de son étonnante vertu.

XLIX.

Sans écuyer, sans aucune suite, elle descend la montagne, et s'achemine par la route la plus droite, du côté de Paris, vers le lieu où étoit n'agueres le camp des Sarrasins; car la nouvelle ne s'étoit pas encore répandue, que le Paladin Renaud, avec le secours de Charles et de Maugis, les avoit obligés de lever le siége de Paris.

L.

Elle avoit quitté le Quercy, laissé derriere elle la ville de Cahors, et la montagne où la Dordogne prend sa source; elle découvroit déjà les terres de Montferrat et de Clermont, lorsqu'elle vit venir par le même chemin une Dame d'une figure intéressante, qui portoit un écu attaché à l'arçon de sa selle, et qu'accompagnoient trois Chevaliers.

XLIX.

Senza scudiero, e senza compagnía
Scese dal monte, e si pose in cammino
Verso Parigi alla più dritta via,
Ove era dianzi il campo Saracino;
Chè la novella ancora non s' udía
Che l' avesse Rinaldo Paladino,
Ajutandolo Carlo, e Malagigi,
Fatto tor dall' assedio di Parigi.

L.

Lasciati avea i Cadurci, e la Cittade
Di Caorse alle spalle, e tutto 'l monte,
Ove nasce Dordona, e le contrade
Scopria di Monferrante, e di Chiarmonte,
Quando venir per le medesme strade
Vide una Donna di benigna fronte,
Che uno scudo all' arcione avea attaccato,
E le venian tre cavalieri a lato.

L I.

Altre donne, e scudier venivano anco,
Qual dietro, e qual dinanzi, in lunga schiera.
Domandò ad un, che le passò da fianco,
La figliuola d' Amon, chi la Donna era.
E quel le disse : al Re dal popol Franco
Questa Donna, mandata Messaggiera
Fin di là dal Polo Artico, è venuta
Per lungo mar, dall' Isola Perduta.

L I I.

Altri Perduta, altri ha nomata Islanda
L' Isola, donde la Regina d' essa,
Di beltà sopra ogni beltà miranda,
Dal Ciel non mai, se non a lei, concessa,
Lo scudo, che vedete, a Carlo manda;
Ma ben con patto, e condizione espressa
Che al miglior Cavalier lo dia, secondo
Il suo parer, ch' oggi si trovi al Mondo.

L I.

D'autres Dames et beaucoup d'écuyers formoient une longue suite devant et derriere. La fille d'Aimon pria l'un d'eux qui passoit à côté d'elle, de lui apprendre qui étoit cette Dame ; il lui répondit : c'est une Ambassadrice envoyée au Roi du peuple François. Elle arrive, après une longue navigation, d'une île située au-delà du pole arctique, et qu'on nomme l'île Perdue.

L I I.

Les uns l'ont nommée l'île Perdue, les autres l'Islande. La Reine de cette île, douée d'une beauté incomparable, et dont le Ciel n'a favorisé aucune mortelle à un plus haut degré, envoie l'écu que vous voyez à Charlemagne ; mais avec priere, et à la condition expresse de le donner au plus excellent Chevalier, d'après son jugement, qui existe aujourd'hui dans le monde.

LIII.

Comme elle s'estime, et avec raison, la plus belle femme qui fût jamais, elle voudroit aussi trouver un Chevalier qui surpassât tous les autres en force et en courage; ayant le projet fixément arrêté, et dont aucun effort ne pourroit la distraire, de ne prendre pour amant et pour époux, que celui qui dans les armes pourra tenir le premier rang.

LIV.

Elle espere trouver en France, et dans cette fameuse cour de Charlemagne, un Chevalier qui, par mille exploits, aura pu prouver que sa force et sa valeur sont dignes de cette préférence. Les trois Chevaliers qui escortent cette Dame sont tous Rois, et pour vous dire de quel pays, l'un est Roi de Suède, l'autre de Gothie, et l'autre de Norvège; ils ont peu d'égaux, si même ils en ont, dans les qualités qui distinguent les guerriers.

LIII.

Ella, come si stima, e come in vero
È la più bella Donna che mai fosse,
Così vorria trovare un Cavaliero,
Che sopra ogn' altro avesse ardire, e posse:
Perchè fondato, e fisso è il suo pensiero,
Da non cader per cento mila scosse,
Che sol chi terrà in arme il primo onore
Abbia ad esser suo amante, e suo Signore.

LIV.

Spera che in Francia alla famosa Corte
Di Carlo Magno, il Cavalier si trove,
Che d' esser più d' ogn' altro ardito, e forte
Abbia fatto veder con mille prove.
I tre, che son con lei come sue scorte,
Re sono tutti, e dirovvi anco dove:
Uno in Svezia, uno in Gozia, in Norvegia uno,
Che pochi pari in arme hanno, o nessuno.

L V.

Questi tre, la cui Terra non vicina,
Ma men lontana è all' Isola Perduta,
Detta così, perchè quella marina
Da pochi naviganti è conosciuta,
Erano amanti, e son della Regina,
E a gara per moglier l' hanno voluta;
E per aggradir lei cose fatt' hanno,
Che, fin che giri il ciel, dette saranno.

L V I.

Ma nè questi ella, nè alcun altro vuole,
Che al Mondo in arme esser non creda il primo.
Che abbiate fatto prove (lor dir suole)
In questi luoghi appresso, poco io stimo.
E s' un di voi, qual fra le stelle il Sole
Fra gli altri duo sarà, ben lo sublimo;
Ma non però che tenga il vanto parme
Del miglior Cavalier, ch' oggi porti arme.

L V.

Ces trois Princes, dont les Royaumes sont, non pas voisins, mais les moins éloignés de l'Ile Perdue (ainsi appellée, parce que ses parages sont peu connus des navigateurs) étoient, et sont encore épris des charmes de la Reine. Ils se sont disputés, à l'envi, l'honneur de posséder sa main, et ont fait pour lui plaire des exploits dont il sera parlé, tant que les astres suivront leur cours.

L V I.

Mais elle n'agrée ni leurs recherches ni celle d'aucun autre, qu'elle ne se soit assurée qu'il est le premier Chevalier du monde. Je compte pour fort peu de choses, leur dit-elle assez souvent, les preuves de valeur que vous avez données dans ces climats. Si l'un de vous brilloit au-dessus des deux autres comme le Soleil parmi les étoiles, assurément je le distinguerois, mais je ne le jugerois pas encore pour cela, le meilleur Chevalier qui porte aujourd'hui les armes.

LVII.

Je vais envoyer un riche écu d'or à Charlemagne, que j'estime et que j'honore comme le plus sage Monarque de la terre, à condition qu'il voudra bien le donner à celui qui, parmi tous les Chevaliers, aura la réputation de tenir le premier rang de la vaillance. Soit qu'il le prenne entre ses vassaux, ou entre ceux d'un autre, c'est son choix qui me décidera.

LVIII.

Ensuite, lorsque Charles, ayant reçu cet écu, l'aura donné à celui que par sa force et sa bravoure, il aura estimé le plus parfait Chevalier qu'on puisse trouver à sa Cour ou ailleurs; si l'un de vous, aidé de sa seule valeur, peut me rapporter cet écu, c'est lui qui deviendra le seul objet de mes desirs, de toute ma tendresse, et que je choisirai pour mon Seigneur et mon époux.

L V I I.

A Carlo Magno, il quale io stimo, e onoro
Pel più savio Signor che al Mondo sia,
Son per mandare un ricco scudo d' oro
Con patto e condizion ch' esso lo dia
Al Cavaliero, il quale abbia fra loro
Il vanto, e il primo onor di gagliardía.
Sia il Cavaliero o suo vassallo, o d' altri,
Il parer di quel Re vo' che mi scaltri.

L V I I I.

Se, poi che Carlo avrà lo scudo avuto,
E l' avrà dato a quel sì ardito, e forte,
Che d' ogn' altro migliore abbia creduto,
Che 'n sua si trovi, o in alcun' altra Corte,
Uno di voi sarà, che con l' ajuto
Di sua virtù lo scudo mi riporte,
Porrò in quello ogni amore, ogni disío;
E quel sarà il marito, e 'l Signor mio.

L I X.

Queste parole han quì fatto venire
Questi tre Re dal mar tanto discosto,
Che riportarne lo scudo, o morire
Per man di chi l' avrà, s' hanno proposto.
Stè molto attenta Bradamante a udire
Quanto le fu dallo scudier risposto;
Il qual poi l' entrò innanzi, e così punse
Il suo cavallo che i compagni giunse.

L X.

Dietro non gli galoppa, nè gli corre
Ella, che adagio il suo cammin dispensa,
E molte cose tuttavia discorre,
Che son per accadere; e in somma pensa
Che questo scudo in Francia sia per porre
Discordia, e rissa, e nimicizia immensa
Fra Paladini, ed altri, se vuol Carlo
Chiarir chi sia il migliore, e a colui darlo.

L I X.

C'est cette promesse qui, de rivages si lointains, amene ici ces trois Rois. Ils sont déterminés à s'emparer de l'écu, ou à mourir des mains de celui qui l'obtiendra. Bradamante fut très-attentive à tout ce que lui racontoit cet écuyer, qui prit ensuite les devans, et poussa son cheval de maniere à rejoindre ses compagnons.

L X.

Elle ne se soucia pas de galopper après lui pour le suivre; mais continuant son chemin à son aise, elle rêvoit à cette aventure, et à tout ce qui pouvoit en résulter; elle en conclut que ce bouclier pourroit devenir en France une source de discorde et de querelles, et produiroit une division éternelle parmi les Paladins et les autres Chevaliers, si Charles consentoit à s'assurer du meilleur d'entr'eux, et à le lui donner.

LXI.

Son cœur est agité de cette pensée, mais il éprouve bien une autre peine, et des soucis bien plus cuisans, en revenant à sa premiere idée sur Roger, qu'elle accuse de lui avoir ravi son amour pour le donner à Marphise. Elle est si abymée dans ces tristes réflexions, qu'elle ne songe seulement pas à sa route, au lieu où elle veut arriver, ni si elle pourra trouver une retraite où passer commodément la nuit.

LXII.

Comme la nacelle, que les vents ou quelqu'autre accident ont détachée de la rive, vogue sans pilote, sans gouvernail, où l'entraîne la rapidité du fleuve; ainsi la jeune amante, profondément occupée de son cher Roger, marchoit au gré de Rabican; et son esprit, éloigné d'elle de plusieurs milles, ne lui permet pas de le guider.

L X I.

Le preme il cor questo pensier, ma molto
Più glielo preme, e strugge in peggior guisa
Quel, ch' ebbe prima di Ruggier, che tolto
Il suo amor le abbia, e datolo a Marfisa.
Ogni suo senso in questo è sì sepolto,
Che non mira la strada, nè divisa
Ove arrivar; nè se troverà innanzi
Commodo albergo, ove la notte stanzi.

L X I I.

Come nave, che vento dalla riva,
O qualche altro accidente abbia disciolta,
Va, di nocchiero, e di governo priva,
Ove la porti, o meni il fiume in volta,
Così l' amante giovane veniva,
Tutta a pensare al suo Ruggier rivolta,
Ove vuol Rabican, chè molte miglia
Lontano è il cor, che de' girar la briglia.

L X I I I.

Leva alfin gli occhi, e vede il Sol, che'l tergo
Avea mostrato alle Città di Bocco,
E poi s' era attuffato, come il mergo,
In grembo alla nutrice oltr' a Marocco;
E, se disegna che la frasca albergo
Le dia ne' campi, fa pensier di sciocco;
Chè soffia un vento freddo; e l' aria greve
Pioggia la notte le minaccia, o neve.

L X I V.

Con maggior fretta fa movere il piede
Al suo cavallo; e non fece via molta
Che lasciar le campagne a un pastor vede,
Che s' avea la sua gregge innanzi tolta.
La Donna a lui con molta instanza chiede
Che le insegni ove possa esser raccolta
O bene, o mal: chè mal si non s' alloggia
Che non sia peggio star fuori alla pioggia.

LXIII.

Elle leve enfin les yeux ; elle voit que le Soleil a déjà laissé derriere lui la cité de Bocco, et que, semblable au plongeon, il s'est caché dans le sein de sa nourrice antique au-delà de Maroc. Si son projet est de loger sous les bruyeres, il est peu raisonnable, car il souffle un vent froid, et l'air chargé de nuages, menace de pluie ou de neige pour toute la nuit.

LXIV.

Elle presse donc un peu plus son cheval, et n'avoit pas fait beaucoup de chemin encore, lorsqu'elle apperçoit un Berger qui, précédé de son troupeau, abandonnoit les champs. La Dame le prie avec les plus vives instances de lui enseigner un gîte où elle puisse être à couvert : bien ou mal, n'importe, car on ne sauroit être si mal, qu'il ne soit encore pire de recevoir la pluie dehors.

LXV.

Je ne saurois, lui dit le Berger, vous enseigner aucun endroit qui ne soit éloigné d'ici de quatre ou même de six lieues, excepté un seul qu'on appelle la roche de Tristan; mais tout le monde ne réussit pas à y loger, car il faut que le Chevalier qui prétend y être reçu, en acquierre le droit la lance à la main, et qu'ensuite il le défende.

LXVI.

Quand il arrive un Chevalier, si alors le logis se trouve vacant, le Châtelain le reçoit très-bien; mais il exige sa promesse, que s'il survient de nouveaux hôtes, il sortira pour joûter contre eux. S'il ne vient personne, il reste tranquille; mais, dès qu'il paroît quelqu'un, il est obligé de remettre ses armes, de courir la joûte, et celui des deux qui est le plus foible abandonne la place, et est forcé de coucher en plein air.

L X V.

Disse il pastore : io non so luogo alcuno ,
Ch' io vi sappia insegnar, se non lontano
Più di quattro , o di sei leghe, fuor ch' uno,
Che si chiama la Rocca di Tristano ;
Ma d' alloggiarvi non succede a ognuno,
Perchè bisogna con la lancia in mano
Che se l' acquisti, e che se la difenda
Il cavalier, che d' alloggiarvi intenda.

L X V I.

Se, quando arriva un cavalier, si trova
Vota la stanza, il Castellan l' accetta ;
Ma vuol, se sopprayvien poi gente nuova,
Che uscir fuori alla giostra gli prometta.
Se non vien , non accade che si muova ;
Se vien, forza è che l' arme si rimetta,
E con lui giostri ; e chi di lor val meno
Ceda l' albergo, ed esca al ciel sereno.

LXVII.

Se duo, tre, quattro, o più guerrieri a un tratto
Vi giungon prima, in pace albergo v' hanno;
E chi dipoi vien solo ha peggior patto,
Perchè seco giostrar quei più lo fanno.
Così, se prima un sol si sarà fatto
Quivi alloggiar, con lui giostrar varranno
I duo, tre, quattro, o più, che verran dopo;
Sì che se avrà valor, gli fia a grand' uopo.

LXVIII.

Non men, se donna capita, o donzella
Accompagnata, o sola a questa Rocca,
E poi v' arrivi un' altra, alla più bella
L' albergo, ed alla men star di fuor tocca.
Domanda Bradamante ove sia quella,
E il buon pastor non pur dice con bocca,
Ma le dimostra il luogo anco con mano
Da cinque, o da sei miglia indi lontano.

LXVII.

Si deux guerriers, trois, quatre, ou même plus à la fois arrivent d'abord, ils sont admis sans difficulté; mais celui qui vient seul ensuite, en est plus mal à son aise; car il faut qu'il joûte contre toute cette compagnie; et de même si celui qui est seul, a été reçu pour loger le premier, il faudra qu'il combatte contre les deux, les trois, les quatre ou plus qui viendront ensuite, et s'il a de la valeur, elle lui est fort utile dans cette occasion.

LXVIII.

La même chose se pratique à l'égard de toute Dame ou Demoiselle qui se présente à ce château, seule ou en compagnie. S'il en survient une autre, c'est à la plus belle que le logis est accordé; celle qui l'est moins, reste à la porte. Bradamante demande le chemin de ce château, et l'honnête berger non-seulement le lui indique de bouche, mais le lui montre même du doigt à cinq ou six milles de-là.

LXIX.

Quoique Rabican soit fort leste, cependant, sur ce chemin fangeux, et tout gâté par la pluie qui ne laissoit pas que de tomber, la Dame ne put le mener si vîte, que la nuit obscure n'eût déjà répandu ses ténèbres de toutes parts avant qu'elle n'arrivât. Elle trouve la porte close, et dit à celui qui en a la garde, qu'elle demande à loger.

LXX.

Il répond que la place est occupée par des Dames et des Guerriers arrivés auparavant, qui attendoient auprès du feu que leur souper fût servi. Si ce souper existe encore, et qu'ils ne l'aient pas mangé auparavant, dit Bradamante, je ne crois pas que ce soit pour eux que le Cuisinier l'a préparé. Allez leur dire que je les attends ici, que je connois la coutume, et que je prétends l'observer.

LXIX.

La Donna, ancor che Rabican ben trotte,
Sollecitar però non lo sa tanto
Per quelle vie tutte fangose, e rotte
Dalla stagion, ch' era piovosa alquanto,
Che prima arrivi che la cieca notte
Fatt' abbia oscuro il Mondo in ogni canto.
Trovò chiusa la porta; e a chi n' avea
La guardia, disse, che alloggiar volea.

LXX.

Rispose quel ch' era occupato il loco
Da donne, e da guerrier, che venner dianzi,
E stavano aspettando intorno al fuoco,
Che posta fosse lor la cena innanzi.
Per lor non credo l' avrà fatta il cuoco,
S' ella v' è ancor, nè l' han mangiata innanzi,
Disse la Donna: or va, che quì gli attendo;
Chè so l' usanza, e di servarla intendo.

L X X I.

Parte la guardia, e porta l' imbasciata
Là, dove i cavalier stanno a grand' agio,
La qual non potè lor troppo esser grata,
Che all' aer li fa uscir freddo, e malvagio,
Ed era una gran pioggia incominciata:
Si levan pure, e piglian l' arme adagio.
Restano gli altri; e quei non troppo in fretta
Escono insieme ove la Donna aspetta.

L X X I I.

Eran tre Cavalier, che valean tanto,
Che pochi al Mondo valean più di loro;
Ed eran quei, che 'l dì medesmo a canto
Veduti a quella Messaggiera foro;
Quei, che in Islanda s' avean dato vanto
Di Francia riportar lo scudo d' oro:
E perchè avean meglio i cavalli punti,
Prima di Bradamante erano giunti.

LXXI.

Le Gardien part, et va porter aux Chevaliers qui étoient là fort à leur aise, une ambassade qui ne dut pas les réjouir beaucoup, en ce qu'elle les obligeoit à sortir par un tems froid, détestable, et à s'exposer à la pluie qui commençoit à tomber rudement. Ils se lèvent cependant, et prennent assez lentement leurs armes. Les autres restent, et ceux-ci, sans se presser, se rendent enfin ensemble où la Dame les attendoit.

LXXII.

Ces Chevaliers, au nombre de trois, et dont peu d'autres au monde pouvoient surpasser la valeur, étoient précisément ceux qu'elle avoit rencontrés le jour même à la suite de l'ambassadrice; ceux qui s'étoient vantés en Islande de rapporter de France l'écu d'or. Comme ils avoient poussé leurs chevaux plus vîte, ils étoient arrivés avant Bradamante.

LXXIII.

Peu de guerriers les surpassoient dans les armes ; mais elle compte bien être de ce petit nombre, et pour rien au monde elle ne pretend pas coucher cette nuit dehors, à la pluie et sans souper. Tous ceux du château se mettent aux fenêtres et dans les galleries, pour voir la joûte à la clarté de la lune, qui, malgré les nuages et la pluie qui tombe à verse, éclairoit les environs.

LXXIV.

Comme un amant bien enflammé qui compte sur de doux larcins, est comblé de joie, lorsqu'après une longue attente, il entend enfin le bruit sourd de la serrure ; ainsi Bradamante, jalouse de s'éprouver contre ces Chevaliers, se réjouit dès qu'elle entend ouvrir les portes, abaisser le pont, et qu'elle voit sortir ses adversaires.

LXXIII.

Di loro in arme pochi eran migliori,
Ma di quei pochi ella sarà ben l' una;
Chè a nessun patto rimaner di fuori
Quella notte intendea, molle, e digiuna.
Quei d' entro alle finestre, e ai corridori
Miran la giostra al lume della Luna,
Che mal grado de' nuvoli lo spande,
E fa veder, benchè la pioggia è grande.

LXXIV.

Come s' allegra un bene acceso amante,
Che ai dolci furti per entrar si trova,
Quando alfin sente dopo indugie tante,
Che il taciturno chiavistel si mova,
Così volonterosa Bradamante
Di far di se coi cavalieri prova
S' allegrò quando udì le porte aprire,
Calare il ponte, e fuor li vide uscire.

L X X V.

Tosto che fuor del ponte i guerrier vede
Uscire insieme, o con poco intervallo,
Si volge a pigliar campo, e di poi riede
Cacciando a tutta briglia il buon cavallo;
E la lancia arrestando, che le diede
Il suo cugin, che non si corre in fallo,
Che fuor di sella è forza che trabocchi,
Se fosse Marte, ogni guerrier che tocchi.

L X X V I.

Il Re di Svezia, che primier si mosse,
Fu primier anco a riversarsi al piano,
Con tanta forza l' elmo gli percosse
L' asta, che mai non fu abbassata invano.
Poi corse il Re di Gozia, e ritrovosse
Coi piedi in aria al suo destrier lontano.
Rimase il terzo sottosopra volto
Nell' acqua, e nel pantan mezzo sepolto.

LXXV.

Si-tôt qu'ils eurent passé le pont, et qu'elle les vit s'avancer ensemble ou à peu de distance l'un de l'autre, elle prend du champ, revient, poussant à toute bride son excellent coursier, et tient en arrêt cette lance que lui donna son cousin, cette lance dont l'atteinte ne fut jamais vaine, et qui force de tomber à terre quelque guerrier qu'elle touche, fût-ce même le Dieu Mars.

LXXVI.

Le Roi de Suède qui courut le premier contr'elle, fut aussi le premier renversé, tant son casque fut violemment frappé par cette lance qui n'a jamais manqué son coup. Le Roi de Gothie courut ensuite, et se trouva les pieds en l'air, assez loin de son cheval. Le troisième fut jetté dans l'eau, et resta presqu'enseveli au milieu du bourbier.

LXXVII.

Aussi-tôt que la guerriere les eut mis, en trois coups de lance, la tête en bas et les pieds en haut, elle se présenta au château où elle avoit droit de passer la nuit; mais, avant d'entrer, on lui fit faire serment qu'elle en sortiroit, toutes les fois qu'elle seroit appellée du dehors à combattre. Le Seigneur Châtelain, témoin de ses prouesses, la reçut avec de grands honneurs.

LXXVIII.

Autant en fit la Dame qui étoit arrivée avec ces trois Princes le soir même, celle qui, de l'isle Perdue, étoit envoyée en ambassade au Roi de France, ainsi que je l'ai dit. Bradamante, toujours affable et gracieuse, la salue; la Dame se lève, va poliment à sa rencontre, et d'un air tout-à-fait aimable, la prend par la main pour la faire asseoir à côté d'elle auprès du feu.

LXXVII.

Tosto ch' ella ai tre colpi tutti gli ebbe
Fatti andar coi piedi alti, e i capi bassi,
Alla Rocca ne va, dove aver debbe
La notte albergo; ma prima che passi,
V' è chi la fa giurar che n' uscirebbe
Sempre che a giostrar fuori altri chiamassi.
Il Signor di là dentro, che il valore
Ben n' ha veduto, le fa grande onore.

LXXVIII.

Così le fa la Donna, che venuta
Era con quelli tre quivi la sera,
Come io dicea, dall' Isola Perduta,
Mandata al Re di Francia Messaggiera.
Cortesemente a lei, che la saluta,
(Sì come graziosa, e affabil' era)
Si leva incontra, e con faccia serena
Piglia per mano, e seco al fuoco mena.

L X X I X.

La Donna cominciando a disarmarsi,
S' avea lo scudo, e dipoi l' elmo tratto,
Quando una cuffia d' oro, in che celarsi
Soleano i capei lunghi, e star di piatto,
Uscì con l' elmo, onde caderon sparsi
Giù per le spalle, e la scopriro a un tratto;
E la feron conoscer per donzella,
Non men che fiera in arme, in viso bella.

L X X X.

Quale al cader delle cortine suole
Parer fra mille lampade la scena,
D' archi, e di più d' una superba mole,
D' oro, e di statue, e di pitture piena;
O come suol fuor della nube il Sole
Scoprir la faccia limpida e serena,
Così l' elmo levandosi dal viso,
Mostrò la Donna aprirsi il paradiso.

LXXIX.

La guerriere commençant alors à se désarmer, avoit déjà déposé son écu et ôtoit son casque, lorsqu'un réseau d'or qui lui servoit à envelopper et à cacher ses longs cheveux, étant sorti avec ce même casque, ils tomberent flottant sur ses épaules, et la trahirent à l'instant, en la faisant connoître pour une jeune fille, qui n'avoit pas moins de beauté que de valeur.

LXXX.

Ainsi qu'au lever du rideau, la scène éclairée de mille lumieres, se montre ornée d'arcs de triomphe, d'édifices superbes, que l'or, les statues, les peintures enrichissent encore, ou comme, en sortant d'un nuage, le soleil fait briller tout-à-coup son disque éclatant et serein, ainsi Bradamante, en découvrant son visage, semble montrer le paradis ouvert.

LXXXI.

Sa belle chevelure que lui coupa l'Hermite, est déjà revenue, et maintenant assez longue pour former un gros nœud derrière sa tête, quoiqu'elle n'ait pas encore la longueur qu'elle avoit auparavant. Le Seigneur du château, qui l'avoit beaucoup vue autrefois, ne doute plus alors que ce ne soit Bradamante, et la traite avec encore plus de prévenances et d'égards.

LXXXII.

Ils s'asseyent auprès du feu, et nourrissent leur esprit d'un entretien aussi solide qu'agréable, en attendant les mets qu'on leur apprête pour nourrir le corps. La Dame demande à celui qui les reçoit, si cette manière de loger étoit une coutume antique ou nouvelle, pour quel motif et par qui elle avoit été établie. Le Chevalier lui répond en ces mots :

LXXXI.

Già son cresciute, e fatte lunghe in modo
Le belle chiome, che tagliolle il frate,
Che dietro al capo ne può fare un nodo,
Benchè non sian come son prima state.
Che Bradamante sia tien fermo e sodo
(Chè ben l' avea veduta altre fiate)
Il Signor della Rocca ; e più che prima
Or l' accarezza, e mostra farne stima.

LXXXII.

Siedono al fuoco, e con giocondo, e onesto
Ragionamento dan cibo all' orecchia,
Mentre, per ricreare ancora il resto
Del corpo, altra vivanda s' apparecchia.
La Donna all' oste domandò se questo
Modo d' albergo è nuova usanza, o vecchia,
E quando ebbe principio, e chi la pose ;
E il Cavaliero a lei così rispose.

LXXXIII.

Nel tempo che regnava Fieramonte,
Clodione il figliuolo ebbe una amica
Leggiadra e bella, e di maniere conte,
Quant' altra fosse a quella etade antica;
La quale amava tanto, che la fronte
Non rivolgea da lei più che si dica
Che facesse da Ione il suo pastore,
Perch' avea ugual la gelosia all' amore.

LXXXIV.

Quì la tenea, chè 'l luogo avuto in dono
Avea dal padre, e raro egli n' uscía;
E con lui dieci Cavalier ci sono,
E dei miglior di Francia tuttavía.
Quì stando, venne a capitarci il buono
Tristano, ed una Donna in compagnía
Liberata da lui poche ore innante,
Che traea presa a forza un fier Gigante.

LXXXIII.

Du tems que Pharamond régnoit, Clodion son fils eut une maîtresse aimable, belle et de manieres aussi charmantes qu'on en put voir dans ce siècle antique. Il l'aimoit à tel point, qu'il ne la quittoit pas plus des yeux que ne le faisoit autrefois, dit-on, le berger qui gardoit Io, car sa jalousie égaloit son amour.

LXXXIV.

C'est ici qu'il la tenoit. Ce château lui avoit été donné par son pere, et il n'en sortoit que rarement. Dix Chevaliers, des meilleurs de la France, y demeuroient avec lui. Il y étoit un jour, lorsque le brave Tristan vint s'y présenter, accompagné d'une Dame qu'il venoit de délivrer des mains d'un cruel géant qui l'entraînoit de force.

LXXXV.

A l'heure où Tristan arriva, le soleil avoit déjà dépassé les rivages de Séville, et comme il n'y avoit pas à dix milles à la ronde d'autre endroit où on pût loger, il demanda qu'on le reçût dans ce lieu ; mais Clodion très-amoureux et très-jaloux, ne voulut absolument laisser entrer dans ce château aucun étranger, quel qu'il pût être, tant que sa maîtresse y seroit.

LXXXVI.

Le Chevalier voyant que ses longues et vives instances ne pouvoient lui procurer un logement : j'espere, dit-il, que ce que je n'ai pas obtenu de toi par mes prieres, je l'obtiendrai malgré toi ; et d'un cri altier, il défie au combat Clodion et les dix Chevaliers qui l'accompagnent, s'offrant de lui prouver à la lance, et l'épée à la main, que ce procédé étoit infâme et discourtois.

LXXXV.

Tristano ci arrivò che 'l Sol già volto
Avea le spalle ai liti di Siviglia,
E domandò quì dentro esser raccolto,
Perchè non c' è altra stanza a dieci miglia.
Ma Clodion, che molto amava, e molto
Era geloso, in somma si consiglia,
Che forestier, sia chi si voglia, mentre
Ci stia la bella Donna, quì non entre.

LXXXVI.

Poi che con lunghe, e i iterate preci
Non potè aver quì albergo il Cavaliero,
Or quel che far con preghi io non ti feci,
Che 'l facci (disse) tuo mal grado, spero:
E sfidò Clodion con tutti i dieci,
Che tenea appresso; e con un grido altiero
Se gli offerse con lancia, e spada in mano
Provar che discortese era, e villano.

LXXXVII.

Con patto che se fa, che con lo stuolo
Suo cada in terra, ed ei stia in sella forte,
Nella Rocca alloggiar vuole egli solo,
E vuol gli altri serrar fuor delle porte.
Per non patir quest' onta va il figliuolo
Del Re di Francia a rischio della morte;
Che aspramente percosso cade in terra,
E cadon gli altri, e Tristan fuor li serra.

LXXXVIII.

Entrato nella Rocca trova quella,
La qual' v' ho detta, a Clodion sì cara,
E che avea a par d' ogn' altra fatta bella
Natura, a dar bellezze così avara;
Con lei ragiona: intanto arde, e martella
Di fuor l' amante aspra passione amara;
Il qual non differisce a mandar preghi
Al Cavalier, che dar non gliela neghi.

LXXXVII.

La loi du combat est que s'il vient à bout de l'abattre lui et toute sa troupe, sans quitter lui-même la selle, il prétend mettre tous les autres à la porte, et loger lui seul dans le château. Pour ne pas souffrir un pareil affront, le fils du Roi de France courut le risque de sa vie, car il fut renversé avec violence; les autres le furent de même, et Tristan les fit rester dehors.

LXXXVIII.

Entré dans le château de la Roche, il y trouva la Dame dont je vous parlois, si chere à Clodion, et que la nature, si avare des dons de la beauté, en avoit comblée plus qu'aucune autre. Il se met à causer avec elle, tandis qu'au dehors une jalousie dévorante brûle et désespere son malheureux amant, qui ne tarde pas à envoyer au Chevalier des sollicitations pressantes pour l'obtenir de lui.

LXXXIX.

Tristan étoit peu sensible aux charmes de cette belle ; il ne pouvoit l'être qu'à ceux de sa chere Iseult : le breuvage enchanté qu'il prit autrefois, ne lui permettoit pas même de prodiguer à d'autres ni son amour ni ses caresses. Cependant, voulant se venger de la grossièrete avec laquelle Clodion en avoit usé à son égard, il lui fit dire qu'il lui paroîtroit fort injuste de souffrir qu'une personne si charmante sortît de chez elle.

X C.

Quant à Clodion, ajouta-t-il, s'il lui paroît si fâcheux de coucher seul à la belle étoile, et s'il desire une compagne, j'ai avec moi une jeune personne fraîche et jolie, moins cependant que sa maîtresse ; pour celle-là, je consens qu'elle aille le trouver, et qu'elle soit docile à tous ses desirs ; mais il est juste que la plus belle appartienne à celui qui de nous deux a montré le plus de vigueur.

LXXXIX.

Tristano, ancor che lei molto non prezze,
Nè prezzar, fuor che Isotta, altra potrebbe;
Ch' altra nè ch' ami vuol, nè ch' accarezze
La pozion, che già incantata bebbe;
Pur, perchè vendicarsi dell' asprezze,
Che Clodion gli ha usate, si vorrebbe,
Di far gran torto mi parria (gli disse)
Che tal bellezza del suo albergo uscisse.

X C.

E quando a Clodion dormire incresca
Solo alla frasca, e compagnia domandi,
Una giovane ho meco bella, e fresca,
Non però di bellezze così grandi;
Questa sarò contento che fuor' esca,
E che ubbidisca a tutti i suoi comandi;
Ma la più bella, mi par dritto e giusto,
Che stia con quel di noi, ch' è più robusto.

XCI.

Escluso Clodione, e mal contento
Andò sbuffando tutta notte in volta;
Come se a quei, che nell' alloggiamento
Dormiano ad agio, fesse egli l' ascolta.
E molto più che del freddo, e del vento,
Si dolea della Donna, che gli è tolta.
La mattina Tristano, a cui ne increbbe,
Gliela rendè, donde il dolor fin' ebbe:

XCII.

Perchè gli disse, e lo fe chiaro, e certo
Che, qual trovolla, tal gliela réndea:
E benchè degno era d' ogni onta, in merto
Della discortesia, che usata avea,
Pur contentar d' averlo allo scoperto
Fatto star tutta notte si volea;
Nè la scusa accettò che fosse amore
Stato cagion di così grave errore;

X C I.

Chassé de son château, très-mécontent, Clodion écumant de rage, passa toute la nuit à en faire le tour, comme s'il eût dû servir de sentinelle à ceux qui dormoient fort à leur aise dans le logis; bien moins sensible à l'injure des vents et de l'hiver, qu'à la privation de la Dame qu'on lui retenoit. Le lendemain, Tristan la rendit à cet amant affligé, et fit cesser son inquiétude.

X C I I.

En effet, il lui dit et l'assura positivement qu'il la lui rendoit telle qu'il l'avoit trouvée, et que bien qu'il eût mérité l'affront le plus sanglant, pour le punir de son peu de courtoisie, il vouloit se contenter de lui avoir fait passer une nuit en plein champ. Tristan n'accepta point pour excuse, que l'amour seul avoit été la cause de cette extrême incivilité.

XCIII.

Car l'amour, disoit-il, doit plutôt inspirer la noblesse à un cœur grossier, que de produire dans un noble cœur un effet contraire. Dès que Tristan fut parti de ce lieu, Clodion ne tarda pas à changer de demeure; mais, avant de quitter la Roche, il en confia la garde à un Chevalier qu'il chérissoit beaucoup, à la charge que lui et ses successeurs ne pourraient loger personne sans suivre cet usage :

XCIV.

Que le Chevalier qui auroit le plus de force, et la Dame le plus de beauté, y obtiendroient un logement de préférence; que le vaincu en seroit mis dehors, et s'en iroit dormir sur le pré, ou se promener de côtés et d'autres; enfin il y établit la coutume qui, comme vous l'avez vu, se conserve encore aujourd'hui. Tandis que le Chevalier faisoit ce récit, le maître d'hôtel fit dresser la table.

XCIII.

Chè amor de' far gentile un cor villano,
E non far d' un gentil contrario effetto.
Partito che si fu di quì Tristano,
Clodion non stè molto a mutar tetto:
Ma prima consegnò la Rocca in mano
A un Cavalier, che molto gli era accetto,
Con patto ch' egli, e chi da lui venisse,
Quest' uso in albergar sempre seguisse:

XCIV.

Che 'l cavalier, che abbia maggior possanza,
E la donna beltà, sempre ci alloggi;
E chi vinto riman, voti la stanza,
Dorma sul prato, o altrove scenda, e poggi:
E finalmente ci fe por l' usanza,
Che vedete durar sino al dì d' oggi.
Or, mentre il Cavalier questo dicea,
Lo scalco por la mensa fatto avea.

X C V.

Fatta l' avea nella gran sala porre,
Di che non era al Mondo la più bella;
Indi con torchi accesi venne a torre
Le belle Donne, e le condusse in quella.
Bradamante all' entrar con gli occhi scorse,
E similmente fa l' altra Donzella,
E tutte piene le superbe mura
Veggon di nobilissima pittura.

X C V I.

Di sì belle figure è adorno il loco,
Che per mirarle obblian la cena quasi,
Ancor che ai corpi non bisogni poco,
Pel travaglio del dì lassi rimasi;
E lo scalco si doglia, e doglia il cuoco
Che i cibi lascin raffreddar nei vasi.
Pur fu chi disse: meglio fia che voi
Pasciate prima il ventre, e gli occhi poi.

XCV.

Il l'avoit fait placer dans la grande salle du château, la plus belle qui fût au monde : il vint ensuite chercher les Dames, et les y conduisit à la clarté de plusieurs flambeaux. Bradamante, en y entrant, la parcourut des yeux, ainsi que la Dame Islandoise, et vit que les murs en étoient ornés des peintures les plus magnifiques.

XCVI.

Elles sont si frappées de la beauté des figures dont est décoré ce lieu, que leur admiration leur fait presque oublier le souper, quoique la fatigue du jour le leur ait rendu fort nécessaire, et malgré l'impatience du Maître-d'hôtel et du Cuisinier, qui se désoloient de voir réfroidir les mets dans les plats. L'un d'eux en vint jusqu'à dire : satisfaites premièrement les besoins du corps ; il sera tems ensuite de contenter les yeux.

XCVII.

On étoit assis, et déjà l'on alloit servir, lorsque le Seigneur s'apperçut de la lourde faute qu'il commettroit, en souffrant deux Dames dans le logement. Il faut que l'une reste, et que l'autre s'en aille. La plus belle doit être logée; celle qui l'est moins, sera dehors exposée aux injures de la pluie, aux sifflemens des vents. Comme elles ne sont pas venues ensemble toutes deux, l'usage veut que l'une cède la place à l'autre.

XCVIII.

Il appelle deux vieillards, et fait venir quelques femmes de sa maison, expertes en pareilles matieres; on examine les deux Dames, on compare ensemble leurs attraits; enfin tous les suffrages se réunissent pour déclarer que la fille d'Aimon est la plus belle, et qu'elle ne l'emporte pas moins en beauté sur sa rivale, qu'en valeur sur les Chevaliers qu'elle avoit vaincus.

XCVII.

S' erano assisi, e porre alle vivande
Voleano man, quando il Signor s' avvide
Che l' alloggiar due donne è un error grande;
L' una ha da star, l' altra convien che snide.
Stia la più bella, e la men fuor si mande
Dove la pioggia bagna, e 'l vento stride.
Perchè non vi son giunte embedue a un' ora,
L' una ha a partire, e l' altra a far dimora.

XCVIII.

Chiama due vecchi, e chiama alcune sue
Donne di casa, a tal giudicio buone,
E le Donzelle mira, e di lor due,
Chi la più bella sia fa paragone.
Finalmente parer di tutti fue
Ch' era più bella la figlia d' Amone;
E non men di beltà l' altra vincea
Che di valore i Guerrier vinti avea.

XCIX.

Alla Donna d'Islanda, che non sanza
Molta sospizion stava di questo,
Il Signor disse: che serviam l'usanza,
Non vi ha, Donna, a parer se non onesto.
A voi convien procacciar d'altra stanza,
Quando a noi tutti è chiaro e manifesto
Che costei di bellezza, e di sembianti,
Ancor che inculta sia, vi passa innanti.

C.

Come si vede in un momento oscura
Nube salir d'umida valle al cielo,
Che la faccia, che prima era sì pura,
Copre del Sol con tenebroso velo;
Così la Donna alla sentenza dura,
Che fuor la caccia, ove è la pioggia, e 'l gelo,
Cangiar si vede, e non parer più quella,
Che fu pur dianzi sì gioconda, e bella.

XCIX.

S'adressant donc à la Dame d'Islande, qui n'étoit pas sans quelque soupçon de ce qui se passoit : Madame, lui dit-il, vous ne sauriez trouver mauvais que nous observions l'usage : il faut absolument vous pourvoir d'un autre logis, car il vient d'être décidé de la façon la plus incontestable que cette Dame, quoique sans parure, vous surpasse en charmes et en beauté.

C.

Comme on voit en un moment, du fond d'une humide vallée, un nuage obscur s'élever vers le ciel, et couvrir d'un voile ténébreux la face du soleil, auparavant si sereine ; ainsi ce dur arrêt qui condamne l'Islandoise aux outrages de la pluie et du froid, la change tout-à-coup ; elle n'a plus ce visage aimable, dont on admiroit d'abord les agrémens et la gaîté.

C I.

Elle est pâle, défaite, et entend sa sentence avec fort peu de plaisir Bradamante qui a pitié de sa peine, et ne veut pas qu'elle sorte, ouvre un sage avis. Il me semble, dit-elle, qu'on ne porte jamais qu'un jugement injuste et mal fondé, lorsqu'on ne permet pas avant tout à la partie condamnée de nier ou d'affirmer, de débattre enfin ses raisons.

C I I.

Moi, qui me charge de défendre cette cause, je dis que, sans examiner si je suis plus ou moins belle que cette Dame, ce n'est pas comme femme que je suis venue ici; que ce n'est pas à ce titre que je prétends faire valoir mes droits. Eh! qui pourra dire si je lui suis en tout semblable, à moins que je n'acheve entièrement de me désarmer? On ne doit donc pas décider de ce qu'on ignore, sur-tout quand quelqu'un en doit souffrir.

C I.

S' impallidisce, e tutta cangia in viso,
Chè tal sentenza udir poco le aggrada.
Ma Bradamante con un saggio avviso,
Che per pietà non vuol che se ne vada,
Rispose : a me non par che ben deciso,
Nè che ben giusto alcun giudicio cada,
Ove prima non s' oda quanto neghi
La parte, o affermi, e sue ragioni alleghi.

C I I.

Io, che a difender questa causa toglio,
Dico, o più bella, o men ch' io sia di lei,
Non venni come donna quì, nè voglio
Che sian di donna ora i progressi miei.
Ma chi dirà, se tutta non mi spoglio,
S' io sono, o s' io non son quel ch' è costei?
E quel che non si sa, non si de' dire,
E tanto men, quando altri n' ha a patire.

CIII.

Ben son degli altri ancor, c' hanno le chiome
Lunghe com' io, nè donne son per questo.
Se come cavalier la stanza, o come
Donna acquistata m' abbia, è manifesto.
Perchè dunque volete darmi nome
Di donna, se di maschio è ogni mio gesto?
La legge vostra vuol che ne sian spinte
Donne da donne, e non da guerrier vinte.

CIV.

Poniamo ancor che, come a voi pur pare,
Io donna sia, (che non però il concedo)
Ma che la mia beltà non fosse pare
A quella di costei; non però credo
Che mi vorreste la mercè levare
Di mia virtù, se ben di viso io cedo.
Perder per men beltà giusto non parmi
Quel che ho acquistato per virtù con l' armi.

CIII.

Beaucoup d'autres que moi, sans être femmes, portent leurs cheveux aussi longs que les miens. On sait assez si j'ai conquis ce logis comme femme ou comme Chevaier : pourquoi donc me donner le titre de Dame, quand je me suis déclarée homme par mes actions? Selon votre loi même, es femmes doivent être vaincues par des femmes, et non par des guerriers.

CIV.

Supposons encore que je sois en effet du sexe dont je vous parois être, (ce que je n'accorde pourtant pas) et que ma beauté soit inférieure à celle de cette Dame; je ne crois pas cependant que, malgré le désavantage de la figure, vous voulussiez m'ôter le prix de ma valeur; je trouverois fort injuste de perdre, pour quelques attraits de moins, ce que j'ai conquis par la force des armes.

C V.

Et quand même tel seroit votre usage, quand mon peu de beauté me condamneroit à sortir d'ici, je vous déclare que j'y voudrois rester, de quelque succès que mon obstination pût être suivie. J'en conclus que toute contestation entre cette Dame et moi n'est pas égale, car en disputant toutes deux de beauté, il peut y avoir à perdre, et jamais rien à gagner pour elle.

C V I.

Or, tout traité où les risques et les avantages ne sont pas parfaitement égaux, est nécessairement injuste; ainsi, soit à bon droit, soit comme faveur spéciale, le logement ne lui doit pas être interdit; et si quelqu'un a la hardiesse de dire que ma décision n'est pas juste et convenable, je lui soutiendrai quand il voudra que c'est la sienne qui est fausse, et que c'est moi qui ai raison.

C V.

E quando ancor fosse l' usanza tale,
Che chi perde in beltà ne dovesse ire,
Io ci vorrei restare, o bene, o male
Che la mia ostinazion dovesse uscire.
Per questo che contesa diseguale
È tra me, e questa Donna vo' inferire,
Che contendendo di beltà, può assai
Perdere; e meco guadagnar non mai.

C V I.

E se guadagni, e perdite non sono
In tutto pari, ingiusto è ogni partito;
Sì che a lei per ragion, sì ancor per dono
Spezial non sia l' albergo proibito:
E se alcuno di dir che non sia buono,
E dritto il mio giudicio sarà ardito,
Sarò per sostenergli a suo piacere
Che 'l mio sia vero, e falso il suo parere.

C V I I.

La figliuola d' Amon mossa a pietade
Che questa gentil Donna debba a torto
Esser cacciata ove la pioggia cade,
Ove nè tetto, ove nè pure è un sporto,
Al Signor dell' albergo persuade
Con ragion molte, e con parlare accorto,
Ma molto più con quel che al fin concluse,
Che resti cheto, e accetti le sue scuse.

C V I I I.

Qual sotto il più cocente ardore estivo,
Quando di ber più desiosa è l' erba,
Il fior, ch' era vicino a restar privo
Di tutto quell' umor, che in vita il serba,
Sente l' amata pioggia, e si fa vivo;
Così, poi che difesa sì superba
Si vide apparecchiar la Messaggiera,
Lieta, e bella tornò, come prim' era.

CVII.

C'est ainsi que la fille d'Aimon, touchée de voir une Dame aussi aimable renvoyée à tort par un tems affreux, et dans un lieu où l'on n'eût pas trouvé un toit, pas un auvent pour se mettre à l'abri, persuada si bien le maître du logis, par l'abondance, l'adresse de ses raisons, et sur-tout par l'argument qui termina son discours, qu'il n'insista plus, et ses conclusions furent agréées.

CVIII.

Ainsi qu'aux plus cuisantes ardeurs de l'été, quand la terre desire le plus d'être abreuvée, on voit la fleur, sur le point d'être privée de la seve qui la nourrit, se ranimer dès qu'elle sent la rosée bienfaisante; ainsi, la Dame d'Islande voyant sa cause défendue avec autant de vigueur, reprit les charmes et la joie qu'elle avoit auparavant.

C I X.

On commença donc à fêter joyeusement les mets, depuis long-tems servis sans qu'on y eût encore touché, et le plaisir ne fut interrompu par l'arrivée d'aucun Chevalier errant. Chacun y fit honneur, excepté Bradamante, accoutumée depuis long-tems à la tristesse et à la douleur. Cette crainte, ces injustes soupçons qui sans cesse agitoient son ame, lui ôtoient entièrement l'appétit.

C X.

Dès qu'on eut achevé le souper, qui peut-être auroit été plus long, si la curiosité n'avoit pas voulu à son tour être satisfaite, Bradamante se leva de table, et la messagere la suivit. Le Châtelain fit signe à l'un de ses gens, qui sur-le-champ courut allumer une grande quantité de bougies. La salle fut bientôt magnifiquement éclairée. Je vous dirai dans l'autre Chant ce qui s'ensuivit.

Fin du trente-deuxieme Chant.

C I X.

La cena, stata lor buon pezzo avante,
Nè ancor pur tocca, alfin godersi in festa,
Senza che più di cavaliero errante
Nuova venuta fosse lor molesta.
La goder gli altri, ma non Bradamante,
Pure all' usanza addolorata e mesta;
Chè quel timor, chè quel sospetto ingiusto,
Che sempre avea nel cor, le tollea il gusto.

C X.

Finita ch' ella fu, che saria forse
Stata più lunga, se il desir non era
Di cibar gli occhi, Bradamante sorse,
E sorse appresso a lei la Messaggiera.
Accennò quel Signore ad un, che corse,
E prestamente allumò molta cera,
Che splender fe la sala in ogni canto.
Quel, che seguì, dirò nell' altro Canto.

Fine del Canto trentesimosecondo.

